BATAILLES & BLINDÉS

# BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°57

**OBJECTIF LENINGRAD !**
LES DÉBUTS TUMULTUEUX DU TIGER

**« LE BEAU DANUBE ROUGE »**
LA BATAILLE DE VIENNE

***TANK BUSTERS !***
L'INFANTERIE US DANS LE COMBAT RAPPROCHÉ

**LA BATAILLE DU SUSANGERD**
DUEL DE CHARS DANS LE GOLFE

# PANZER-DIVISION 45

## UN ERSATZ DE DIVISION BLINDÉE

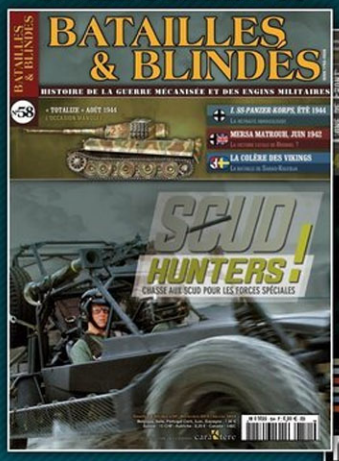
Batailles & Blindés n°57 - Octobre / Novembre 2013
Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € - Canada : 14$C
un magazine des éditions caractère
M 01699 - 57 - F: 6,90 € - RD

Découvrez toutes les publications de Caraktère
et commandez-les directement sur notre site internet

**www.caraktere.com**

## NOS MAGAZINES ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Batailles & Blindés n°58




*SCUD Hunters !*

Ligne de Front n°47

Le chemin de croix
de la *3rd Army* en Lorraine

Trucks & Tanks n°41

Les chars de l'*Afrika-korps*
au combat

Aérojournal n°38

*Jagdgeschwader* :
les escadres de formation

LOS! n°12

Les sous-marins
de la guerre froide

## NOS HORS-SÉRIES ET NUMÉROS SPÉCIAUX

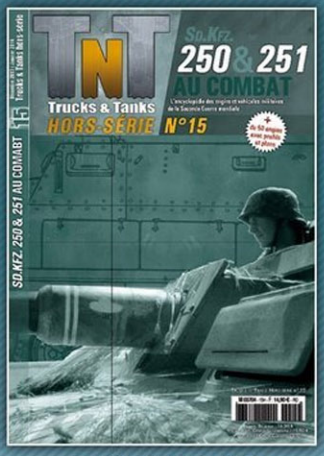
Aérojournal HS n°16

L'IL-2 Chtourmovik

Ligne de Front HS n°20

Waffen-SS :
témoignages de guerre

Trucks & Tanks HS n°15




Sd.Kfz 250 & 251
au combat

LOS! HS n°4

U-Boote en Atlantique

## DÉCOUVREZ NOTRE NOUVEAU MAGAZINE

AIR COMBAT

### AU SOMMAIRE DU NUMÉRO 4 :

DOSSIER
F-15 Eagle

La guerre aérienne
en Syrie

E-3 AWACS
Une femme aux commandes

L'aviation légère
de l'armée de Terre

14 octobre 1973 :
objectif Tanta !

À PARAÎTRE
LE 28 DÉCEMBRE

Renseignements : Éditions Caraktère - Immeuble le Maunier - 3 120, route d'Avignon - 13 090 Aix-en-Provence - France
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76 - www.caraktere.com

# Batailles & Blindés n° 57

# EDITO

« L'Histoire est un orage de fer qui hache les Hommes. Après il faut recueillir les cendres. C'est la dernière responsabilité qui nous incombe : éviter que nos enfants aient un jour les dents gâtées par les raisins verts de l'oubli. Écrire et raconter, inlassablement, non pour juger mais pour expliquer. Ouvrir la porte de ceux qui cherchent une trace du passé et qui refusent le silence, repiquer chaque matin le riz de nos souvenirs. »

« L'Histoire n'est pas une matière abstraite. À la hauteur de l'individu, c'est un champ de braises dans lequel il faut bien avancer. Les valeurs qui m'ont animé ne sont peut-être pas l'Alpha et l'Oméga de la nature humaine, mais elles ont leur grandeur. J'en ai éprouvé la nécessité. Chaque génération, même si elle en a l'illusion, ne sort pas du néant. L'esprit humain ne change pas, les ornières sont les mêmes. Il vaut mieux comprendre avant de juger, au risque de connaître les mêmes déchirements que ceux que nous avons connus. »

L'auteur de ces lignes, Hélie de Saint Marc, s'en est allé au petit matin d'une belle journée d'août. Si la carrière militaire du commandant est connue, de son engagement dans la Résistance jusqu'au putsch d'Alger, en passant par l'Indochine, il reste à (re)découvrir et à méditer son message. Celui de l'honneur de la parole donnée, de la morale, de la droiture, mais aussi de l'humilité, de l'empathie et d'une très grande sensibilité. Hélie de Saint Marc était un guerrier humaniste, un éveilleur de conscience, qui n'aura eu de cesse, jusqu'à son dernier souffle, de témoigner et d'expliquer ses choix.

En guise de testament spirituel, il nous a laissé un texte adressé à « un jeune de vingt ans ». En voici un extrait : « Oui, nous vivons une période difficile, où l'individualisme systématique, le profit à n'importe quel prix, le matérialisme, l'emportent sur les forces de l'esprit. Oui, nous vivons une période difficile, où il est toujours question de droit et jamais de devoir, et où la responsabilité, qui est l'once de tout destin, tend à être occultée. Mais je dirai à mon jeune interlocuteur que malgré tout cela, il faut croire à la grandeur de l'aventure humaine. Il faut savoir, jusqu'au dernier jour, jusqu'à la dernière heure, rouler son propre rocher. La vie est un combat. Le métier d'homme est un rude métier. Ceux qui vivent sont ceux qui se battent. »

Lisez Hélie de Saint Marc.

Yannis Kadari

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.


4 **Le Blindorama** — **L'Australie** 1940 - 1945

6 **1889-1969 BIOGRAPHIE** — **Henri de Vernejoul** — Du cheval au char d'assaut

Parmi les grands pionniers français de la mécanisation de la Cavalerie, Henri de Vernejoul est certainement l'un des moins connus ; et pourtant, l'homme n'aura eu de cesse de militer en faveur du « moteur combattant », mettant en application ses principes à la tête de la 5e DB, en 1944-45, en France, puis en Allemagne.

16 **1945 BATAILLE** — **« Le beau Danube rouge »** — La bataille de Vienne

Entre la chute de Budapest et celle de Berlin, une autre capitale européenne est l'objet de combats acharnés entre la *Wehrmacht* et l'Armée rouge en 1945. Défendue par les débris de la *6. SS-Panzer-Armee* de « Sepp » Dietrich, Vienne résiste près de deux semaines aux assauts de l'Armée rouge avant que les survivants du *II. SS-Panzer-Korps* n'évacuent la ville…

28 **1940 COMBAT** — ***Tank Busters !*** — L'infanterie américaine dans le combat rapproché antichars

S'il est une arme mythique dont le GI dispose, c'est bien le bazooka ! En dépit d'une mise en service rendue hasardeuse par l'absence de manuels d'instruction et de tactiques d'emploi clairement définies, les soldats américains sauront en faire un bon usage contre les *Panzer* !

36 **PANZER-DIVISION 45** — UN ERSATZ DE DIVISION BLINDÉE

Ultime symbole d'une *Panzerwaffe* à l'agonie, la table d'organisation de la *Panzer-Division* de 1945 met en évidence des lacunes à tous les niveaux : chars, blindés de transport de troupes, camions, personnels, cette division manque de tout ! Et pourtant, Guderian ne désespère pas en faire un outil de combat encore en mesure de remporter des succès tactiques…

56 **1980-1981 BATAILLE** — **La bataille du Susangerd** — Duel de chars dans le Golfe

Conflit parmi les plus meurtriers depuis 1945, la guerre Iran-Irak s'apparente à une guerre de positions rappelant 1914-1918. Pourtant, ses premières phases sont marquées par des engagements blindés de grande ampleur, en particulier celui de Susangerd, en janvier 1981 qui voit les Chieftain iraniens mener la vie dure aux T-72, T-62 et T-55 de Saddam Hussein !

68 **1942 BATAILLE** — **Objectif Leningrad !** — Les débuts tumultueux du Tiger

Présenté comme une « arme-miracle » par la propagande de Goebbels, le célèbre Tiger aura connu des débuts pitoyables. Engagés au feu sur un terrain défavorable, qui plus est dans le cadre d'une mission pour laquelle ils n'ont pas été conçus, les « lourds » connaîtront un échec cuisant face aux Soviétiques, à l'orée de l'hiver 1942. Surtout, cet épisode soulignera leur manque de fiabilité !

80 **IN MEMORIAM**

81 **ACTUALITÉ DES LIVRES**



**Bataille & Blindés n°57**
**Octobre - Novembre** 2013
ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
Immeuble Maunier
3120, route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 40 000 euros
RCS de Marseille 450 657 168

www.caraktere.com

Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 09 70 63 19 99
contact@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier
Relations clients : F. Sintive

Direction Artistique : A. Gola
Infographie : M. Mioduszewska - A.Ricard
N.Bélivier, V.Deraze

Service des ventes et réassort : *à juste Titres*
à juste Titres Téléphone : 04 88 15 12 40

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
1070 Anderlecht – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Imprimerie CPI Aubin Imprimeur - Ligugé

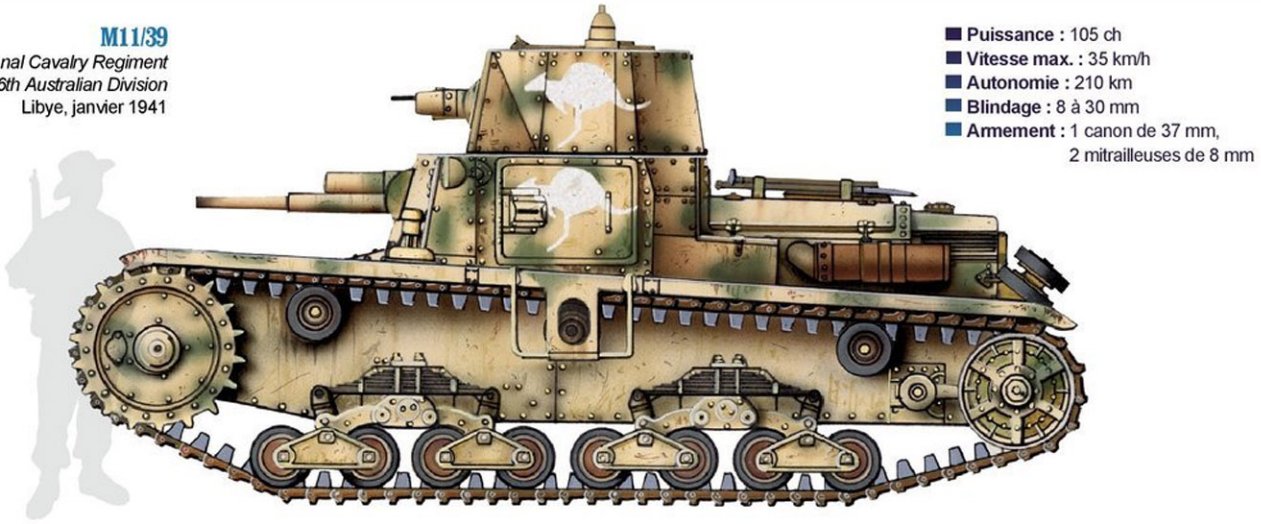
# Australie 1940 1945

**Lointain dominion de la Couronne britannique, l'Australie se retrouve en première ligne lorsque l'empire du Soleil levant prend l'offensive dans le Pacifique en décembre 1941. Jeune nation ne disposant pas des infrastructures industrielles militaires nécessaires à une grande production en blindés, l'« île-continent » s'en remet principalement à l'aide britannique et américaine.**

Par **Yann Mahé**

**M11/39**
*6th Divisional Cavalry Regiment*
*6th Australian Division*
Libye, janvier 1941

- **Puissance :** 105 ch
- **Vitesse max. :** 35 km/h
- **Autonomie :** 210 km
- **Blindage :** 8 à 30 mm
- **Armement :** 1 canon de 37 mm, 2 mitrailleuses de 8 mm

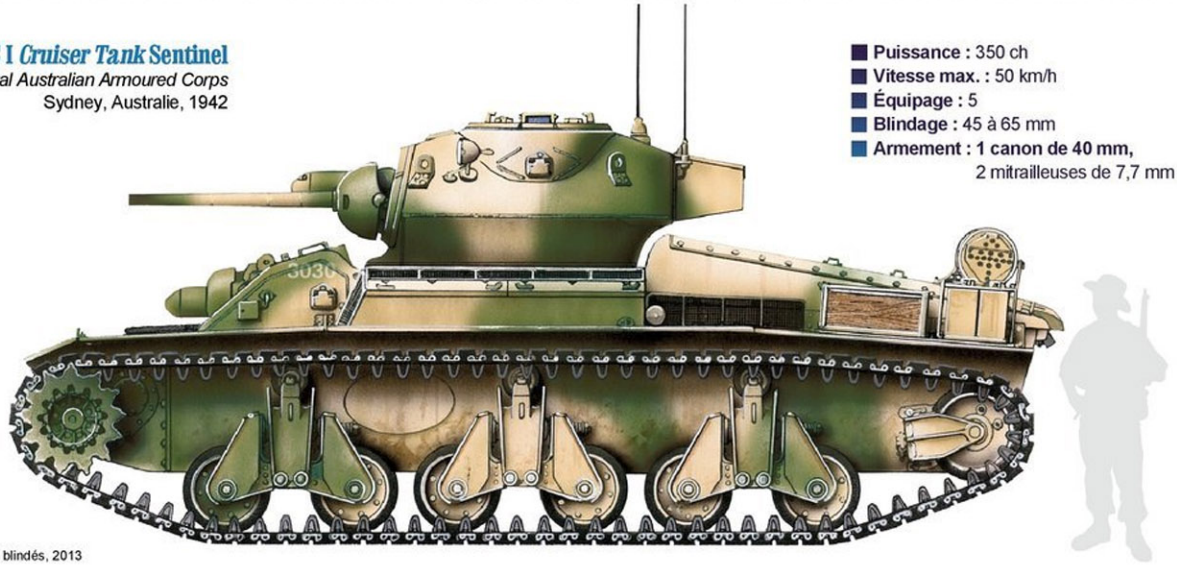


Les tout premiers chars perçus par l'Australie sont des Vickers *Medium Tanks Mk. IIA*, en l'occurrence quatre exemplaires achetés à la toute fin de 1928 afin d'utiliser ce qu'il restait du budget alloué par le Trésor britannique avant la clôture de l'exercice ! Ces modèles diffèrent toutefois des chars britanniques par le montage de la Vickers coaxiale non à droite du canon de *3-Pdr* mais à gauche et l'ajout d'une autre mitrailleuse sous rotule à droite de la caisse (elle n'existe que du côté gauche sur la version anglaise du char). À l'intérieur de l'engin, les compartiments de combat et moteur sont séparés. Rapidement dépassés, les Vickers *Medium Tanks* ne connaîtront pas la moindre utilisation opérationnelle.

Mais le déclenchement des hostilités en Europe et la mobilisation de son empire par la Grande-Bretagne poussent Canberra à se pencher sur la conception de son propre char, une nécessité d'autant plus grande que la menace japonaise est encore plus perceptible que celle allemande. En novembre 1940, alors que la décision de créer une *1st Australian Armoured Division* est prise à la lueur des leçons infligées par les *Panzer* aux « cousins britanniques », l'*Australian General Staff* lance un appel d'offres pour un char rapide armé d'un canon de *2-Pdr* et blindé à hauteur de 50 mm au maximum. De ce programme naît l'AC I *Cruiser Tank* Sentinel, une élégante machine de 27 tonnes, bien protégée (entre 45 et 65 mm de blindage) et capable de filer 50 km/h. 2 000 exemplaires sont envisagés, mais des problèmes avec la transmission obligent les Australiens à revoir leurs ambitions à la baisse et à concevoir un char plus simple et plus léger faisant appel au savoir-faire anglo-américain : l'AC II. Hélas, des retards de livraison de composants étrangers vont tuer le projet dans l'œuf et contraindre les Australiens à se rabattre sur l'AC I Sentinel, qui, produit à seulement 66 exemplaires,

**AC I *Cruiser Tank* Sentinel**
*Royal Australian Armoured Corps*
Sydney, Australie, 1942

- **Puissance :** 350 ch
- **Vitesse max. :** 50 km/h
- **Équipage :** 5
- **Blindage :** 45 à 65 mm
- **Armement : 1 canon de 40 mm,** 2 mitrailleuses de 7,7 mm



Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

servira uniquement à la formation des tankistes sur l'« île-continent », dans la mesure où la *1st Australian Armoured Division* aura, dès l'été 1943, été intégralement équipée « à l'américaine ». Une version *Close Support* armée d'un ou deux obusiers de *25-Pdr* (l'AC III) et un char pourvu du puissant tube de *17-Pdr* (l'AC IV) connaîtront un développement encore moindre…

Car l'Arme blindée australienne accuse de sérieux bouleversements depuis l'opération « Compass », au terme de laquelle les troupes du Commonwealth ont récupéré un important butin en Libye : des dizaines de chars moyens italiens M11/39 et M13/40, après la « pose » à la peinture blanche d'un symbolique kangourou par les ateliers, ont été affectés au *6th Divisional Cavalry Regiment* de la *6th Australian Division* et répartis en trois escadrons dénommés « Dingo », « Rabbit » et « Wombat ». Au moment de l'invasion de la Syrie vichyste, les *6th*, *7th*, et *9th Cavalry* sont équipés de Vickers *Light Tanks Mk. VI, VIA* et *VIB*. L'année suivante, le *9th Divisional Cavalry Regiment* de la *9th Australian Division* combattra à El-Alamein avec des *Cruiser Tanks Crusader Mk. II* et des Stuart.

Le 1er juillet 1941, la *1st Australian Armoured Division* est officiellement créée et confiée au *Major General* John Northcott, le *Royal Australian Armoured Corps* chargé de superviser l'encadrement de l'Arme blindée étant mis sur pied huit jours plus tard. Avec seulement huit Vickers *Light Tanks Mk. VI* disponibles et le Sentinel encore en gestation, la division fait pâle figure. Mais alors qu'il est prévu de l'envoyer au Moyen-Orient pour parfaire son entraînement et percevoir le matériel qui lui fait jusqu'ici défaut, les Japonais passent à l'offensive.

Le déferlement des troupes impériales dans le Pacifique Sud incite le commandement australien à combler les rangs clairsemés de la *1st Armoured Division* avec des Bren *Carriers*, ce qui s'avère très insuffisant pour repousser une invasion japonaise. Les États-Unis livrent en urgence, au début de 1942, pas moins de 138 Marmon Herrington *Light Tanks*, mais ceux-ci ne font pas non plus l'affaire. Heureusement, les Américains fournissent, en avril-mai 1942, des chars légers M3 Stuart et 54 chars moyens M3 Grant pour renforcer la division blindée australienne. Alors que celle-ci est concentrée en Nouvelle-Galles du Sud pour compléter son entraînement, son *2/6th Armoured Regiment*, sur M3 Stuart, est déployé en Nouvelle-Guinée en septembre 1942, où il participe à la bataille de Buna-Gona.

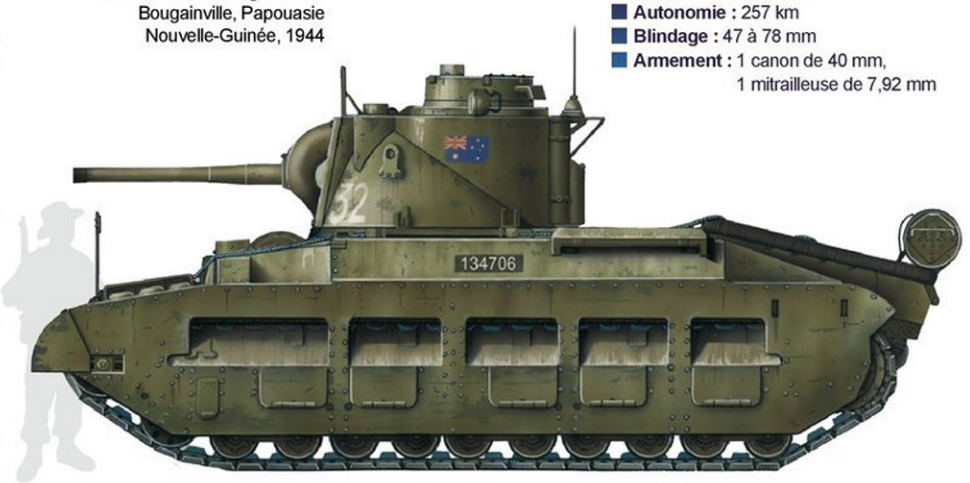
L'éloignement de toute forme de menace japonaise sur le sol national et la perspective de devoir mener des combats en jungle pour la reconquête des archipels du Pacifique Sud incitent finalement l'état-major à dissoudre la *1st Australian Armoured Division* en septembre 1943. Lui succèdent le *1st Armoured Brigade Group*, qui, stationné au pays, sera à son tour rayé des listes exactement un an plus tard, et la *4th Armoured Brigade*, qui fournira la plupart des unités blindées australiennes engagées au combat dans le Pacifique jusqu'à la fin de la guerre : le *2/4th Armoured Regiment* participant avec ses Matilda à la bataille de Bougainville et le *2/9th Armoured Regiment*, doté de chars similaires (l'un comme l'autre mettant en œuvre une redoutable version lance-flammes du Matilda, le « Frog »), déployé à Bornéo en 1945. ■

**Light Tank M3A1 Stuart III**
*2/6th Armoured Regiment*
*1st Australian Armoured Division*
Buna-Gona, Nouvelle-Guinée,
décembre 1942

- **Puissance :** 250 cv
- **Vitesse max. :** 58 km/h
- **Autonomie :** 120 km
- **Blindage :** 13 à 51 mm
- **Armement :** 1 canon de 37 mm, 3 mitrailleuses de 7,62 mm

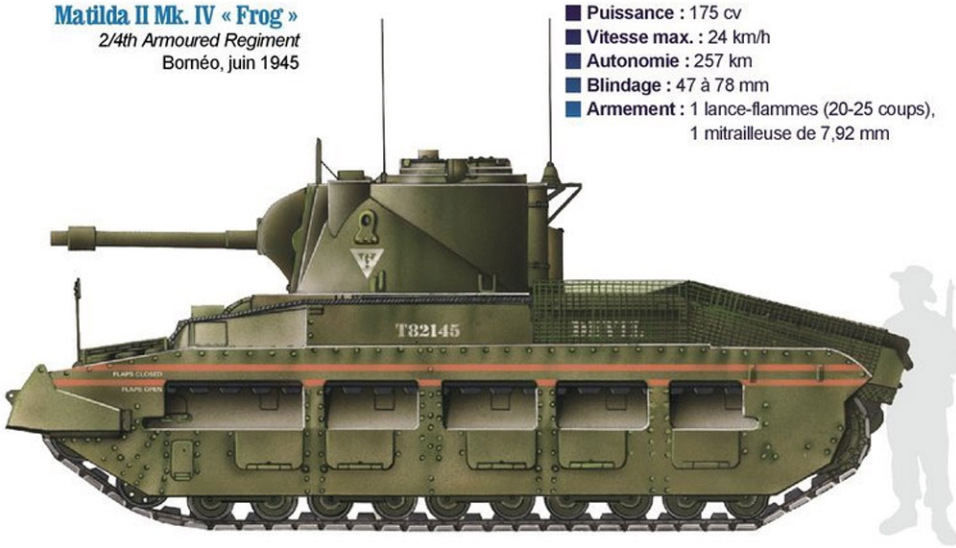
**Matilda II Mk. V**
*2/4th Armoured Regiment*
Bougainville, Papouasie
Nouvelle-Guinée, 1944

- **Puissance :** 175 cv
- **Vitesse max. :** 24 km/h
- **Autonomie :** 257 km
- **Blindage :** 47 à 78 mm
- **Armement :** 1 canon de 40 mm, 1 mitrailleuse de 7,92 mm




**Matilda II Mk. IV « Frog »**
*2/4th Armoured Regiment*
Bornéo, juin 1945

- **Puissance :** 175 cv
- **Vitesse max. :** 24 km/h
- **Autonomie :** 257 km
- **Blindage :** 47 à 78 mm
- **Armement :** 1 lance-flammes (20-25 coups), 1 mitrailleuse de 7,92 mm




Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

# DE HENRI VERNEJOUL

## DU CHEVAL AU CHAR D'ASSAUT

*La rédaction souhaite remercier Monsieur François de Vernejoul, fils du général, pour l'entretien qu'il a bien voulu accorder à l'auteur, ainsi que la mise à disposition des archives familiales.*

**Brillant officier de cavalerie, devenu adepte de la motorisation dès le début des années 1930, Henri de Vernejoul participe à la campagne de mai et juin 1940 à la tête d'un régiment de chars. Maintenu dans l'armée d'armistice, en métropole puis en Afrique du Nord, il est choisi pour commander l'une des divisions blindées reconstituées en 1943.**

Par **François de Lannoy**

Henri de Vernejoul naît le 13 mai 1889 à Montcaret, en Dordogne. Fils et petit-fils de pasteurs, il est issu d'une famille réformée, originaire du comté de Foix, fixée ensuite en Limousin, puis en Guyenne. D'abord magistrats, les Vernejoul servent dans les armées royales à partir du XVIII[e] siècle.

Le futur général passe une partie de sa jeunesse à Clermont-Ferrand. Dans un texte rédigé en 1910, il décrit sa jeunesse : « *À l'âge de douze ans, j'habitais la ville de Clermont-Ferrand, en Auvergne, où je suivais les cours du lycée, vie monotone s'il en fut, mais par où chacun doit passer. Rien de saillant dans ma vie au lycée, jusqu'à l'âge de 16 à 18 ans.* » Après avoir obtenu son bac latin-sciences, il décide de préparer Saint-Cyr et de devenir officier, renouant ainsi avec la tradition familiale : « *Être soldat avait été mon rêve le plus cher depuis l'âge de douze ans environ.* » Reçu à l'École spéciale militaire en 1910 avec le numéro 79, il effectue d'abord un stage d'un an au 17[e] régiment de dragons à Saint-Étienne.

Une fois cette « immersion » accomplie, il suit les cours de Saint-Cyr, où ses notes sont élogieuses. Son capitaine souligne déjà ses « *grandes qualités d'instructeur et de chef* », le décrivant comme « *très militaire, très consciencieux, digne de toute confiance* » et comme un « *cavalier élégant, adroit et fin* ». En juillet 1913, il sort de Saint-Cyr 74[e] sur 249. À sa promotion, « La Moskova », appartiennent deux autres futurs généraux de blindés de la Seconde Guerre mondiale : Jean Touzet du Vigier et Aimé Sudre, qui commanderont successivement la 1[re] division blindée.

◀ Le capitaine de Vernejoul, à Saumur, en tenue de service d'écuyer du Cadre noir.

Sauf mention contraire : toutes photos, archives familiales de Vernejoul.

◣ Henri de Vernejoul au début de sa carrière militaire.

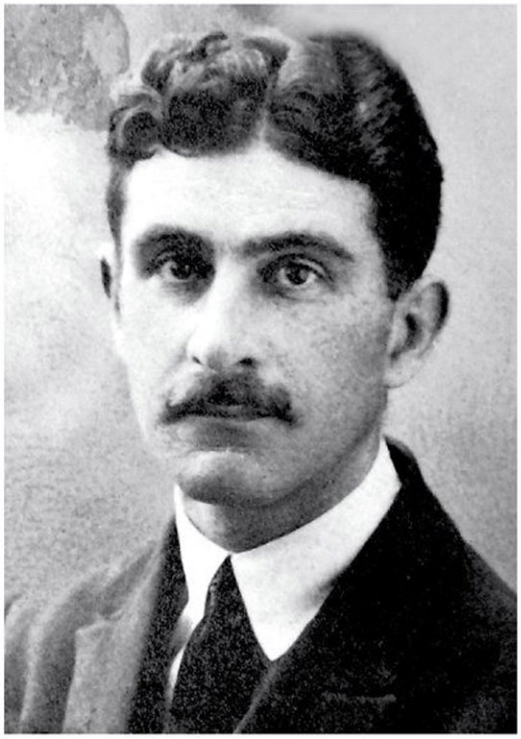
▼ Les officiers du 4[e] régiment de hussards pendant la Grande Guerre. Le lieutenant de Vernejoul est tout à fait à gauche, au second rang. Debout, au premier rang, le colonel Parrot. Au troisième rang, deuxième en partant de la gauche, le lieutenant d'Oléon, futur successeur de Vernejoul à la tête du 1[er] RCA et chef du CC5 de la 5[e] DB.

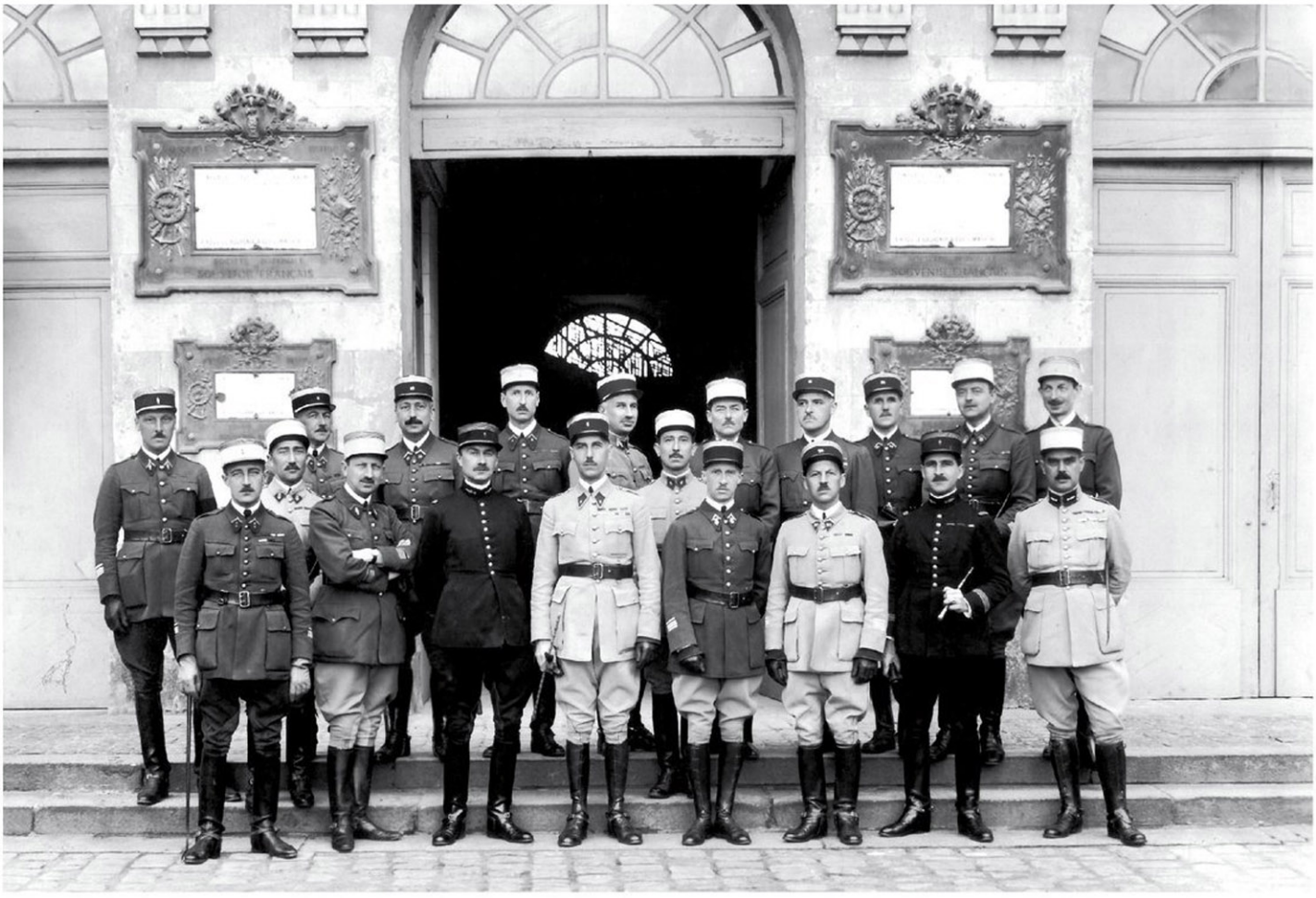
## CINQ CITATIONS ET TROIS BLESSURES

À sa sortie de Saint-Cyr, Henri de Vernejoul choisit la Cavalerie. En 1913-14, il suit les cours de l'École d'application, puis il se voit affecté au 4[e] régiment de hussards. C'est avec cette unité, entrant dans la composition de la 4[e] division de cavalerie, qu'il participe aux premiers combats de la Grande Guerre.

Lieutenant le 1[er] octobre 1914, il se distingue trois semaines plus tard sur le front de l'Yser, en conduisant une reconnaissance dans le secteur d'Estaire avec « *énergie et sang-froid* », maintenant son peloton sous le feu violent de l'artillerie ennemie afin de couvrir une unité de dragons se déployant à ses côtés. Pour ce fait d'armes, il obtient, le 24 octobre 1914, sa première citation. En décembre 1914, le lieutenant de Vernejoul est engagé, toujours avec le 4[e] Hussards, dans le secteur de Nieuport, puis en Champagne (octobre 1915), dans la Somme (octobre 1916) et de nouveau en Champagne (mai 1917). Au cours de cette période, il fait l'unanimité de ses chefs. En janvier 1916, son colonel souligne son « *jugement très sûr* », ses « *très belles qualités de sang-froid, de courage et de dévouement* », concluant ses notes par ces mots qui révèlent bien le caractère du futur général : « *Aussi modeste que méritant.* » Un an plus tard, le 27 janvier 1917, ses supérieurs notent qu'il « *a donné maintes preuves de courage* » et qu'il « *mériterait une récompense exceptionnelle* ».

Le 2 février 1918, Henri de Vernejoul quitte à sa demande la Cavalerie pour rejoindre l'Infanterie.





▲ Participants d'un stage de perfectionnement d'officiers supérieurs de la Cavalerie dans les années 1920. On reconnaît le capitaine de Vernejoul, avant-dernier à droite, au premier rang. Il figure ici comme instructeur d'équitation en charge de l'organisation des reprises du stage. À noter aussi la présence du capitaine Touzet du Vigier (2e rang, dernier à droite). Cette photo a été prise sur le perron de l'entrée de l'aile Est du bâtiment central de l'École de cavalerie de Saumur.

Il est alors affecté au 6e bataillon de chasseurs alpins, où il prend le commandement d'une compagnie. Il combat en Alsace, puis sur la Somme, avant de prendre part à la grande offensive de l'été 1918, au cours de laquelle il est blessé à deux reprises le 12 juillet. De retour sur le front, il est de nouveau touché au bras droit par une rafale de mitrailleuses le 4 novembre 1918, lors du passage du canal de la Sambre, alors qu'il entraîne ses hommes à l'assaut. Il est évacué et décoré de la Légion d'honneur sur son lit d'hôpital quatre jours plus tard.

Henri de Vernejoul termine la guerre avec cinq citations et trois blessures ; beau palmarès pour un jeune lieutenant fraîchement sorti de Saint-Cyr ! Cependant, malgré plusieurs propositions, il n'obtient pas le grade de capitaine [1] auquel il pouvait prétendre pour ses faits d'armes et comme commandant de compagnie. Cet « oubli » ne sera pas sans conséquence sur son avancement et les emplois occupés.

## UNE CARRIÈRE VOUÉE AU CHEVAL

En janvier 1920, après avoir passé dix-huit mois à l'hôpital, Henri de Vernejoul retrouve le 4e régiment de hussards. Peu après, il est détaché à l'École d'application de la Cavalerie de Saumur, où il suit le cours de franchissement. Le 23 décembre 1921, il est enfin promu capitaine.

D'août 1922 à juin 1925, il est instructeur d'équitation à Saumur. Outre ses qualités éminentes de cavalier, ses supérieurs notent son « *caractère bien trempé* », son « *sentiment élevé du devoir* », son « *éducation raffinée* » et « *ses solides qualités d'instructeur* ». « *L'élévation de ses sentiments se reflète sur sa physionomie* », écrit même, en 1921, le lieutenant-colonel commandant en second l'école.

[1] Contrairement à son camarade de promotion Jean Touzet du Vigier, promu capitaine à titre temporaire pendant la guerre.

[2] Directeur de la Cavalerie de 1931 à 1936, le général Flavigny est à l'origine des divisions légères mécaniques. Il sera aussi le rédacteur du nouveau règlement de la Cavalerie, très moderne pour l'époque.

Volontaire pour servir au Maroc, l'officier quitte la métropole en juin 1925 et se voit affecté au 7e régiment de spahis. Avec cette unité, il participe à la guerre du Rif comme commandant d'escadron. Il se distingue notamment à la prise d'Amerghou le 8 août et lors de l'attaque de l'Adje-Abbes en septembre 1925, obtenant une nouvelle citation.

De retour en France durant l'été 1927, Vernejoul revient à l'École d'application de Saumur comme instructeur. Il occupe ces fonctions pendant plus de cinq ans, formant toute une génération d'officiers et participant comme écuyer au Cadre noir à de nombreux concours hippiques. Ses qualités de pédagogue et de chef sont une fois de plus soulignées ; en 1928, son chef note qu'il « *s'impose à ses élèves, dont il s'occupe avec zèle et entrain* » et qu'il est un « *instructeur méthodique et appliqué* » ; en 1930 qu'il est un « *excellent instructeur, clair et entraînant* ». Vernejoul apparaît également comme un cavalier hors pair. Toujours en 1930, on lit dans ses feuilles de notes qu'il « *développe continuellement son aptitude au dressage et à l'équitation de précision* », ou encore qu'il « *s'affirme dans toutes les branches de l'équitation* » et qu'il est « *doté de qualités exceptionnelles comme écuyer* ». En 1933, il obtient à Vienne, en Autriche, le 4e prix de dressage dans une épreuve internationale.

## PIONNIER DE LA MOTORISATION

Mais le capitaine de Vernejoul ne néglige pas pour autant les avancées techniques de son époque et le remplacement progressif du cheval par le moteur. Avec Jean Touzet du Vigier, il figure parmi les plus fervents partisans du général Flavigny [2], apôtre de la mécanisation de la Cavalerie. En 1932, à l'occasion d'exercices combinés,

▲ Le capitaine de Vernejoul en grande tenue des écuyers du Cadre noir, sur le Chardonnet, la carrière d'entraînement prolongeant l'École de cavalerie de Saumur jusqu'aux bords de la Loire. Nous sommes à la fin des années 1920 ou au début des années 1930. À cette époque, le futur général est déjà convaincu de la nécessité de motoriser la Cavalerie.

il se montre un ardent défenseur de l'emploi des unités mécanisées. En octobre de la même année, son carnet de notes précise qu'il est « *tout à fait désigné à commander une unité motorisée* ».

Promu chef d'escadrons le 24 septembre 1933, Vernejoul quitte Saumur le 6 juin 1934 pour prendre le commandement du 5e groupe d'automitrailleuses, qui appartient alors à la 4e division de cavalerie encasernée à Lyon. À partir de septembre 1936, il contribue à la mise sur pied du 8e régiment de cuirassiers à Saint-Germain-en-Laye, dont il devient commandant en second. Il est remarqué par l'inspecteur général de la Cavalerie, le général Altmayer qui, en octobre 1938, note à son propos : « *Toujours excellent. Véritable chef d'unité mécanique et motorisée. À nommer dès que possible au commandement d'un régiment de combat et de découverte ou de dragons portés.* »

Le 24 mars 1939, Vernejoul est promu lieutenant-colonel et affecté au 1er régiment de hussards comme adjoint du chef de corps, étant trop jeune dans son grade pour prendre le commandement d'un régiment.

▼ Ce Somua S35 du corps de cavalerie, détruit en Belgique, fait le bonheur des « visiteurs d'épaves » allemands. Lors de la manœuvre « Dyle», l'unité commandée par Henri de Vernejoul déploiera des engins de ce type, ainsi que des chars Hotchkiss. Archives Caraktère

## PREMIERS COMBATS DE BLINDÉS

Au moment de la mobilisation, Henri de Vernejoul prend la tête du 7e GRDI [3] rattaché à la 1re DIM du général de Camas. Il s'attache à former ses hommes aux combats qui se préparent et se révèle être un chef de corps à la fois ferme et bienveillant.

En janvier 1940, il abandonne le 7e GRDI pour former à Fontevrault le 1er régiment de cuirassiers. Ce dernier est équipé de chars Hotchkiss et surtout de Somua S35, l'un des meilleurs blindés de son époque. Avec le 2e régiment de cuirassiers du lieutenant-colonel du Vigier, il forme la 5e brigade légère mécanique, elle-même rattachée à la 3e division légère mécanique. En quelques mois, malgré la jeunesse et le manque d'expérience de ses cadres, Vernejoul parvient à former des escadrons de combat prêts pour la bataille. Début avril, il séjourne avec son régiment au camp de Sissonne, où il achève de mettre au point l'instruction de ses hommes.

Le 10 mai 1940, dans le cadre de la manœuvre Dyle, il entre en Belgique avec le reste de la 3e DLM (corps de cavalerie Prioux). Le 13 mai, dans le secteur de Jauche, au nord-est de Gembloux, les chars du 1er régiment de cuirassiers connaissent leur baptême du feu. Vernejoul lance sur le flanc de la *4. Panzer-Division* trois pelotons de Somua. En quelques minutes, les équipages français détruisent un grand nombre de *Panzer*. Mais cette victoire est sans lendemain, car l'irruption des forces motorisées allemandes à Sedan oblige le commandement français à ordonner l'évacuation de la Belgique. Vernejoul conduit sa retraite dans l'ordre, en livrant des combats retardateurs dans le secteur d'Armentières et aux Quatre-bras, près d'Arras. Arrivé à Dunkerque, il ne lui reste plus que six appareils en état de combattre. Il parvient à s'embarquer avec tous ses équipages le 1er juin.

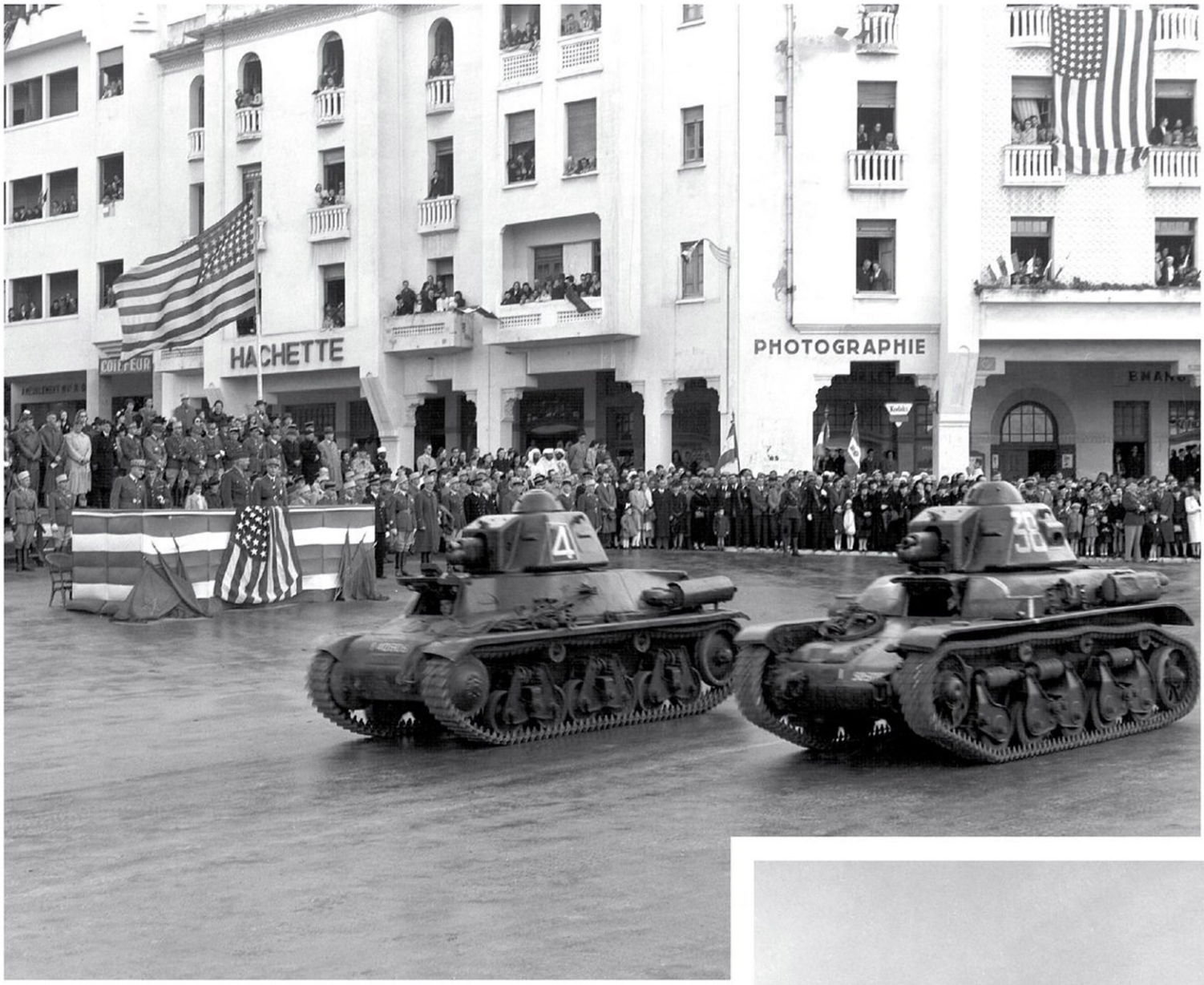
À son retour en France le 3 juin, Vernejoul reforme son régiment en Normandie et poursuit le combat, toujours dans le cadre de la 5e BLM, désormais commandée par le lieutenant-colonel du Vigier [4]. Il se replie vers la Loire. Refusant d'abandonner la lutte, il reforme une unité avec les restes de son régiment et des éléments disparates d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie. À la tête de ses hommes, il organise la défense de la Loire sur un front de 40 kilomètres, entre Candes et Savonnière. Pendant trois jours et deux nuits, du 18 au 20 juin 1940, il bloque l'avance des forces allemandes, pourtant bien supérieures aux siennes, avant de décrocher et de se retirer vers la Charente, puis en Dordogne, où il se trouve lorsque l'Armistice est signé. Pour son action en mai et juin, Vernejoul est décoré le 23 août 1940 de la Croix de commandeur de la Légion d'honneur [5] ; son régiment est quant à lui cité à l'ordre de l'Armée.

Au cours de cette campagne malheureuse, Henri de Vernejoul a expérimenté de manière concrète l'emploi des chars sur le champ de bataille. Il a beaucoup appris de ces différents engagements, mais aussi des méthodes allemandes, dont il a tiré des enseignements tactiques qu'il mettra en pratique quelques années plus tard.

[3] Groupe de reconnaissance de division d'infanterie.

[4] qui remplace le général Delafond, affecté au commandement de la 4e DCr précédemment commandée par de Gaulle.

[5] Distinction rare pour un lieutenant-colonel.




▲ L'opération « Torch », le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord française, est terminée depuis plusieurs semaines. Nous sommes le 18 décembre 1942, à Rabat, où des autorités militaires françaises (dont le général Noguès) et américaines (dont le général Patton) assistent au défilé des chars de la brigade légère mécanisée, qui vient d'être mise aux ordres d'Henri de Vernejoul. C'est cette unité qui servira de noyau dur à la future 5e DB.
US Nara

## À LA TÊTE D'UNE DIVISION BLINDÉE

Maintenu dans les cadres de l'armée d'armistice, Henri de Vernejoul prend le commandement du 12e régiment de cuirassiers stationné à Orange. Il est promu colonel le 25 mars 1941. Peu après, en avril, il quitte la métropole pour Rabat, au Maroc, où il prend la tête du 1er régiment de chasseurs d'Afrique. Le 6 septembre 1942, il devient l'adjoint du général Leyer, qui est en charge de la Cavalerie du Maroc, après avoir transmis le commandement de son régiment au colonel d'Oléon.

Dans la nuit du 8 novembre 1942, tandis que les troupes américaines commencent à débarquer à Casablanca, Vernejoul est appelé au téléphone par le général Noguès, résident général et commandant en chef des troupes du Maroc, qui lui apprend qu'il est bloqué par des éléments rebelles du RICM du colonel Magnan, agissant sur ordre du général Béthouart. Aussitôt, Vernejoul prévient le commandant du 1er RCA, qui parlemente et finit par libérer la Résidence. Peu après, le 1er RCA et le 1er régiment de tirailleurs marocains sont engagés contre les Américains débarqués dans la zone de Port Lyautey. Des combats meurtriers opposent les troupes loyalistes françaises aux Américains pendant deux jours. Les *GIs*, qui manquent d'être rejetés à la mer, menacent de bombarder Casablanca, lorsque le cessez-le-feu

▶ Le colonel Bonet d'Oléon, successeur de Vernejoul à la tête du 1er RCA puis chef du CC5 de la 5e DB. Photo prise à Rabat le 14 juillet 1943.

intervient sur ordre de Darlan, qui a pris entre-temps le commandement des forces françaises d'Afrique du Nord. Le 12 novembre, Vernejoul succède au général Leyer. Il est alors promu général de brigade selon une ordonnance signée par Darlan, peu avant son assassinat à Alger le 24 décembre 1942.

Comme commandant de la Cavalerie au Maroc, Vernejoul prépare la mise sur pied d'une brigade légère mécanisée qui servira de noyau dur à la future division blindée, dont il se verra bientôt confier le commandement.

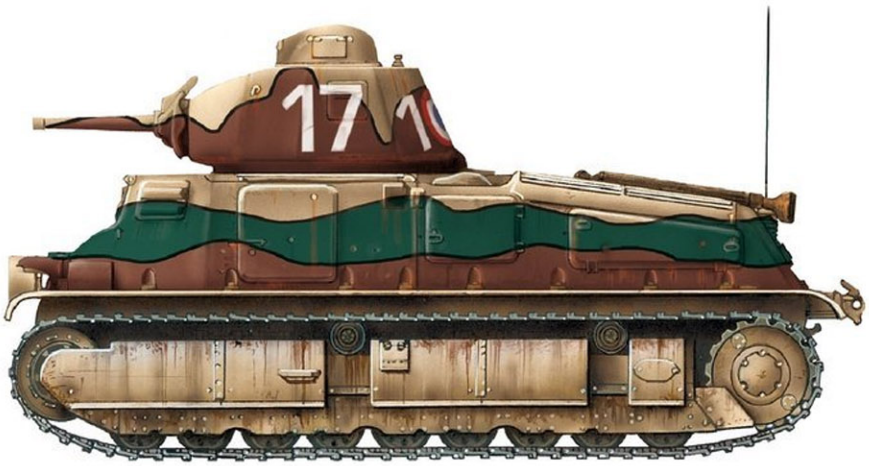
Le 1er juin 1943, il est en effet placé à la tête de la 2e division blindée, créée le 1er mai à Rabat. Cette division, l'une des trois mises sur pied grâce à l'action du général Giraud auprès des Américains, prendra le numéro 5 le 16 juillet 1943, le numéro 2 ayant finalement été attribué à la division blindée commandée par Leclerc.

En septembre, la division s'équipe avec le matériel livré par les Américains : Sherman, *Tank Destroyers*, Jeep, GMC et *Half-Tracks* arrivent par dizaines au port de Rabat. Le général de Vernejoul organise son entraînement au Maroc et en Oranie. Comme les deux autres DB, la 5e comprend trois régiments de chars (1er et 6e RCA, 1er régiment de cuirassiers), un régiment de reconnaissance (1er régiment étranger de cavalerie) et des éléments d'infanterie (1er régiment de marche de la Légion étrangère), d'artillerie et du génie. Ces différentes unités sont ventilées au sein de trois *Combat Commands* (CC) ou groupements tactiques composés d'un panachage d'unités de chars, d'infanterie et d'artillerie, portant les numéros 4, 5 et 6 [6]. Lors de son séjour en Oranie, le général de Vernejoul adopte pour sa division la devise « France d'abord » et lui donne comme patronne sainte Jeanne d'Arc.

Après dix-sept mois d'entraînement, la 5e DB quitte l'Oranie entre le 15 et le 25 septembre 1944. La division arrive par échelons successifs dans le sud de la France, où elle est rattachée à la 1re armée du général de Lattre, débarquée en Provence depuis le 15 août. Le 2 octobre, huit jours après le début de la bataille des Vosges, l'unité cuirassée est regroupée et jugée apte à être engagée au feu.

▼ Parmi les régiments qui composeront la 5e DB, on trouve le très réputé 1er régiment étranger de cavalerie, alors commandé par le colonel Miquel. Ces deux photos nous présentent les légionnaires-cavaliers à l'issue de leur rééquipement « à l'américaine », avec chars légers « Stuart », automitrailleuses M8 et M20, et pièces antichars de 57 mm. ECPA-D

[6] Les numéros 1, 2 et 3 ayant été pris par les *Combat Commands* de la 1re DB. Leclerc, lui, préférera désigner ses groupements tactiques par un système de lettres, reprenant les initiales de leur commandant respectif.




**Somua S35**
1er Régiment de Cuirassiers
5e Brigade Légère Mécanique
3e Division Légère Mécanique
13 mai 1940, secteur de Gembloux, Belgique

**Hotchkiss H39**
1er Régiment de Cuirassiers
5e Brigade Légère Mécanique
3e Division Légère Mécanique
13 mai 1940, secteur de Gembloux, Belgique

**Sherman M4A2 « La Hire III »**
2e Escadron
6e Régiment de Chasseurs d'Afrique
5e Division Blindée
Fin novembre 1944, Secteur de Belfort, France

Note : Malgré nos recherches, notamment avec la famille du chef de char de la « Hire III », nous ne sommes pas parvenus à déchiffrer une inscription peinte en blanc sur la tourelle ; cette inscription est visible sur la photo ayant servi de modèle à ce profil.

**Sherman M4A4 « Flambeau Le Grognard »**
2e Escadron
1e Régiment de Chasseurs d'Afrique
5e Division Blindée
28 novembre 1944, secteur de Balschwiller, France

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

◀ Le général De Lattre de Tassigny, commandant la 1er armée française, passant en revue les chars et les équipages de la 5e DB. Au premier plan, le char « Falckwiller », un Sherman M4A4, appartenant vraisemblablement au 1er RCA.
Droits Réservés

▼▼ À l'occasion de la prise d'armes dans Colmar libéré (10 février 1945), on reconnaît, de gauche à droite, le général de Vernejoul, le général de Gaulle, le général Schlesser (en casque avec lunettes), et tout à fait à droite, les généraux Juin et Béthouard.
ECPA-D

▼ Le général de Vernejoul, en casque à bourrelet, et le préfet du Haut-Rhin, Monsieur Fonlupt-Esperaber, dans Colmar libéré.

## CAMPAGNE DE FRANCE

La 5e DB est transférée par voie ferrée dans le secteur de Vesoul, où elle se concentre fin octobre 1944. À partir du 3 novembre, le CC6 du colonel Tritschler est engagé dans la vallée du Bouchot ; il y conduit des opérations de diversion destinées à faciliter la percée du Ier corps d'armée dans la trouée de Belfort. Ces combats, menés sur un terrain peu favorable aux blindés, s'achèvent le 6 novembre.

Le 14 novembre, les chars du général de Vernejoul participent aux opérations de la trouée de Belfort. Les CC4 et 5 contribuent de manière décisive à la rupture du front à Héricourt et Montbéliard, tandis que le CC6 entre dans Belfort. La division est ensuite lancée dans le sud de l'Alsace, où elle atteint la Doller. Ses CC4 et 5 participent à la manœuvre de Burnhaupt, du 20 au 26 novembre, qui se solde par l'encerclement du *LXIII. Armee-Korps*. Le 28 novembre, la division s'aligne sur la Doller, prête à foncer vers Colmar afin de tendre la main à la 2e DB venue de Strasbourg. Mais le 30 novembre, le général de Lattre de Tassigny annule cette opération, et la division se met sur la défensive, avant d'être retirée du front. Cette volte-face du « patron » de la 1re armée, qui est à l'origine de la formation de la poche de Colmar, donnera lieu, après la guerre, à un long débat auquel le général de Vernejoul prendra part. Selon lui, l'arrêt décrété par de Lattre fut la conséquence de sa décision de changer l'axe d'attaque de son armée. Vernejoul n'hésitera pas à qualifier cette mesure de « *contraire à tout bon sens et à toute logique* ». Pour le chef de la 5e DB, elle a été provoquée par le désir du chef de la 1re armée d'empêcher Leclerc de prendre Colmar par le nord afin de réserver cette victoire au corps d'armée de Monsabert. En réalité, de nombreux facteurs, sur lesquels il est impossible de s'étendre ici, poussèrent de Lattre et ses officiers d'état-major à prendre cette décision.

À la fin du mois de décembre, le CC5 est envoyé dans la région d'Obernai pour relever la 2e DB. Le 5 janvier 1945, il est mis à la disposition de la 3e DIA afin de participer à la défense de Strasbourg, menacée par le retour offensif allemand lié à la bataille des Ardennes.

▶ Le Sherman M4A4 « Eiffel » du 4e escadron du 1er RCA progresse dans les épaisses forêts allemandes, en appui de fantassins et d'un autre char. La météo n'est guère clémente, quant à l'adversaire, même s'il sait sa lutte inutile, il poursuit le combat avec l'énergie du désespoir. La campagne d'Allemagne de la 1er armée française est tout sauf une « partie de plaisir »…
ECPA-D

▼ *Light Tanks* « Stuart » du 1er REC en mouvement sur l'une des avenues de Stuttgart. La prise de la capitale du Land de Bade-Wurtemberg, le 21 avril 1945, consacrera les efforts de l'Armée française renaissante !
ECPA-D

Du 20 janvier au 9 février 1945, la 5e DB, rattachée au *21st Army Corps*, participe à la réduction de la poche de Colmar, mais, une fois de plus, en ordre dispersé. Le 26 janvier, le CC4, placé sous les ordres de la *3rd Infantry Division*, avance en direction du canal de Colmar. Il déborde largement la ville par l'est le 1er février, avant d'y pénétrer le lendemain. Nommé gouverneur de Colmar, Vernejoul assure le nettoyage de l'agglomération. Jusqu'au 9 février, le reste de sa division, avec la 10e DI et la 4e DMM, éradique les derniers nids de résistance dans la forêt de la Hardt, en remontant vers Munster, le long des Vosges. Au cours de ces différents engagements, la 5e DB met hors de combat 4 000 Allemands, dont 2 435 prisonniers, mais subit des pertes assez importantes (214 tués).

## RUSH EN ALLEMAGNE

Après plusieurs semaines d'inaction, la 1re armée repasse à l'offensive le 15 mars 1945, avec pour objectif le franchissement du Rhin et la conquête du sud-ouest de l'Allemagne. Du 15 au 18 mars, le CC6 est engagé aux côtés de la 3e DIA lors de l'opération préliminaire sur la Lauter, puis lors de l'assaut de la ligne « Siegfried ». Le 25 mars, Vernejoul est promu général de division.

La division franchit ensuite le Rhin à Mannheim. Début avril, le CC4 participe à la prise de Karlsruhe avec la 2e DIM, tandis que le CC5 atteint le Neckar. Avec la 1re DB, la division prend part à la fameuse manœuvre de Freudenstadt [7]. Au cours de ces opérations, et pour la première fois de la campagne, le général de Vernejoul

a ses trois *Combat Commands* sous ses ordres directs. Parti de Pforzheim, il lance ses chars vers le sud, en direction de la capitale du Wurtemberg, Stuttgart, dont il s'empare avec brio le 21 avril. Pourtant, dès le lendemain de sa victoire, suite à des divergences de vues avec de Lattre, le général de Vernejoul est obligé de céder le commandement de la 5e DB. Il prend alors les fonctions de commandant de l'Arme blindée et de la Cavalerie de la 1re armée. Il occupe ce poste secondaire – qui consiste essentiellement à organiser l'instruction et à gérer le personnel – jusqu'en avril 1946, d'abord auprès du général de Lattre, puis auprès du général de Monsabert, commandant supérieur des troupes d'occupation en Allemagne.

Le 15 avril 1946, Henri de Vernejoul quitte l'Armée à sa demande [8], sans avoir reçu sa quatrième étoile, pourtant proposée par son supérieur. Il se retire à Nyons, dans la Drôme, où il se consacre à la culture des oliviers. Le général de Vernejoul meurt à l'hôpital civil Édouard Herriot de Lyon dans la nuit du 21 au 22 août 1969. Ses obsèques ont lieu peu après au temple de Nyons. Son corps repose dans le cimetière de cette ville.

## UN GRAND PARMI LES GRANDS

Avec les généraux Touzet du Vigier, Schlesser, Sudre, Leclerc et Langlade, le général de Vernejoul apparaît comme l'un des grands chefs de blindés de l'Armée française reconstituée. On soulignera aussi son rôle comme pionnier de la motorisation dans les années 1930.

[7] Pour plus de détails sur les opérations de la 1re armée en Allemagne, voir *Ligne de front n° 37* (juillet-août 2012) p. 46-59.

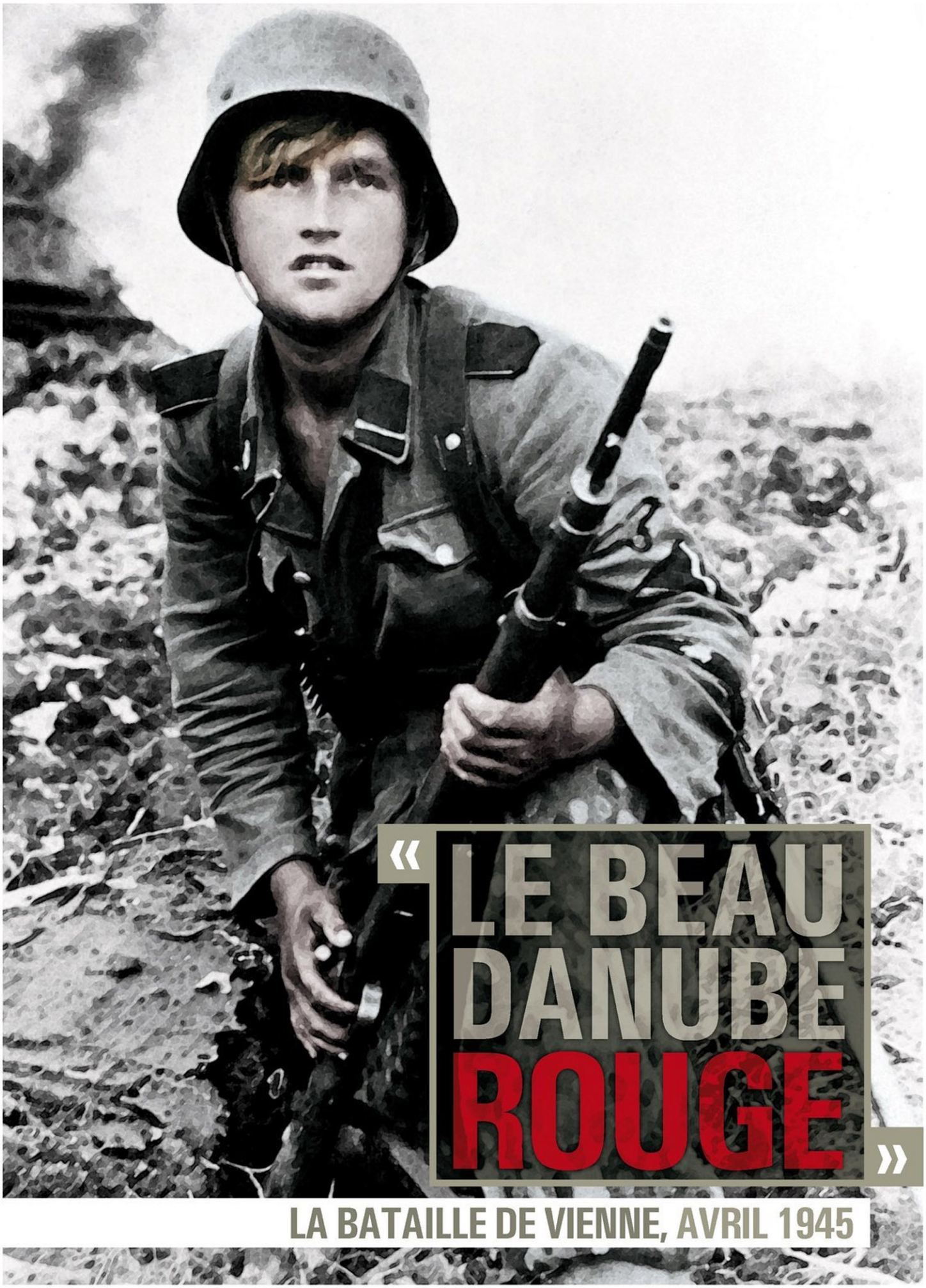
[8] Cette démission intervient suite à une demande faite au général d'établir une liste d'officiers à dégager des cadres. Pour toute réponse, le général fournira une liste comportant un seul nom : le sien (précision de Monsieur François de Vernejoul).

◤ Le général de Vernejoul portant sa plaque de grand officier de la Légion d'honneur, reçue le 7 mai 1946 ; ce cliché date de décembre 1962.

▲ Le général Jean de Lattre de Tassigny, surnommé le « roi Jean », ici photographié alors qu'il commande la 1re armée, dont dépend la 5e DB du général de Vernejoul. Ce dernier reprochera à son supérieur d'avoir stoppé les efforts de sa division cuirassée pour foncer vers Colmar à l'orée de l'hiver 1944-45. De cette décision naîtra la poche de Colmar, qui bloquera plusieurs semaines durant la marche des armées françaises. Ces divergences de vue avec le « roi Jean » conduiront le général de Vernejoul à quitter le commandement de son unité. ECPA-D

L'oubli dans lequel il est tombé aujourd'hui tient à plusieurs facteurs. La défaite de 1940 a tout d'abord jeté dans l'ombre tous ceux – hormis le général de Gaulle – qui, avant-guerre, avaient compris, contre l'avis des plus hautes autorités de l'Armée, que le char allait jouer un rôle de premier plan dans la guerre moderne qui s'annonçait.

En outre, l'apport du général de Vernejoul comme chef de division cuirassée a été éclipsé par la place prise par le chef de la 2e DB, le général Leclerc. Servi par une habile propagande qui en a fait le « héros » de la France libre, ce dernier a monopolisé l'attention de son vivant et même après sa disparition. Autre facteur, le général de Vernejoul n'a pas remporté de victoires emblématiques comme Leclerc – Paris et Strasbourg – ; la seule qu'il aurait pu obtenir, Colmar, lui ayant été, selon ses propres termes, « *volée* » à la suite de la décision du général de Lattre de stopper net l'exploitation de la 5e DB vers le nord. Enfin, contrairement à Leclerc, qui put agir de manière assez autonome, Vernejoul a été contraint d'accepter le fractionnement de sa division, et, de ce fait, il n'a pas eu l'occasion de donner toute la mesure de son talent. Son action au sein de la 1re armée française n'en reste pas moins remarquable. ■



# « LE BEAU DANUBE ROUGE »

## LA BATAILLE DE VIENNE, AVRIL 1945

**L'effondrement allemand des premiers mois de 1945 a ses épisodes militaires emblématiques : la bataille de Budapest, celle de Prusse-Orientale, de Poméranie, mais surtout l'offensive sur l'Oder, couronnée par sa titanesque et dramatique conclusion berlinoise. Moins souvent évoquée sans doute est la chute de ce qui est pourtant alors la seconde ville du *Reich*, cœur de la province de l'*Ostmark*, symbole même de l'unité pangermanique voulue par Hitler : la millénaire capitale de la jadis fière Autriche impériale, Vienne.**

Par **Vincent Bernard**

Sauf mention contraire, toutes photos Archives Caraktère

Côté allemand, l'approche de l'Armée rouge des rives autrichiennes du « beau Danube bleu » en ce début de printemps 1945 pose rapidement la question de la chute de Vienne, au moins autant en termes politiques que militaires : quelles sont les intentions ennemies ? Faut-il abandonner la ville ? La défendre ? S'ensevelir sous ses ruines sans esprit de recul, comme à Budapest et bientôt à Berlin ? Loin de la vision tronquée et de plus en plus irréaliste prévalant au sommet de l'État nazi, c'est à ces questions concrètes que seront rapidement confrontés trois officiers généraux : le *General der Infanterie* Rudolf von Bünau, envoyé commander la place de Vienne aux premiers jours d'avril 1945, le *SS-Oberstgruppenführer* « Sepp » Dietrich, commandant la *6. SS-Panzer-Armee*, et son subordonné à la tête du *II. SS-Panzer-Korps*, le *SS-Obergruppenführer* « Willi » Bittrich.

◀ Très jeune grenadier de la *3. SS-Panzer-Division* « Totenkopf ». D'une façon générale, les *Panzer-Divisionen* de la *Heer* et des *Waffen-SS* hériteront le plus souvent des recrues les plus jeunes, non seulement réputées plus vigoureuses, mais aussi savamment endoctrinées depuis leur plus jeune âge. US Nara

▼ Groupe de combat *SS* en Hongrie durant le dernier hiver de guerre. Le « château de cartes » du front de l'Est commence, selon les avertissements de Guderian, à s'effondrer par pans successifs. US Nara

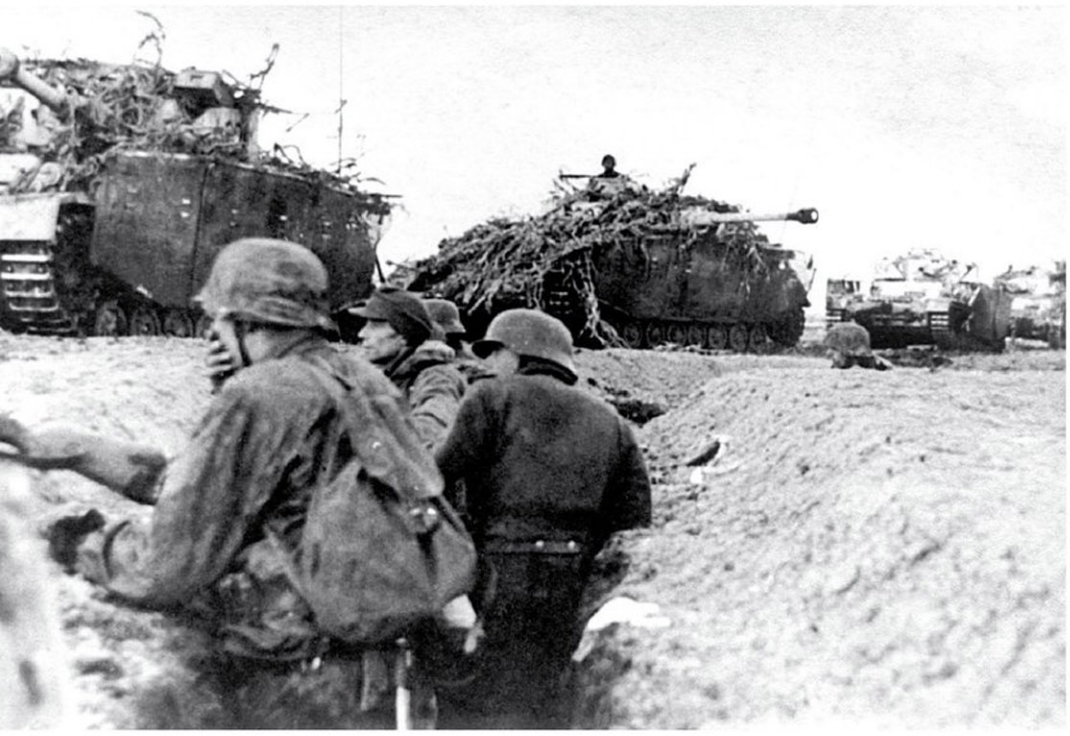
## OBJECTIF VIENNE !

Au mois de mars, tous les efforts voulus par le *Führer* pour maintenir la Hongrie dans l'orbite allemande en disputant Budapest à l'Armée rouge se sont avérés vains et terriblement meurtriers. Le poing armé de la contre-offensive de février, la *6. Panzer-Armee* de Dietrich, s'est consumé pour la seconde fois en trois mois dans un effort désespéré [1]. Elle s'apprête toutefois à déclencher, une fois de plus, une offensive aux ambitions aussi irréalistes que démesurées au nord du lac Balaton (opération « Frühlingserwachen », « éveil de printemps »), quand, le 16, le 3e Front d'Ukraine du maréchal Tolboukine prend l'initiative par une grande offensive sur son flanc Nord. Tolboukine aligne près de 750 000 hommes ventilés en sept armées (dont la 1re armée bulgare), parmi lesquelles trois [2] sont chargées de balayer la plaine ouest-hongroise, pénétrer en Autriche et foncer sur Vienne. En outre, le mouvement se fait en coordination avec le 2e Front d'Ukraine (Malinovski), dont la 46e Armée remonte le cours du Danube sur sa rive Nord.

Surclassées dans tous les domaines, les positions allemandes à l'ouest et au nord-ouest de Budapest sont enfoncées en quelques jours. N'étant pas attaquée frontalement, l'armée de Dietrich reçoit d'abord l'ordre de poursuivre ses propres préparatifs offensifs mais, bientôt menacée d'être débordée, doit finalement se résoudre à rétrograder vers l'ouest, en direction des positions défensives préparées sur la frontière autrichienne. Si le mouvement s'effectue en bon ordre, il apparaît rapidement que la maîtrise opérationnelle soviétique et l'habile concentration opérée par Tolboukine, dont les forces sont appuyées par la 17e Armée aérienne jouissant d'une supériorité totale face aux débris de la *Luftflotte 4*, rendent illusoire le rétablissement sur les défenses frontalières. Le 30 mars, la *6. Panzer-Armee* – qui tient un front de plus de 80 kilomètres de part et d'autre du lac Neusieldler avec une quarantaine de bataillons amaigris et moins de 200 *Panzer* (contre 470 trois semaines plus tôt) – voit ses deux flancs brutalement mis « en l'air » par la retraite divergente de la *8. Armee* au nord du Danube et de la *6. Armee* au sud-ouest. Fidèle aux habitudes prises par l'Armée rouge, la 26e Armée soviétique s'engouffre immédiatement dans la brèche de Koszeg, qui atteint bientôt 50 kilomètres de large.

[1] Souvent présentée à tort comme *6. SS-Panzer-Armee* dès sa création et pendant la bataille des Ardennes et celle de Hongrie. En réalité, la formation – comprenant d'ailleurs nombre d'unités de la *Wehrmacht* – ne prend cette dénomination qu'à partir du 2 avril, début de la bataille de Vienne.

[2] La 6e Armée de chars de la Garde (général Kravchenko, 5e corps blindé et 9e mécanisé) ; la 9e Armée de la Garde (issue du commandement des forces aéroportées, général Zatevakhin, 37e, 38e et 39e corps de fusiliers) et la 4e Armée de la Garde (général Zahvataev, 20e, 21e et 31e corps de fusiliers, 1er corps mécanisé).



▲ Colonne de *Panzer IV Ausf. H* ou *J* montant pour une contre-attaque sur l'*Ostfront* en 1945. Plus que le matériel qui sort encore assez abondamment des usines jusqu'au printemps, ce sont les équipages expérimentés, l'essence ainsi qu'une solide couverture aérienne qui manquent alors à une *Wehrmacht* agonisante.

Pour Tolboukine et la *STAVKA* (état-major soviétique), l'occasion est en effet inespérée de rééditer à Vienne la manœuvre de Budapest : les 4e et 9e Armées de la Garde reçoivent pour instruction de prendre le relais offensif en déclenchant un vaste mouvement enveloppant par les deux rives du lac Neusidler, tandis que la 6e Armée de chars de la Garde est jetée, elle aussi, en exploitation plein nord pour faire sauter le verrou de Sopron et foncer en direction du Danube. Le 31 mars, la percée de l'armée blindée soviétique scelle définitivement le sort de la bataille : aucune ligne de défense extérieure à la périphérie de Vienne ne peut plus être tenue. Le sort de la capitale de l'*Ostmark*, dont les infrastructures pétrolières et industrielles reçoivent au cours de ces journées plusieurs « visites » de l'aviation stratégique alliée, se résume désormais à une alternative lourde de conséquences : il faut l'abandonner ou se préparer à livrer une véritable bataille urbaine.

Au total, entre le 16 et le 31 mars, la *6. Panzer-Armee* revendiquera au cours de ses manœuvres de retardement la destruction de plus de 350 blindés soviétiques. Mais ni ce bilan ni la courageuse défense des cadets de l'académie militaire de Wiener-Neustadt, hâtivement montés en ligne, ne peuvent en effet enrayer la progression ennemie, et ce d'autant que commencent à surgir des villages et des bois des groupes de partisans de la résistance autrichienne guidant les forces soviétiques. Au cours des jours suivants, le O-5 de Carl Szokoll mettra ainsi tout en œuvre, jusqu'aux sabotages directs, pour épargner à Vienne un surcroît de destruction. Le 3 avril, les têtes de colonne de Kravchenko sont à moins de 30 kilomètres du Danube, tandis que celles de Zahvataev et Zatevakhin abordent déjà les faubourgs Sud et Sud-Est de la cité.

## LES *KINDER* DE BÜNAU

Au cours de ces journées, la confusion règne d'autant plus au sein du Haut commandement allemand que les Soviétiques sont sur l'Oder, menaçant directement Berlin. En outre, le limogeage de Guderian le 29 mars a porté un rude coup au moral sur le front en ôtant aux restes des forces armées leur meilleur relais auprès d'un Hitler de plus en plus confiné dans son déni des réalités militaires. C'est donc par un simple coup de téléphone de la direction du personnel de l'OKH, que ne viendra confirmer aucun ordre écrit, que le *General der Infanterie* Rudolf von Bünau, ancien commandant du *XI. Armee-Korps* récemment promu et dans la *Führer-Reserve* [3], apprend sa nomination à la tête de la zone défensive de Vienne. Son premier réflexe est de s'enquérir de la situation et de considérer la ville proprement indéfendable. Mais la rumeur, persistante, qu'elle doit être déclarée ville ouverte est rapidement infirmée par Berlin : les conséquences politiques de la chute de Vienne sont incalculables, et la reconstitution d'une nouvelle ligne de défense à l'ouest nécessite de gagner du temps. La ville est donc déclarée officiellement zone de guerre à compter du 2 avril et doit être défendue, si ce n'est à long terme, au moins le plus longtemps possible, alors que le reste de la *Heeresgruppe Süd* tente de se rétablir.

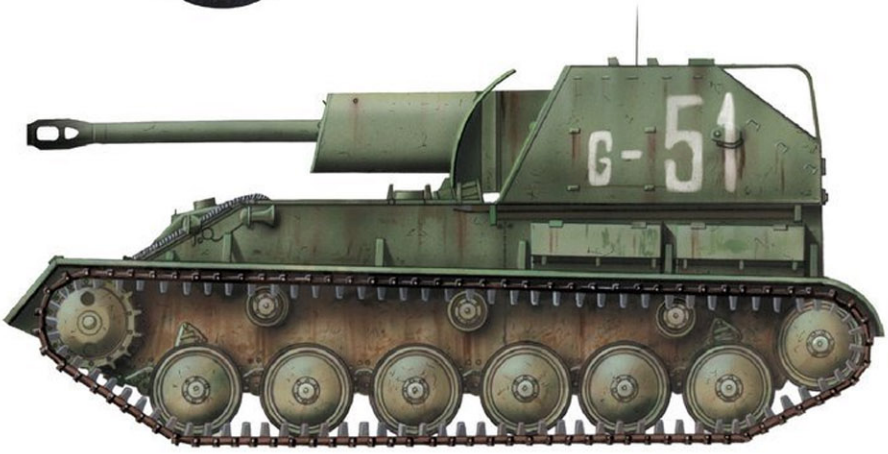
Lorsque von Bünau arrive à son nouveau quartier général de l'*Universitätstrasse* quelques heures plus tard, sa tâche paraît difficilement surmontable.

▼ « Soldate » russe régulant la circulation dans une localité proche de Vienne, comme en témoigne l'inscription en cyrillique sur le panneau.
Droits Réservés

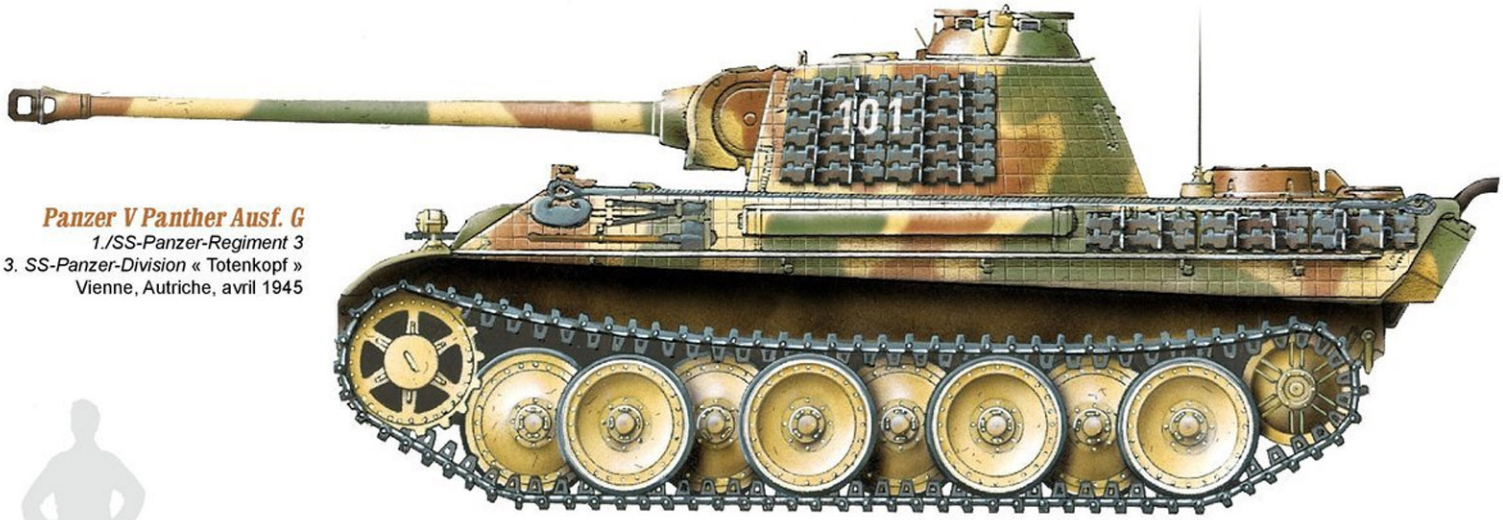
[3] « Pool » d'officiers généraux en attente d'affectation. À noter que von Bünau, décoré de la Croix de chevalier avec feuilles de chêne, a perdu deux fils au combat en 1943.

**M3A1 *Scout Car***
1er Corps mécanisé de la Garde
Vienne, Autriche, avril 1945



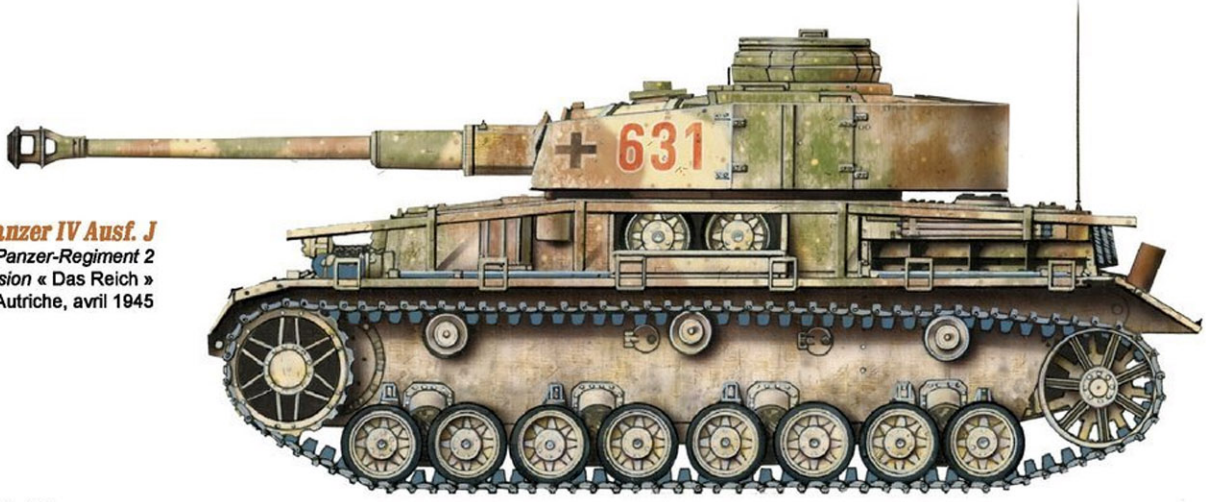



**SU-76M**
Unité inconnue
4e Armée de la Garde
Vienne, Autriche, avril 1945



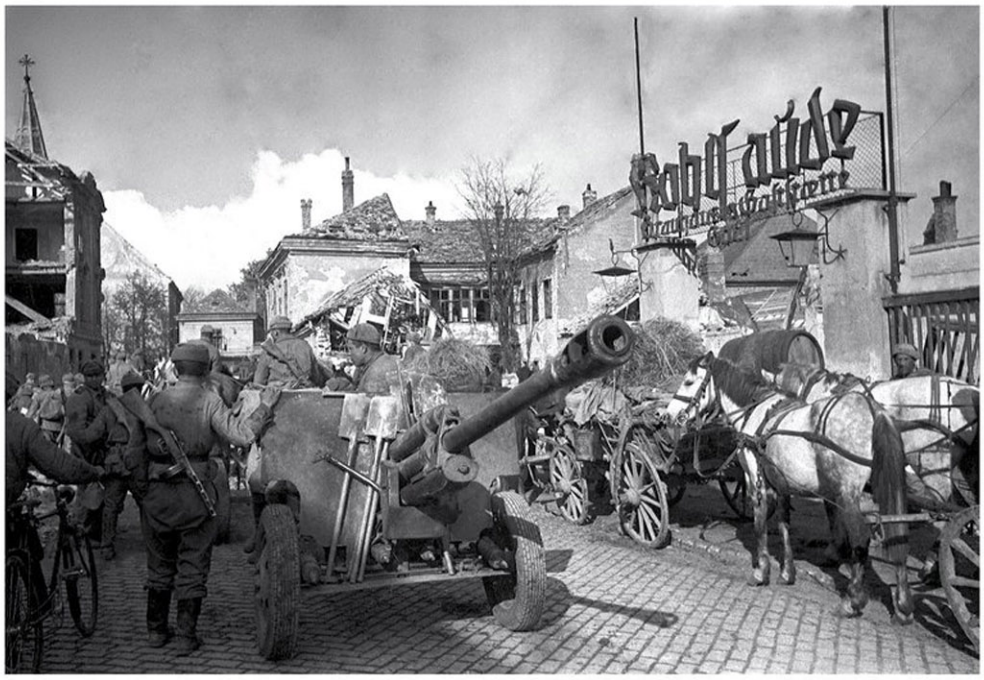

***Panzer V Panther Ausf. G***
*1./SS-Panzer-Regiment 3*
*3. SS-Panzer-Division* « Totenkopf »
Vienne, Autriche, avril 1945






***Panzer IV Ausf. J***
*6./SS-Panzer-Regiment 2*
*2. SS-Panzer-Division* « Das Reich »
Vienne, Autriche, avril 1945

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013



La périphérie de Vienne est déjà le théâtre d'affrontements depuis que des éléments avancés de la 6e Armée de chars de la Garde sont parvenus à s'ouvrir un axe direct en direction de la ville et du Danube, après avoir culbuté le mince rideau défensif, et notamment la résistance courageuse mais vaine des cadets de l'académie de Wiener-Neustadt revendiquant la destruction de 30 blindés. Le repli sur les faubourgs Sud et Ouest de la ville des éléments de la *6. SS-Panzer-Armee* est déjà en cours, et la bataille, que ni von Bünau ni Dietrich ne voulaient livrer et qui se rencontrent pour la première fois le 4 avril, est imminente.

La question des responsabilités se pose d'ores et déjà dans toute sa complexité. En théorie, une fois le secteur placé en état d'alerte, l'autorité de Bünau s'étend à l'ensemble des éléments militaires disponibles dans le *Wehrkreis XVII*, sans distinction d'Arme ou de branche (*Heer*, *Luftwaffe*, *Kriegsmarine*, *Ersatzheer*, *Waffen-SS*), tant sur les troupes de ligne venant à traverser le secteur que les unités d'alerte, de même que les formations paramilitaires (police et *Volkssturm*) et encore les administrations civiles. Mais, en pratique, le chaos ambiant, l'absence de directives précises du Haut commandement, une situation en évolution rapide et la coexistence difficile des différentes autorités lui ôtent une grande partie de ses prérogatives. Si une rencontre avec Baldur von Schirach, commissaire du *Reich* à la Défense civile, lui permet de disposer du *Volkssturm*, les administrations civiles ne reçoivent que des directives floues avant d'évacuer la ville.

▲ Une pièce de campagne divisionnaire soviétique ZIS-3 de 76,2 mm traverse un village autrichien en 1945. Produit à plus de 100 000 exemplaires, ce canon est sans aucun doute l'un des meilleurs du conflit, notamment par sa capacité antichar.
Droits Réservés

▼ Du haut de leur *Sd.Kfz. 251/21* armé d'un affût triple MG-151 de 20 mm, ces soldats allemands observent un véhicule en flammes.
Droits Réservés

De même, en dépit des contacts cordiaux avec Dietrich, celui-ci refuse de lui confier l'autorité directe sur les divisions repliées sur la localité.

En pratique, c'est donc à la tête de l'équivalent d'une petite « Alarm-Division » que le commandant de la place de Vienne doit organiser la défense intérieure de la ville. Ses troupes sont composées d'un fascinant agglomérat on ne peut plus hétéroclite comprenant des éléments de marche, administratifs ou encore des convalescents : outre deux régiments de la *24. Flak-Division* (général Grieshammer) avec leur matériel lourd, on compte quelques compagnies assez solides tirées des dépôts et des bataillons d'instruction de l'*Ersatzheer*, troupes de reconnaissance à cheval, tankistes à pied, transmetteurs sans radios, ainsi que des marins et aviateurs sans navires ni avions, tous limités à quelques fusils et armes automatiques. À cela s'ajoutent huit médiocres petits bataillons de convalescents et de permissionnaires, trois bataillons de police, des compagnies de marche administratives ainsi qu'un nombre indéterminé d'adolescents et de vieillards du *Volkssturm* organisés par le Parti et à de rares exceptions près, plus encombrants qu'autre chose. Dans cette cohue, que l'on tente malgré tout d'organiser, se distinguent néanmoins par leur singulier enthousiasme les jeunes des *Hitlerjugend* fanatisés et rapidement isolés pour former un bataillon homogène armé de quelques *Panzerfäuste*. Cette troupe ainsi que les rares unités de réserve instruites disposant de matériel lourd, dont une solide compagnie antichar tout juste arrivée de la région de Linz, seront les seules à présenter une véritable valeur militaire et seront rapidement rattachées directement aux formations combattantes de la *6. SS-Panzer-Armee*.

Car si le général Bünau pare au plus pressé en organisant avec les moyens du bord une première ligne de défense, qui se heurte d'ailleurs aux éléments avancés soviétiques au sud de la ville dès le 3 avril en avant de Wiener-Neusdorf, il sait que les seuls effectifs réellement capables de s'opposer un tant soit peu à la progression ennemie sont les divisions affaiblies mais encore solides de Dietrich refluant de Hongrie.

Trois divisions viennent ainsi progressivement prendre position dans les faubourgs de la ville, de la rive Sud du Danube, bientôt rejointes par la *Führer-Grenadier-Division* de formation récente à partir de la brigade éponyme déjà engagée dans les Ardennes. Rattachées à la défense de Vienne entre le 4 et le 6 avril, ces formations sont prises en charge directement par le *II. SS-Panzer-Korps* (Willi Bittrich) à partir du 7 :

- La *2. SS-Panzer-Division* « Das Reich » (*SS-Standartenführer* Lehmann), dont les effectifs atteignent 50 % des dotations théoriques, soit environ 10 000 hommes, pour beaucoup inexpérimentés [4], et quelques dizaines de blindés. Ses capacités de combat sont estimées seulement « *un peu au-dessus de la moyenne* ». Relayant et intégrant le rideau défensif formé par von Bünau, elle prend position au sud-ouest de la ville, en couverture notamment de la précieuse voie ferrée occidentale vers Linz.
- La *3. SS-Panzer-Division* « Totenkopf » (*SS-Oberführer* Becker), disposant seulement d'un quart de ses moyens initiaux, montrant encore une forte cohésion (« *bonne unité, efficace* »). Dès le 4, la « Totenkopf » est en position au sud de la ville.
- La *6. Panzer-Division* (*Generalmajor* von Valdenfels), réduite à moins de 5 000 hommes et quelques blindés mais encore indéniablement l'une des meilleures formations de combat de toute la *Wehrmacht*, qualifiée de « *remarquablement commandée et efficace* ». Elle prend en charge la défense des faubourgs Sud-Est.
- La *Führer-Grenadier-Division*, enfin, constitue le véritable noyau de la défense en étant la seule à disposer de ses pleines dotations en matériel et effectifs. L'unité, créée en février sous les ordres du *Generalmajor* Mäder, est constituée autour du *Panzer-Grenadier-Regiment 99* et du *Panzer-Regiment 101*. Littéralement jetée dans la ville par train à partir du 6 avril, elle forme la réserve protégeant les approches Nord et Ouest de la ville. Ses performances au feu seront vite qualifiées « *d'élevées* ».

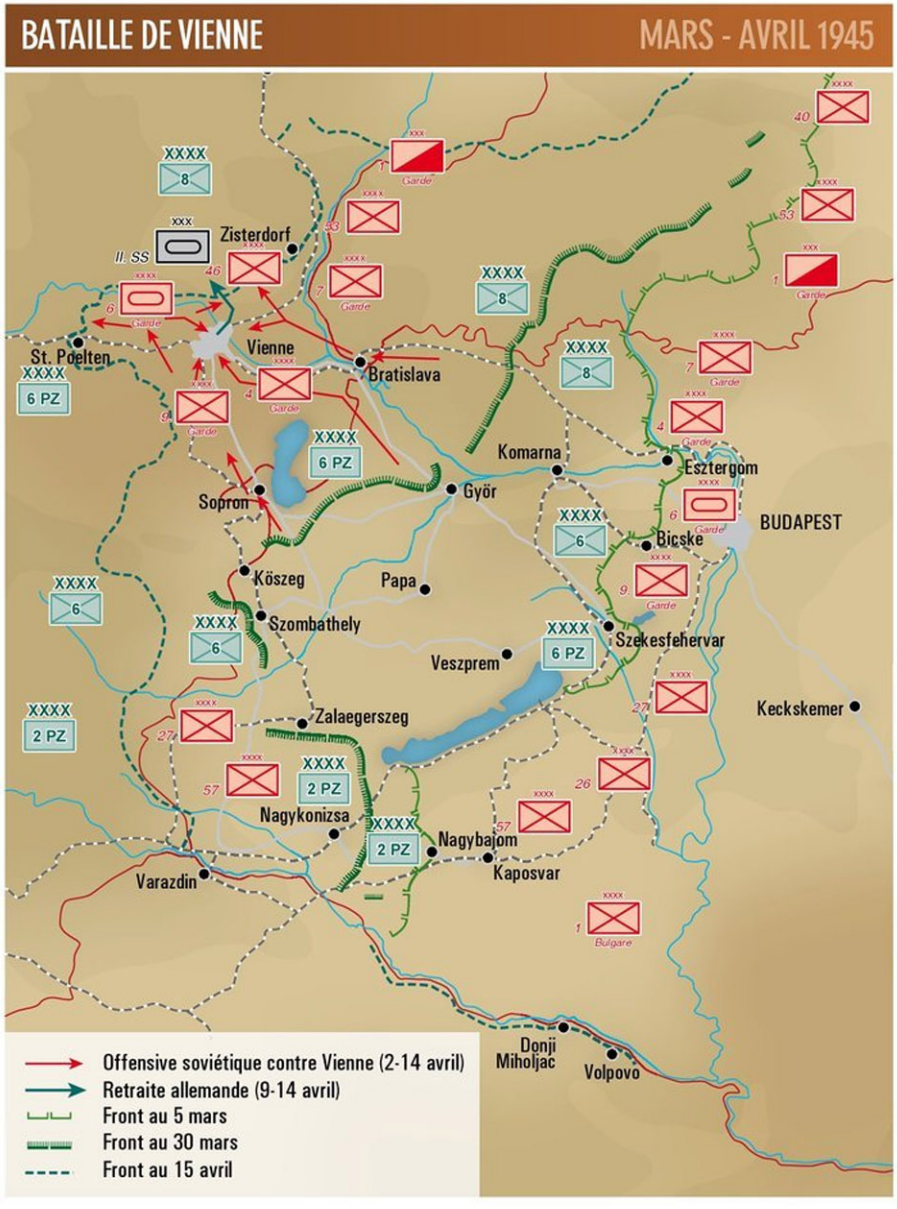
◀ Parmi les ultimes défenseurs du *Reich*, adolescents et vieillards du *Volkssturm*, parfois sans même le moindre uniforme, reçoivent une instruction sommaire au *Panzerfaust*, arme antichar du pauvre à charge creuse et à usage unique, certes très efficace mais uniquement à très courte portée, moins de 30 mètres ! NAC

[4] La plupart des grandes formations *Waffen-SS* engagées tous azimuts en 1944-45 ont subi plusieurs réorganisations en quelques mois – après les Ardennes et la bataille de Hongrie notamment –, recevant alors des milliers de recrues peu ou pas expérimentées.

## SCHLACHT UM WIEN !

La bataille proprement dite se déroule en trois phases : celle pour les approches de la cité du 2 au 6 avril ; la bataille pour le centre-ville essentiellement du 7 au 9 ; enfin, le dégagement et la tentative d'évacuation de l'ensemble du *II. SS-Panzer-Korps* sous la pression soviétique, *via* le canal du Danube, puis du fleuve lui-même entre le 10 et le 15 avril.

Après les accrochages des jours précédents, les trois Armées soviétiques de Tolboukine, échelonnées d'ouest en est, déclenchent leur offensive coordonnée en direction de la ville même selon des tactiques éprouvées et – à en croire les commentaires allemands de l'époque – particulièrement efficaces.



▲ Quoi de plus symbolique que cette image d'un groupe de *Frontoviki* piétinant un drapeau nazi sur fond d'une maison autrichienne en flammes ? Ou le triomphe de la « grande guerre patriotique » sur la « croisade contre le bolchevisme »...
Droits Réservés

À l'ouest, la 6e Armée de chars de la Garde, appuyée par un corps de fusiliers détaché de la 9e Armée, parvient ainsi en trois jours à franchir les 40 kilomètres la séparant du Danube, coupant la voie ferrée de Linz, bien que provisoirement ralentie à l'ouest de la ville par une violente et efficace contre-attaque des *Kinder* du bataillon de *Hitlerjugend*. Le 6 avril, la 21e brigade de chars n'en atteint pas moins le fleuve à Tulln, parachevant l'isolement de la rive Sud du périmètre défensif de Vienne. Dans le même temps, fortement pressée sur la Leitha, la « Das Reich » ne parvient à se replier sur les faubourgs qu'en échappant *in extremis* à une tentative d'encerclement. La nervosité et l'inexpérience des unités d'alerte deviennent patentes lorsque, sans ordre ni nécessité, les unités de police déployées sur la forte position du mont de Laar se replient vers la ville, mettant toute la ligne de défense en porte-à-faux. La progression de la 4e Armée de la Garde est toutefois laborieuse face à la très vive résistance des restes de la « Totenkopf » et de la *6. Panzer*, formations rompues au combat opposant une remarquable utilisation du terrain et de leurs parcimonieux matériels dans une bataille défensive s'appuyant respectivement sur les quartiers de Favoriten et du parc du Prater.

La situation générale est d'autant plus fragile que sur la rive Nord du grand fleuve, la *8. Armee* se replie toujours, laissant chaque jour le 2e Front d'Ukraine s'approcher un peu plus de Vienne, cette fois par l'est et le nord. Le 4, Bratislava (Pressburg), éphémère capitale de la Slovaquie indépendante et fantoche de Monseigneur Tiso, est tombée. Les troupes de Malinovski n'ont plus que 50 kilomètres à franchir *via* la plaine de Wagram pour atteindre les faubourgs Nord de Vienne et fermer la dernière voie d'accès ou de retraite de la ville. Tout juste a-t-on pu évacuer vers l'ouest l'état-major du *Wehrkreis XVII* en direction de Krems et amorcer les mesures d'urgence rendues nécessaires par l'état de siège, tel l'inventaire systématique des armements et munitions encore disponibles dans les arsenaux de la ville. Les tactiques d'attaque soviétiques sont toujours bien rodées et systématiquement appliquées : reconnaissance par blindés légers accompagnés de grappes de fantassins, suivie d'un assaut d'infanterie protégé par les chars et appuyé par un barrage de mortiers lourds ; infiltrations de petits groupes de combat en zone boisée ou urbaine contre lesquelles les Allemands ont trop peu d'infanterie expérimentée à opposer. À toutes les échelles, l'Armée rouge recherche systématique l'encerclement et la destruction de l'ennemi. On est là très loin de l'image de l'entêtement offensif meurtrier par vagues constamment renouvelées propre aux premiers mois de la guerre, mais

▲ Si les progrès tactiques de l'Armée rouge sont remarquables après quatre années de guerre, les matériels sont parfois encore antédiluviens même si toujours efficaces : en témoigne cette mitrailleuse lourde M1910 dérivée de la célèbre « Maxim », toujours en service dans les unités de fusiliers et qui servait déjà dans l'Armée du Tsar ! - Droits Réservés

◀ *Sd.Kfz. 250* et *251* sur le front autrichien en 1945. Les formations mécanisées allemandes représentent plus que jamais les derniers éléments encore capables d'opérations mobiles et même de succès tactiques ponctuels, mais leurs effectifs se réduisent jour après jour comme peau de chagrin ! - Droits Réservés

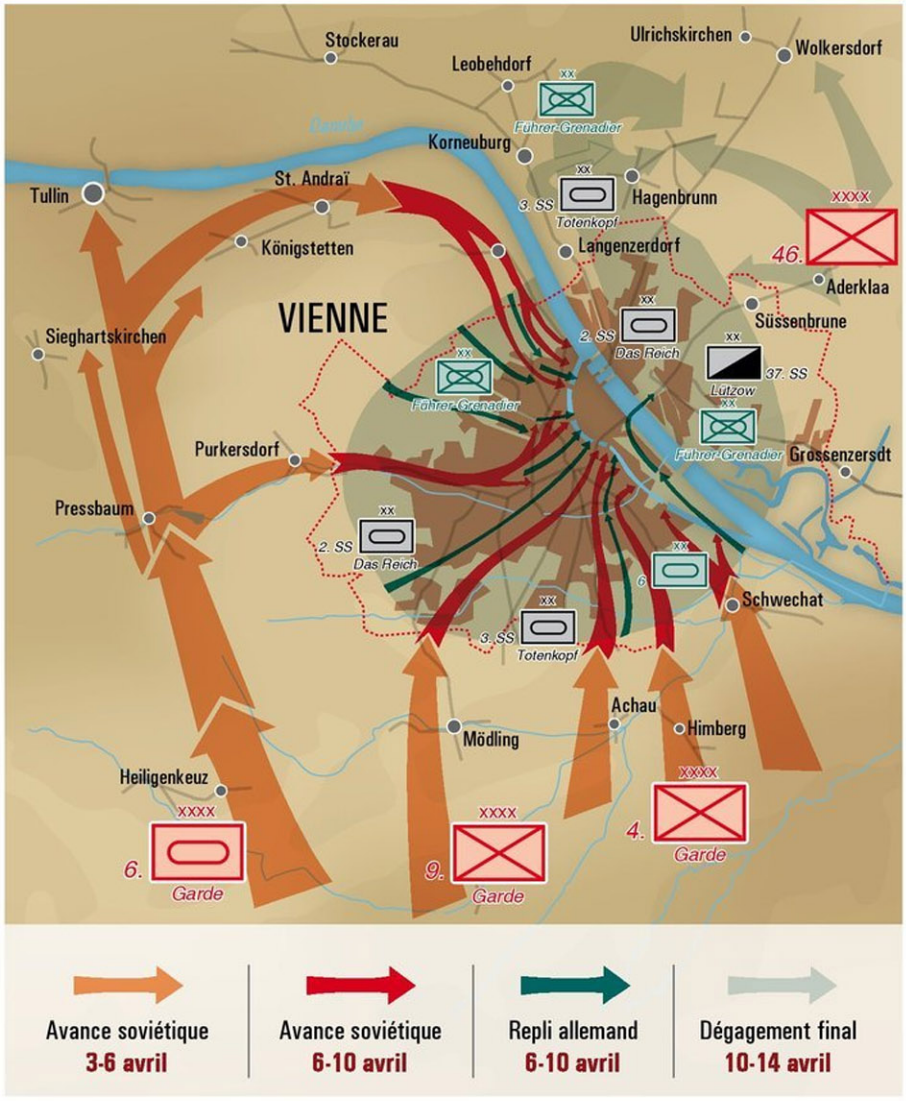
demeuré caractéristique d'une certaine littérature d'après-guerre : au plan tactique et opérationnel, l'Armée rouge est, au contraire, en 1945, une force tactiquement de plus en plus dominatrice, rompue à l'art de créer de fortes supériorités locales. En face, des grappes de *Landser* ou de *Panzerknacker* vétérans parviennent encore souvent à s'accrocher et à faire payer à l'ennemi ses progrès par de lourdes pertes, mais cette succession de réactions tactiques n'est plus guère qu'un art de la parade décousu, sans possibilité matérielle ni ressort tactique pour reprendre l'initiative par la manœuvre.

Fruit de ces multiples combats, dès le 6 avril, Vienne est donc totalement investie par trois côtés, et ce sont pas moins de six colonnes soviétiques, dont les avant-gardes se sont déjà infiltrées dans la ville, qui convergent vers son centre, étant à moins de 10 kilomètres à peine du quartier général de l'*Universitätstrasse*. Il faut dès lors se résoudre à déployer la seule réserve disponible, les éléments de la *Führer-Grenadier-Division*, en appui de la « Totenkopf » et de la *6. Panzer* pour protéger la zone du canal et donc l'ultime voie de retraite par le Danube. Si l'arsenal ne peut être tenu, le déploiement rapide de plusieurs batteries d'artillerie au Prater permet toutefois de stabiliser pour un temps la situation. C'est à l'ouest de la ville qu'elle se dégrade le plus rapidement, malgré, une fois encore, l'excellente tenue du bataillon des *Hitlerjugend* et de l'engagement direct du *Panzer-Regiment 101* de la *Führer-Grenadier-Division* sur les principales artères. Ce dernier, s'apprêtant à contre-attaquer la grande gare à l'ouest de la ville, est ainsi détourné *in extremis* vers le nord pour arrêter la progression du 9e corps mécanisé russe sur l'Altenstrasse. Mais si la pression est contenue ça et là, elle ne peut l'être partout. La « Das Reich » est notamment contrainte à de nouveaux replis vers le centre-ville. Pour Bittrich, commandant du *II. SS-Panzer-Korps* et qui, sur ordre de Dietrich, prend le 7 en charge la direction des opérations, il ne faut que 48 heures pour déterminer que le repli est désormais la seule option viable. Plusieurs tentatives soviétiques d'établir des têtes de pont au nord du canal sont encore repoussées, mais tout n'est qu'une question d'heures avant que les trois divisions encore engagées sur la rive Sud ne se trouvent enfermées dans le cœur de la ville, qui plus est avec des stocks de munitions dramatiquement bas empêchant d'utiliser toute la puissance de feu disponible – en particulier l'artillerie – de manière optimale. Le 9, les forces soviétiques multiplient les infiltrations dans le cœur même de la ville, conduisant à de violents combats de rues sur les principaux axes menant aux ponts du canal. Bittrich ordonne le début de l'évacuation pour le soir même, une tête de pont entre le Danube et le canal devant être tenue le plus longtemps possible.

**JS-2**
6e Armée de chars de la Garde
Vienne, Autriche, avril 1945

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

## LA BATAILLE DE VIENNE — DU 3 AU 14 AVRIL 1945




Le 12, le dégagement complet est décidé, sauf à sacrifier cette fois l'ensemble du dispositif. Alors que Bittrich évacue déjà vers le nord-ouest son échelon arrière, Bünau se voit confier pour la première fois le commandement direct de la tête de pont de part et d'autre du Danube avec l'ordre simple pour la *6. SS-Panzer-Armee* de tenir. Les défenseurs, écrasés par les tirs de mortiers et les roquettes de *Katiouchas*, sont presque à court de munition. Tout mouvement diurne est désormais quasi impossible du fait notamment d'un *strafing* permanent des chasseurs de la 17e Armée aérienne – rares sont les apparitions d'appareils à croix noire – qui paralysent totalement les unités et gênent considérablement l'action de l'artillerie. Des éléments blindés soviétiques jaillissent désormais de toutes les rues et même des voies ferrées débouchant sur le fleuve. Au soir, la « Totenkopf » et la *6. Panzer-Division* parviennent néanmoins à évacuer par le *Reischbrücke*, sous le tir direct d'armes lourdes. Sur la rive droite, ne reste plus désormais que la petite *Kampfgruppe* de la « Das Reich » encore accrochée à la gare du nord-ouest et adossée au pont de Florisdorfer dans une petite tête de pont se réduisant d'heure en heure. Au matin du 13 avril, une violente attaque soviétique remontant le long du fleuve depuis le *Reischbrücke* jusqu'au *Florisdorferbrücke* manque d'emporter cette tête de pont d'un seul élan. Les restes de la « Das Reich » parviennent à échapper presque miraculeusement à la destruction et à se rétablir *in extremis* en profitant d'un moment d'hésitation de l'adversaire pour ancrer leur flanc gauche au fleuve. Au soir, la « division » ne tient plus qu'un demi-cercle de quelques centaines de mètres à peine autour de la Pater-Abel Platz [5] et a perdu son commandant, le *SS-Standartenführer* Lehmann, blessé dans les combats. L'évacuation des débris de l'unité s'effectue enfin à la nuit tombée, le pont sautant à minuit. Tel n'a pas été le cas du *Reischbrücke* : dans le même temps, une audacieuse opération amphibie de la flottille soviétique du Danube débarquant des éléments sur les deux rives a permis de neutraliser les charges de démolition, assurant ainsi un point de passage sur le fleuve. Les effectifs des quatre

## BATAILLE DE RETARDEMENT SUR LE DANUBE

Il faut 24 heures pour évacuer ce qui reste des précieuses divisions à travers le canal, tous les ponts sautant au fur à mesure ; le dernier, celui d'Aspern, vers 03h00 le 10 avril. L'état-major de von Bünau figure parmi les dernières formations à le franchir. La *Führer-Grenadier-Division* ainsi que le bataillon « Hitlerjugend » sont immédiatement basculés sur la rive Nord du fleuve pour s'opposer à la progression de la 46e Armée soviétique, dont les avant-gardes, refoulant devant elles les débris de deux squelettes de divisions hongroises, sont signalées à proximité des faubourgs. Dans la confusion croissante, dès le lendemain, une attaque soviétique concentrique, conduite par le 20e corps de fusiliers et le 1er groupe mécanisé (4e Armée de la Garde), parvient à ouvrir une brèche jusqu'au *Reischbrücke*, le principal pont sur le Danube, coupant en deux le dispositif allemand défendant la ligne du canal. La *6. Panzer-Division*, toujours durement pressée au Prater, parvient cependant à rétablir le contact, et de furieux combats de rues se poursuivent dans ce secteur pendant encore deux jours.

▼ Une M3A1 *Scout Car* du « Lend-Lease » s'avance dans une rue viennoise dégagée et dont l'incendie témoigne des récents et âpres affrontements.
Droits Réservés

▲ Ce *StuG IV* « artisanalement » surblindé par l'adjonction de patins de chenille sur le glacis a été abandonné par son équipage au cœur de la bataille de Vienne, un parmi les 6 000 canons d'assaut perdus par l'Armée allemande sur tous les fronts au cours de la guerre.

▶ Un équipage de mortier de l'Armée rouge passe devant le cinéma Strauss (Strauss Kino), l'un des plus fameux de Vienne, fondé en 1912 et situé dans la Favoritenstraße, célèbre artère du sud de la ville, défendue pendant plusieurs jours par les restes de la *3. SS-Panzer-Division* « Totenkopf ».
Droits Réservés

*Panzer-Divisionen* engagées continuellement depuis des jours ont fondu comme neige au soleil, et en dépit d'intenses combats de retardement encore livrés sur la rive gauche, notamment dans le secteur du parc Lobau et, plus au nord, vers Essling [6], Vienne est perdue. Si dans les rues du centre-ville, quelques éléments isolés se battent encore sporadiquement, la reddition ne tarde guère. En dehors des formations régulières les plus solides, la plupart des défenseurs se sont d'ailleurs volatilisés. Les Soviétiques avaient fait 70 000 prisonniers à Budapest, ils en compteront encore 50 000 à Vienne ainsi qu'une grande quantité de matériel abandonné sur place dans la précipitation de la retraite.

Le 14, von Bünau, qui a étayé autant que faire se peut ses positions de la rive Nord et couvert le débouché du *Reischbrücke* intact, reçoit une nouvelle fois l'ordre de se placer sous le commandement direct de Bittrich après seulement 24 heures à la tête de ce qui reste du périmètre défensif. L'on apprend que les Soviétiques ont, nouveau coup d'audace, réussi à franchir le Danube à plusieurs kilomètres au nord-ouest de Vienne.

[5] Aujourd'hui Friedrich Engels Platz

[6] Wagram, Aspern, Lobau, Essling… on aura bien sûr reconnu les lieux célèbres de la difficile campagne de Napoléon en 1809.

Ils ont déjà établi une tête de pont sur la rive gauche, pris Korneuburg et menacent de couper irrémédiablement toute retraite aux restes du *II. SS-Panzer-Korps*. De précaire, la situation de la tête de pont de la rive Nord est devenue totalement intenable. L'évacuation de la rive Sud avait été éprouvante, celle de la rive Nord est cataclysmique. Il faut toute l'énergie des *Landser* épuisés de la *Führer-Grenadier-Division* et de la « Totenkopf », et un ultime effort de la *Luftflotte 4* qui parvient ce jour-là à réaliser plus de 250 sorties, pour réussir à ouvrir et à maintenir un étroit corridor de repli au nord de Korneuburg et pour briser une dernière fois l'élan du 2e groupement mécanisé soviétique autour de Konigsbrunn. Le 15 avril, au prix de l'abandon de la quasi-totalité de leur matériel lourd, les restes du *II. SS-Panzer-Korps* parviennent à se dégager et à rétablir une ligne de front en coordination avec la droite de la *8. Armee*.

## UNE RÉPÉTITION POUR RIEN ?

Le lendemain, 16 avril, débute la gigantesque offensive soviétique coordonnée en direction de Berlin et de Prague, où la *6. SS-Panzer-Armee* devait livrer ses ultimes combats, avant de chercher désespérément à se frayer une route vers les camps de prisonniers occidentaux plutôt que soviétiques. Von Bünau, lui, commandera le secteur de Sankt Polten, à l'ouest de Vienne et hors de l'axe principal de la nouvelle offensive, jusqu'à sa reddition aux Américains le 8 mai. La bataille de Vienne avait en quelque sorte préfiguré celle de Berlin : une défense improvisée, ne masse d'éléments de faible valeur autour d'un noyau solide faisant face à un adversaire aux moyens certes très supérieurs mais également aux méthodes de combat éprouvées, tant à l'échelle tactique que dans la manœuvre coordonnée des grandes unités. Mais la comparaison avec Berlin s'arrête là, et les défenseurs de Vienne, malgré un siège de plusieurs jours, n'avaient pas eu à « s'ensevelir dans les ruines ».

Il est vrai qu'en fixant les efforts de quatre armées soviétiques et de nombreux moyens blindés et mécanisés autour de la ville pendant plus de dix jours, les unités du *II. SS-Panzer-Korps* ainsi que, dans une bien moindre

▲ Mercedes-Benz L4500A armé d'un canon *Flak 36/43* de *3,7cm* photographié lors de la retraite de la capitale autrichienne. Droits Réservés

▲▲ Mortier de *8cm* en action pendant la bataille de Vienne. La tenue bariolée des soldats indique qu'ils appartiennent à l'une des formations *Waffen-SS* du secteur.

▲ *Panzer IV* et *StuGe III*, capturés par l'Armée rouge à l'issue de la bataille. Rien qu'en janvier 1945, date des dernières données précises connues, un peu moins de 400 *Panzer IV* avaient été déclarés perdus sur l'ensemble des fronts, contre 315 sortis des chaînes de montage. Droits Réservés

mesure, les formations d'alerte de von Bünau avaient permis à la *Heeresgruppe Süd* de reconstituer un semblant de front de part et d'autre du Danube. Pour n'être pas tout à fait vain, la portée de ce sacrifice, couronné pour les troupes de Bittrich par un très audacieux dégagement de dernière heure [7], n'en était pas moins limitée : quelques jours de répit à peine, et ce d'autant que le reste du 3e Front d'Ukraine avait dans le même temps pu poursuivre sa progression vers Linz et Graz, le tout pour un prix important si ce n'est démesuré : 18 000 tués et blessés (chiffre comparable à celui des pertes soviétiques, mais dans lequel il faut comprendre un nombre indéterminé de civils), 50 000 prisonniers et l'une des plus belles villes d'Europe ravagée par les combats. Vienne aura en effet subi de lourdes destructions, de l'ordre de 20 % de ses immeubles, habitations et plusieurs de ses monuments emblématiques. Il faut toutefois considérer ces destructions comme limitées à l'échelle de celles du printemps 1945 ; limitées par la résistance intérieure et par la relative brièveté des combats. Une partie est due en outre aux bombardements stratégiques alliés qui, fin mars encore, s'en prenaient vigoureusement aux usines de la périphérie et de Wiener-Neustadt. D'ailleurs, fait significatif, les Soviétiques n'emploieront à Vienne que l'artillerie organique des unités engagées, sans déploiement supplémentaire de l'artillerie lourde de front si massivement concentrée à Budapest ou à Berlin. À Vienne, les Allemands ne s'étaient pas acharnés outre mesure, et d'ailleurs sans doute ne l'auraient-ils pas pu compte tenu des maigres moyens et du manque de munitions. « *Globalement, et d'un point de vue humain, la bataille de Vienne fut une erreur ; néanmoins, elle a permis de fixer de très nombreuses forces russes et rendu possible l'établissement d'une nouvelle ligne de défense au sud du Danube. Elle a également permis l'évacuation, dans d'énormes difficultés, de 9 000 blessés* », tentera de se justifier von Bünau. Il est vrai qu'à Berlin, autour du *Führer*, la bataille prendra une tout autre dimension. Là, quelques jours après l'évacuation de Vienne, les derniers carrés de fanatiques s'enseveliront littéralement en masse sous les ruines en un terrifiant mais tout aussi vain sacrifice. ■

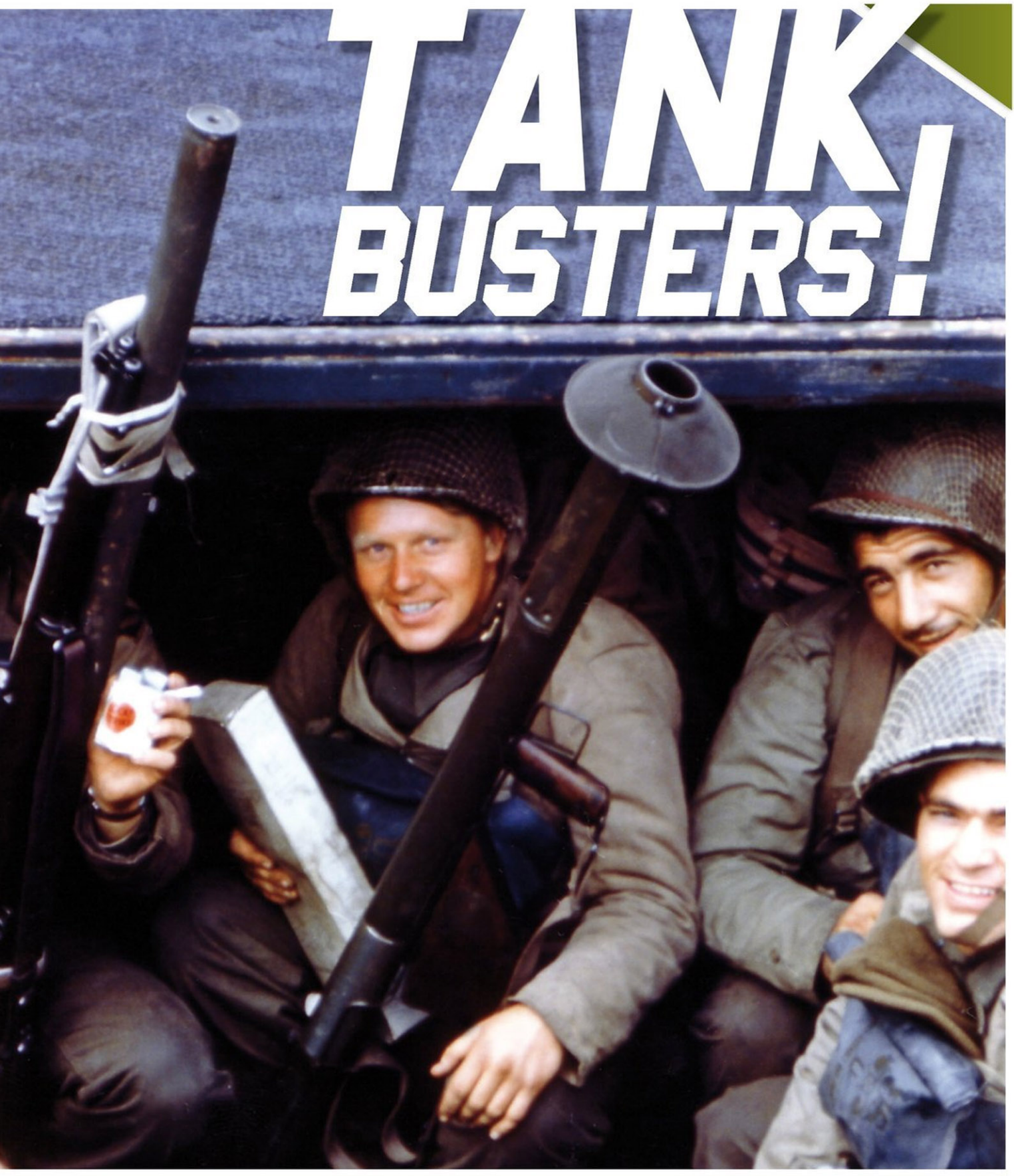
[7] Rappelons que plus encore que tout autre corps de troupe, les *Waffen-SS* cherchent désespérément, au cours des derniers jours de la guerre, à fuir l'Armée rouge pour se rendre aux Alliés occidentaux.

## SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE


- Bünau (R), *Combat in Vienna, 29 mars – 16 avril 1945*, US Army Historical division, 1948.
- Fey (W), *Armor battles of the Waffen-SS, 1943-1945*, Fedorowicz, 1991
- Gosztony (P), *Endkampf an der Donau 1944/45*, Molden Taschenbuch Verlag, Wien, 1978


▼ Beau cliché d'un *Sd.Kfz. 234/1* après la bataille, sa pièce de *2cm* et sa MG-34 coaxiale pointées vers le ciel. Ce blindé léger de reconnaissance tout-terrain sera produit en différentes versions mais en petites séries au cours de la guerre.

# TANK BUSTERS!



## L'INFANTERIE AMÉRICAINE DANS LE COMBAT RAPPROCHÉ ANTICHARS

1RE PARTIE

**Durant la Seconde Guerre mondiale, la défense antichar américaine s'exerce à trois échelons différents : à longue portée grâce aux bataillons de *Tank Destroyers*, à moyenne portée avec les canons antichars des régiments et bataillons d'infanterie, à courte portée pour les lance-roquettes, les mines et divers moyens de fortune en fonction du sens de l'improvisation des soldats. Dans ce combat où Goliath a cédé la place aux *Panzer* et où David a échangé sa fronde contre un bazooka ou une grenade à fusil, le fantassin doit souvent attendre de regarder l'équipage ennemi dans le blanc des yeux avant de tirer.**

Par **Luc Vangansbeke**

Lorsque les États-Unis entrent en guerre en décembre 1941, la défense antichar de l'infanterie de l'Oncle Sam repose essentiellement sur le canon M3A1 de 37 mm, mais la mise en œuvre de celui-ci se coordonne au niveau du régiment et du bataillon. Pour les compagnies et les échelons inférieurs, il ne reste que la grenade à fusil M9 et les moyens de fortune comme le cocktail Molotov ! Contrairement à la plupart des autres belligérants, l'*US Army* ne dispose d'aucun modèle de fusil antichar, lui préférant la mitrailleuse Browning M2 de calibre .50 (12,7 mm) dans ce rôle… Les premiers combats en Europe ayant démontré le manque d'efficacité du fusil antichar, celui-ci a disparu des inventaires de la plupart des armées étrangères, tandis qu'au sein de l'Armée américaine, la mitrailleuse M2 est privilégiée pour la défense antiaérienne ou pour séparer l'infanterie des blindés lors des assauts ennemis.

## LA MISE EN SERVICE DU BAZOOKA

L'arrivée du lance-roquettes antichar M1 offre enfin aux fantassins des compagnies et sections de l'*US Army* une arme efficace contre les blindés ennemis, mais les premières unités à l'utiliser au combat n'ont reçu qu'une instruction superficielle sur son emploi. Alors qu'ils sont en route pour le débarquement d'Afrique du Nord, programmé pour le 8 novembre 1942, quelques officiers découvrent dans les cales des navires des caisses portant l'inscription *Launcher, Rocket, Antitank, 2.36-in, M1*. Trouvant également les roquettes, certains se risquent à des tirs d'essai en mer. Aucun manuel d'utilisation n'étant disponible, cette familiarisation se fait selon le processus classique « essai-erreur-correction ». La quantité de munitions étant restreinte, l'instruction de la troupe se limite à quelques tirs de démonstration, et c'est au combat que la plupart des utilisateurs effectuent leur premier tir réel. La précision laisse évidemment à désirer, mais ces premiers engagements se déroulant contre les forces françaises du régime de Vichy, ce manque de précision est davantage un bien qu'un mal, l'effet psychologique suffisant souvent à faire déposer les armes à des adversaires qui ne demandent qu'à rejoindre le camp allié.

Durant la campagne de Tunisie, les *GIs* continuent à se familiariser avec l'arme qui sera bientôt universellement connue sous le surnom de Bazooka et qui démontre son efficacité non seulement contre les blindés mais également contre les fortifications. Bien que le manque de manuels empêche toute standardisation de l'instruction, celle-ci se généralise d'abord à l'Infanterie, puis dans les autres Armes.

▲ Ce fantassin américain, armé du fusil M1 Garand, est prêt à tirer une grenade antichar M9A1. À l'origine, l'installation du tromblon M7 sur le Garand empêche le tir en semi-automatique, un inconvénient éliminé peu avant la fin de la guerre.
US Nara

▼ Cette photo prise durant l'été 1941 montre côte à côte l'ancien canon d'infanterie M1916 de 37 mm, peu adapté au combat antichar, et le nouvel M3 de même calibre, entré en service en 1940. Ce dernier n'étant disponible qu'au niveau bataillon et régiment, il devient rapidement clair que dans les compagnies et les sections, il faut des moyens antichars plus légers et plus faciles à décentraliser.
LOC

# LES GRENADES À FUSIL M9 ET M9A1

▲ Fantassins américains au combat. La tenue relativement légère des deux hommes et l'environnement laissent penser qu'il s'agit d'une photo prise en Normandie durant l'été 1944. Le *GI's* le plus proche est armé d'un M1 Garand muni du tromblon M7 et d'une grenade antichar M9A1.
US Nara

Inspirée de la grenade à fusil allemande GG/P40, la M9 est distribuée aux unités durant l'été 1941. Elle consiste en une tête à ogive arrondie contenant 115 grammes de TNT et munie d'une queue à ailettes destinée à stabiliser sa trajectoire. En explosant, la charge creuse forme un dard de feu perçant le blindage. Le tir se fait à l'aide d'un tromblon M1 monté sur le fusil M1903 Springfield ou M2 pour le M1917 Enfield. Une cartouche de lancement spéciale – semblable à une cartouche à blanc mais contenant un nombre plus important de grains de poudre – est livrée avec la grenade.
Malgré l'adoption du fusil semi-automatique M1 Garand, un homme au sein de chaque groupe de combat d'infanterie reste toutefois armé du Springfield jusqu'en 1943 et l'arrivée du tromblon M7. Celui-ci se montant sur le Garand, chaque groupe en reçoit deux ou trois exemplaires, ce qui permet à n'importe lequel de ses membres de remplir le rôle de tireur de grenades. Bien que la portée théorique soit de 250 mètres, un bon tireur n'espère pas toucher un tank au-delà d'une distance de 75 mètres.
La M9 possède trois lacunes : le dard de feu manque de puissance, la distance insuffisante séparant le blindage de la charge au moment de l'explosion gêne sa formation, de même que la présence de la fusée de mise à feu à la pointe de l'ogive.
L'arrivée de la grenade M9A1, l'année suivante, remédie à ces problèmes. Le côté concave de la charge creuse est tapissé d'un revêtement de cuivre qui, au moment de l'explosion, se transforme en un dard de métal en fusion. Celui-ci perce un trou de faible diamètre à travers cinq centimètres d'acier, projetant à l'intérieur du char non seulement le cuivre en fusion mais aussi nombre de débris incandescents provenant du blindage. Bien qu'il n'y ait pas de surpression mortelle pour l'équipage ni de projection d'éclats en tous sens, le dard est létal pour celui qui se trouve sur l'axe de projection, et il peut provoquer un incendie dans le compartiment du moteur ou l'explosion des munitions de bord.
La fusée de mise à feu est à présent installée à l'arrière de la charge, et une ogive plus longue optimise la distance entre le blindage et la charge au moment de l'explosion.

*Grenade à fusil antichar M9A1*

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

▲ Ce fantassin effectue une simple démonstration du bazooka M1. Bien que le levier du boîtier de connexion, visible au-dessus de l'épaule du tireur, soit sur la position « Fire », l'arme n'est pas chargée. Si c'était le cas, le bout des ailettes de stabilisation de la roquette dépasserait légèrement à l'arrière du tube de lancement. US Nara

Dans les semaines précédant le débarquement en Sicile, quelques manuels techniques arrivent enfin en Afrique du Nord. En revanche, les règles tactiques restent assez simplistes, et plutôt que de combiner les feux de plusieurs tubes pour couvrir un couloir d'accès selon un schéma cohérent, les utilisateurs ont tendance à faire cavalier seul pour chasser les chars ennemis selon l'inspiration du moment. Quant aux manuels de campagne de l'infanterie, bien que le *FM 7-20* concernant l'emploi tactique du bataillon d'infanterie comprenne un paragraphe concernant la lutte contre les blindés ennemis [1], jusqu'à la fin de la guerre, ceux-ci restent d'une sobriété surprenante et se limitent à citer les canons, lance-roquettes, grenades à fusil et mines antichars, sans donner la moindre directive pratique sur leur mise en œuvre ! Les manuels concernant le régiment et la compagnie présentent la même lacune.

[1] s.n., *FM 7-20, War Department Field Manual, Infantry Battalion*, pp. 217-218.

Le bazooka est très apprécié à la *82nd Airborne Division*, particulièrement le 9 juillet 1943, lorsque, après un largage chaotique, ses soldats se retrouvent largement dispersés dans le sud de la Sicile. Des petits groupes de paras installent des barrages routiers pour gêner les mouvements des troupes italo-allemandes, et la présence des lance-roquettes y est souvent décisive durant les premières heures du débarquement allié. Mais les Allemands se ressaisissent, et les parachutistes ne tardent pas à être confrontés à des chars Tiger de la *schwere Panzer-Abteilung 504* rattachés à la *Panzer-Division* « Hermann Göring ». Les équipes de tireurs au bazooka subissent alors de lourdes pertes, et il faut tout le poids de l'artillerie (de campagne et navale) alliée pour stopper les contre-attaques ennemies.

*2.36-in M1 Antitank Rocket Launcher*

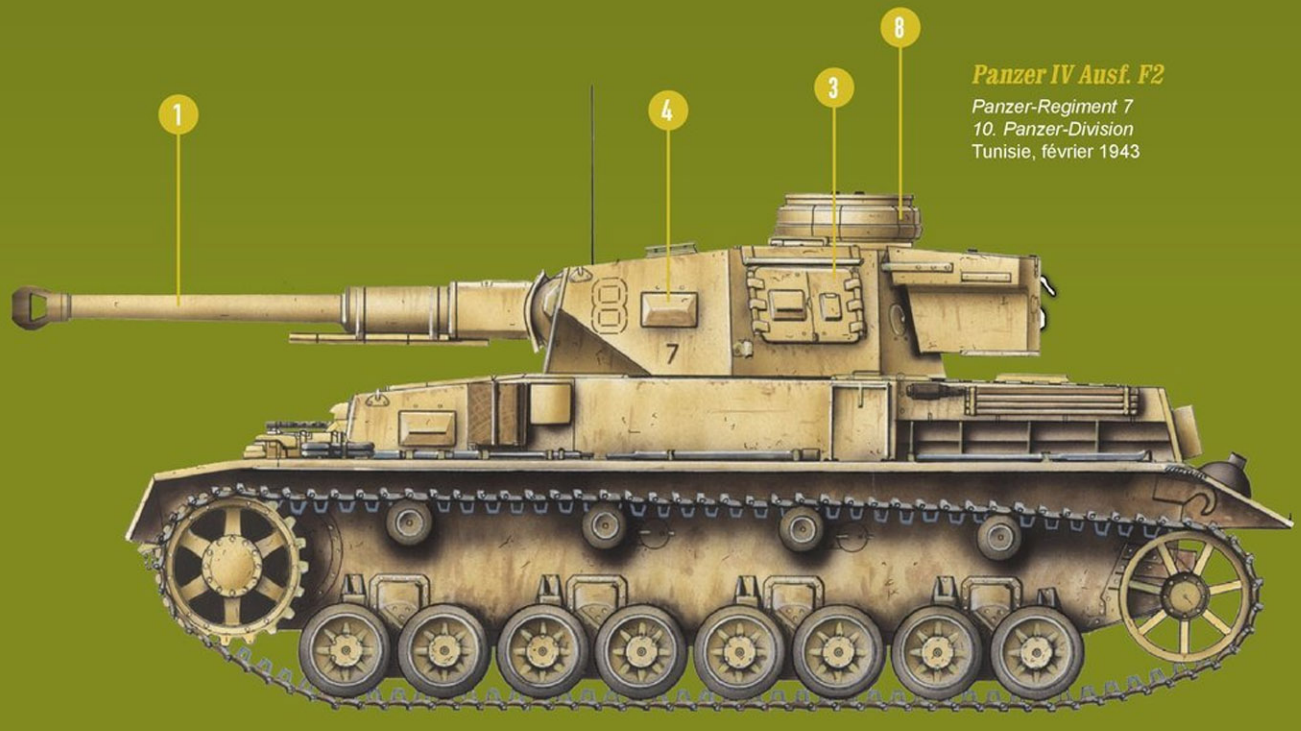
Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

## LES POINTS VULNÉRABLES D'UN *PANZER*

Aussi impressionnant soit-il, en dehors de la zone située devant lui et la direction dans laquelle est orientée sa tourelle, un char est pratiquement aveugle. La plupart de ses optiques sont montées en hauteur afin d'optimaliser le champ de vision du chef de bord, et un soldat bien entraîné exploitera aisément les nombreux angles morts pour s'approcher d'un blindé ennemi sans être détecté par l'équipage. À moins d'une vingtaine de pas, un fantassin se tenant baissé est ainsi hors-champ du canon (1) et de la mitrailleuse coaxiale (2), le tireur ne pouvant les abaisser suffisamment pour l'atteindre. À moins d'une dizaine de pas, il est également à l'abri de tirs au pistolet ou au pistolet-mitrailleur provenant des écoutilles latérales (3) de la tourelle et des tapes de tir pour armes individuelles (4) existant encore sur les chars de conception d'avant-guerre, comme le *Panzer IV*, mais qui ont presque totalement disparu sur les véhicules plus récents comme le Panther ou le Tiger. Une grenade lancée par l'une de ces ouvertures présente un risque pour l'homme rôdant à proximité du blindé, mais celui-ci peut profiter de la même ouverture pour introduire sa propre grenade dans le char.

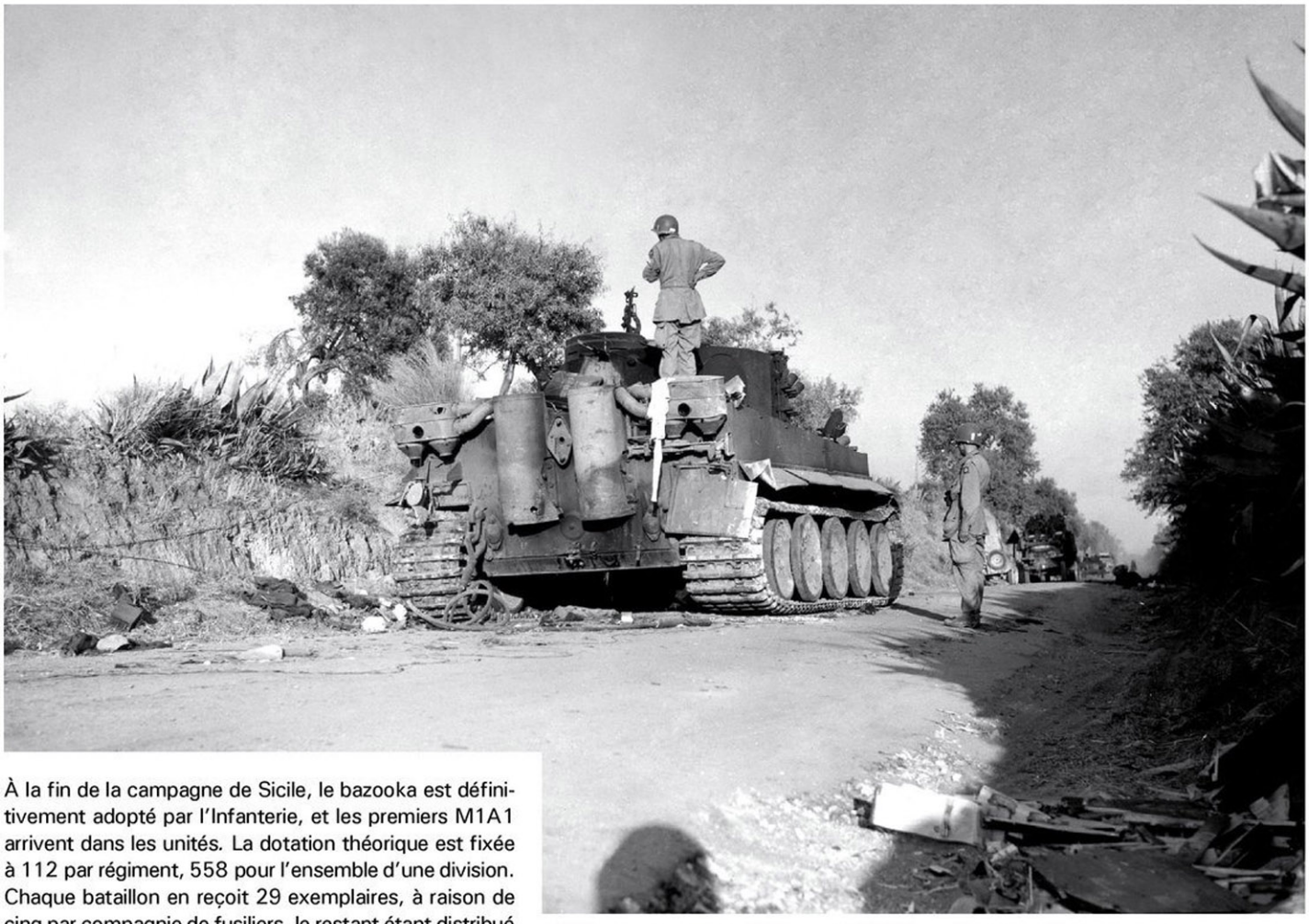
Le pilote (5) et le mitrailleur de caisse (6) ne voient que ce qu'il y a devant eux ainsi qu'à quelques degrés vers les côtés. Le canonnier n'a qu'un champ de vision étroit à travers sa lunette de pointage (7) et uniquement dans la direction vers laquelle est pointée la tourelle. De tous les membres d'équipage, le chef de véhicule a le meilleur champ de vision grâce aux épiscopes de sa coupole (8), au sommet de la tourelle, ou à des fentes de vision. Sur certains véhicules, il dispose d'un périscope orientable. Beaucoup de chefs de char allemands préfèrent travailler avec leur écoutille ouverte, pour optimaliser l'observation ; mais, souvent, les tirs d'artillerie, de mortiers ou même d'armes légères les obligent à s'enfermer dans leurs véhicules.

Leurs charges creuses suffisant normalement à percer le blindage latéral, les tireurs au bazooka ou à la grenade à fusil antichar tenteront de toucher le blindé ennemi dans le flanc, en visant le centre de la silhouette et non un élément bien précis. En revanche, le *GI's* qui ne dispose que de moyens de fortune devra toucher les parties les plus vulnérables en fonction de l'arme utilisée. Ainsi, les lanceurs de cocktails Molotov tenteront de jeter leurs bouteilles sur la plage arrière ou les grilles de refroidissement, seuls endroits par où le liquide enflammé peut s'infiltrer dans le compartiment du moteur. Les chapelets de grenades, *gammon bombs* ou autres charges explosives seront jetées soit sous une chenille, pour tenter d'immobiliser le *Panzer*, soit sur la plage arrière, à la jonction entre la coque et la tourelle pour tenter de bloquer cette dernière. Une charge explosive au sommet de l'une des écoutilles défoncera parfois celle-ci et blessera le membre d'équipage se trouvant dessous. Encore faut-il arriver à placer la charge au bon endroit.




***Panzer IV Ausf. F2***
*Panzer-Regiment 7*
*10. Panzer-Division*
Tunisie, février 1943

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013



▲ Ces fantassins de la *82rd Airborne Division* examinent un Tiger mis hors de combat en Sicile. Grâce au bazooka, même les échelons de commandement les plus modestes disposent d'une arme antichar relativement efficace. Le lance-roquettes est apprécié des combattants, même s'il y a de fortes pertes parmi ses tireurs. US Nara

À la fin de la campagne de Sicile, le bazooka est définitivement adopté par l'Infanterie, et les premiers M1A1 arrivent dans les unités. La dotation théorique est fixée à 112 par régiment, 558 pour l'ensemble d'une division. Chaque bataillon en reçoit 29 exemplaires, à raison de cinq par compagnie de fusiliers, le restant étant distribué à certaines sections spécialisées ou gardé en réserve. La fonction de tireur au bazooka n'est pas un rôle exclusif, bien que dans chaque section d'infanterie plusieurs hommes soient désignés comme utilisateurs primaires. Les exemplaires disponibles restent centralisés à la compagnie et sont distribués aux sections en fonction de leurs missions respectives et de la situation.

Bien qu'elles soient avant tout considérées comme défensives, les armes antichars jouent aussi un rôle certain dans les situations offensives. Alors que les canons antichars appuient les compagnies de fusiliers à portée maximale, les bazookas et grenades à fusil M9A1 sont emportés par les vagues d'assaut qui s'en servent contre les fortifications ou les chars embusqués bloquant l'avance ainsi que pour contrer une menace blindée se développant sur un de leurs flancs.

## DISPOSITIF DÉFENSIF DE L'INFANTERIE

Comme dans la plupart des autres armées engagées dans la Seconde Guerre mondiale, un régiment d'infanterie américain prend généralement position avec deux bataillons en ligne et le troisième en réserve. De même, chaque bataillon met deux de ses compagnies de fusiliers en ligne et garde la troisième en réserve. Enfin, le plus souvent, le commandant de compagnie met lui aussi deux de ses sections en ligne et une en réserve.

Les mesures de protection antichar se répartissent en mesures passives et actives. Les premières comprennent un écran de postes d'observation et d'écoute ainsi que des patrouilles de liaison et de sécurité, dont l'une des missions est de prévenir les unités en ligne de l'approche de blindés ennemis.

▼ Alors que les premiers bazookas M1A1 arrivent dans les unités et renforcent encore la confiance des fantassins dans le lance-roquettes, la campagne de Sicile sonne pratiquement le glas du canon M3A1 de 37 mm comme arme antichar standard du bataillon et du régiment d'infanterie. LOC

▲ Fantassins américains en Tunisie. Bien qu'au moment des premiers affrontements avec les forces allemandes, les combattants sachent plus ou moins tirer au bazooka, l'efficacité de celui-ci est encore limitée par l'absence de règles tactiques claires et le manque de manuels d'utilisation. En Tunisie, bon nombre de *GI's* ne creusant pas de trous individuels assez profonds se font écraser par les chenilles des *Panzer*.
US Nara

En fonction du terrain et du temps disponible, la position principale est protégée par des obstacles naturels (comme une rivière ou une étendue marécageuse) ou d'autres mis en place par le génie (comme un champ de mines, un fossé antichar ou des destructions). Si nécessaire, la section « mines » de la compagnie antichar régimentaire renforce ce réseau d'obstacles en plaçant des bouchons de mines sur les passages obligés susceptibles d'être empruntés par les blindés adverses. Dans tous les cas, un obstacle doit être maintenu sous le feu pour rester efficace.

Le camouflage et les travaux de campagne complètent l'éventail des mesures antichars passives. Les trous de fusilier doivent être suffisamment profonds pour laisser à un fantassin recroquevillé dans le fond un espace d'une cinquantaine de centimètres entre lui et la surface pour empêcher le char de l'écraser en faisant pivoter l'une de ses chenilles. Sur ce point, l'instruction des fantassins présente quelques lacunes au début de la guerre. Durant la bataille du col de Kasserine en février 1943, les jeunes soldats américains sont encore habitués à creuser des tranchées, longues mais peu profondes, plutôt que des trous de fusilier individuels ou pour deux hommes. De fait, les *Panzer* y enfoncent l'une de leurs chenilles et les remontent sur leur longueur, écrasant leurs occupants ou les contraignant à évacuer leur position.

Les mesures actives comprennent le choix judicieux de positions et de secteurs de tir pour toutes les armes antichars, la désignation d'équipes de chasseurs de chars et l'emploi des forces (antichars et autres) maintenues en réserve. Le déploiement des armes antichars est lié à celui des fusiliers, et leur mise en œuvre nécessite une bonne coordination et coopération entre les deux parties. Si la menace blindée ennemie est élevée, les hommes occupant les postes d'observation et d'écoute peuvent être dotés de grenades antichars voire d'un bazooka. Les canons de la section antichar des bataillons prennent généralement position dans le dispositif des compagnies en ligne, tandis que ceux de la compagnie antichar régimentaire sont installés à la limite arrière des bataillons en ligne ou maintenus en réserve.

Dans les zones boisées, une bonne position défensive antichar ne se trouve pas en lisière mais à l'intérieur, ce qui complique le travail des observateurs avancés d'artillerie de l'ennemi, gêne les tirs et les mouvements de ses blindés et offre un terrain plus favorable à l'action des équipes de chasseurs de chars. Éventuellement, afin de disposer d'un meilleur champ de tir, les canons de la section antichar du bataillon prendront position en lisière avec quelques fusiliers affectés à leur protection, mais se tiendront prêts à se replier après avoir engagé les chars ennemis. Au début de la guerre, la tendance est d'ailleurs à ouvrir le feu à portée maximale pour séparer les blindés au plus tôt de leur infanterie. L'expérience des premiers combats démontre toutefois qu'il vaut mieux les laisser approcher pour ouvrir le feu à courte portée avec une plus grande certitude de coup au but plutôt que d'avertir leurs équipages par des tirs manqués et leur permettre de se lancer dans des manœuvres évasives. (à suivre…) ■

▶ Canon antichar de *3-inch* en position à Vielsalm durant les combats en Ardenne belge. Bien que d'une portée nettement plus élevée que celle du bazooka ou des grenades à fusil, ce tube n'a pas la souplesse d'emploi des armes légères, dont les tireurs peuvent s'embusquer pratiquement n'importe où et changer d'emplacement après chaque tir.
US Nara

## LES MINES ANTICHARS DE L'*US ARMY*

Bien que la mise en place de champs de mines soit une mission du génie, l'infanterie dispose de mines antichars en quantités limitées pour améliorer ses défenses, par exemple en bloquant un passage obligé susceptible d'être emprunté par les blindés ennemis. Chaque régiment possède d'ailleurs son propre peloton « mines », qui fait partie de sa compagnie antichar.

Les versions les plus répandues sont les M1 et M1A1. Pesant 5,3 kg (dont 2,75 de TNT), toutes deux se présentent sous la forme d'un cylindre de tôle d'un diamètre de 20 cm et d'une hauteur de 7,5 cm surmonté d'un plateau de pression en forme de volant de voiture. Il faut une pression minimale d'une centaine de kilos pour provoquer leur explosion.

La M4 est très similaire mais plus légère : 4,8 kg (dont 1,8 de TNT). Son enveloppe est percée de deux alvéoles dans lesquelles peut se visser un dispositif de piégeage à traction, à pression ou à relâchement, rendant plus difficile sa neutralisation en cas de découverte. Enfin, dotée d'une enveloppe en céramique, la M5 est plus complexe à détecter. Elle pèse 6,6 kg (dont 2,5 de TNT) mais elle est moins répandue dans l'infanterie.

Mine antichar M1A1

▶ Fantassins américains déployés en contrepente sur le front italien. Si un char allemand se présente au sommet de la crête, le tireur au bazooka, que l'on aperçoit au centre de la photo, aura peut-être la chance de le toucher à l'endroit le plus vulnérable : le blindage ventral, nettement mois épais que la cuirasse frontale !
US Nara

# PANZER-DIVISION TYP 45

## UN ERSATZ DE DIVISION BLINDÉE !

**Les prototypes de char développés par le *III. Reich* à la fin du conflit laissent à penser que les ultimes *Panzer-Divisionen* créées en 1945 sont des formations puissantes intégrant des concepts novateurs ultramodernes. Des documents récemment rendus publics démontrent qu'au contraire, les planificateurs de l'Inspection des troupes blindées (*Generalinspektion der Panzertruppen*) font preuve de pragmatisme et de réalisme. Ils subissent la situation militaire catastrophique des ultimes mois de guerre et ne peuvent au mieux qu'adapter les moyens disponibles à l'implacable réalité des faits.**

Par **Hugues Wenkin**

▲ Panther de la *Panzer-Division* « Müncheberg », photographiés à Küstrin en 1945. Il s'agit de « Gustav » (*Ausf. G*) munis d'un mantelet renforcé sur sa partie inférieure, remède au piège à obus constitué par les moulages arrondis des productions précédentes.
Droits Réservés

◀ *Panzer IV Ausf. H* de la *6. Panzer-Division* lors de ses combats en Hongrie. Ce char, dont les origines remontent à la seconde moitié des années 1930, a de plus en plus de mal à faire armes égales avec les nouveaux modèles alliés.
ECPA-D

▼ Ce Befehlspanther de la *20. Panzer-Division* est photographié à la fin de l'année 1944. Cette unité a été encerclée avec les 40 000 hommes de la *9. Armee* près de Bobruisk, à la suite de « Bagration ». Le marquage tactique indique qu'il s'agit du char du chef de corps du régiment blindé de la division.
ECPA-D

## UN PAYS À L'AGONIE

En janvier 1945, l'opération « Wacht am Rhein » a fait long feu. Cette offensive visait à contraindre les Alliés occidentaux à une paix séparée en provoquant un nouveau Dunkerque par la prise d'Anvers et l'encerclement des armées britanniques. Les dernières réserves allemandes disponibles y ont été consumées en pure perte, tandis qu'à l'Est, les poussées soviétiques entre la Vistule et l'Oder se font de plus en plus inquiétantes. Dans l'urgence, le régime nazi, à l'agonie, tente de mettre sur pied de grandes unités de circonstance en incorporant des classes d'âges très jeunes ou trop vieilles, jusqu'ici épargnées par la conscription. De nouvelles formations blindées voient ainsi le jour avec des moyens de moins en moins standardisés et organisées de manière très disparate. Citons, par exemple, la *Panzer-Division* « Müncheberg » et la *Panzer-Grenadier-Division* « Kurmark » levées à cette période et qui n'ont de division blindée ou mécanisée que le nom.

Ces nouvelles unités cohabitent avec des *Panzer-Divisionen Typ 1944* à bout de souffle, dont aucune n'est à effectifs complets. Dans ces conditions, il devient difficile pour les généraux de monter des opérations d'ampleur, de constituer des dispositifs cohérents, tant la disparité des unités blindées allemandes – bien que toutes organisées sur le même modèle – est importante !

Le 25 mars 1945, loin de l'air confiné et de l'utopie ambiante des bunkers berlinois, le *Generaloberst* Heinz Guderian, *Generalinspekteur der Panzertruppen*, davantage confronté à une réalité de plus en plus désespérée, tente de restructurer les maigres moyens sous son contrôle et de rétablir une certaine homogénéité au sein des *Panzer-Divisionen* survivantes. Dans sa note I/1600/45, il établit la structure type de la division blindée allemande pour l'année 1945 : effectifs, matériels, organisation, tout y est détaillé. Ce nouvel organigramme entre immédiatement en vigueur pour toutes les formations existantes. Elles doivent être restructurées en conséquence, et celles qui ne disposent pas des moyens suffisants pour se conformer à cette directive doivent former des *Kampfgruppen* temporaires calquées sur le modèle édicté par Guderian. « Schneller Heinz » s'efforce donc de rétablir une certaine cohérence et d'optimiser les moyens encore disponibles en vue de redonner un semblant de « punch » à ses *Panzer-Divisionen* exsangues, de sorte qu'elles puissent, autant que possible, enrayer un effondrement devenu inévitable. La démarche de Guderian ne se limite cependant pas à une simple restructuration, puisqu'elle vise à donner un cadre pour la création de nouvelles formations. Concrétisée sur le terrain, cette nouvelle structure dite *Panzer-Division Typ 1945* mérite d'être analysée en profondeur afin d'en comprendre les mécanismes tactiques très particuliers.

## LA *PANZER-DIVISION TYP 1945* : UN NOUVEAU CONCEPT

Unité très puissante née de la somme des expériences acquises lors des années précédentes, la *Panzer-Division Typ 1944* dispose d'un *Panzer-Regiment* fort de deux *Abteilungen*. L'une est équipée de *Panzer V* Panther, l'autre de *Panzer IV*. L'effectif total théorique du régiment en chars se monte à 165 engins. Les *Schützenpanzerwagen* (*SPW*), les semi-chenillés blindés de transport de troupes, par définition montures des *Panzer-Grenadiere*, se retrouvent à raison de 288 engins repartis dans l'ensemble des unités divisionnaires.

Mais la situation critique du début de 1945 ne permet plus d'aligner une formation équipée d'un si grand nombre de véhicules blindés. Néanmoins, pour continuer à obtenir des résultats probants sur le champ de bataille, le *Generaloberst* Guderian, ne perdant pas de vue l'idée de *Schwerpunkt*, tient à maintenir une force de frappe cuirassée concentrée. C'est la raison pour laquelle, nécessité faisant foi, les décideurs de la *Generalinspektion der Panzertruppen* décident de réunir la majorité des chars et des *SPW* disponibles dans un seul régiment : le *gemischte Panzer-Regiment*, ou régiment blindé mixte. Comme son nom l'indique, il s'agit là d'une unité hétéroclite comprenant une *Panzer-Abteilung* et un *SPW-Bataillon*. D'un point de vue tactique, par la force des choses, les Allemands privilégient une plus grande intégration interarmes. L'*Oberst* commandant l'unité a la mainmise sur les grenadiers les mieux équipés et tous les chars de la division. La pratique des *Kampfgruppen*, mêlant infanterie et blindés, en vigueur depuis le début de la guerre, et leur efficacité non démentie dans les opérations de l'hiver 1944-45 ne font qu'entériner la collaboration régulière pratiquée par les officiers sur le terrain depuis plus de cinq ans.

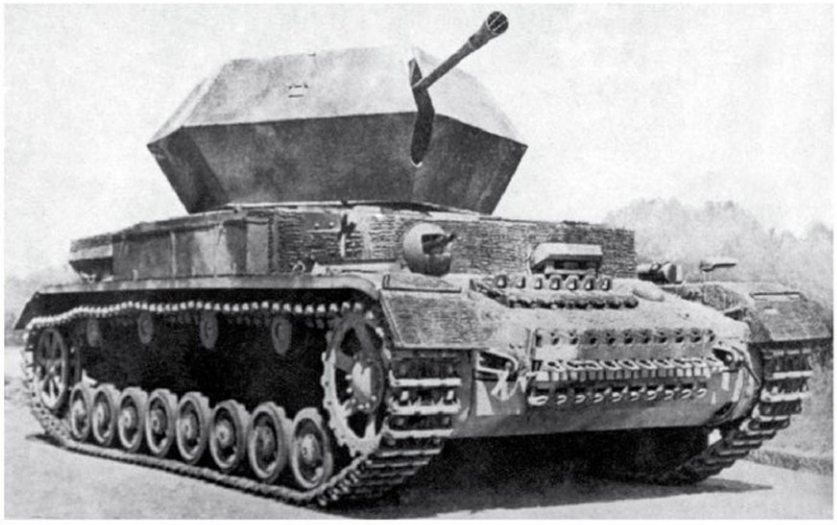
Comparativement aux *K.St.N.* [1] de l'année précédente, les effectifs de l'*Abteilung* sont réduits à leur plus simple expression, car celle-ci ne compte plus que 767 hommes et 54 engins. Et il s'agit là d'un total définitif, puisque ces chiffres incluent, outre la force de combat, l'état-major, les moyens de dépannage et la protection antiaérienne !

La *Panzer-Abteilung* se décompose en quatre *Kompanien* de dix chars. Deux sont équipées de Panther et les deux autres de *Panzer IV*. La force de frappe du régiment s'est

▲ *Zug* de Panther de la *20. Panzer-Division*. En 1945, ce char est toujours un adversaire de poids pour les tankistes, qu'ils soient américains, britanniques, français ou bien encore soviétiques. Il n'empêche que la qualité des aciers à blindage du *Panzer* laisse désormais à désirer, ce qui le fragilise, notamment face au JS-2 russe. Sans compter que, souvent novices, les équipages des Panther commettent des erreurs lourdes de conséquences. ECPA-D

▼ Un Panther *Ausf. A* zimmerité remonte une colonne d'engins du même type produits à des époques différentes. Le premier char de la colonne est un *Ausf. G* de fin de production, reconnaissable au carénage servant à canaliser l'air chaud évacué du moteur pour chauffer l'habitacle. Celui qui le suit est par contre équipé du mantelet de début de production. ECPA-D

[1] *K.St.N.*, abréviation de *Kriegsstärkenachweisung*, document reprenant les effectifs en ordre de bataille d'une unité allemande.



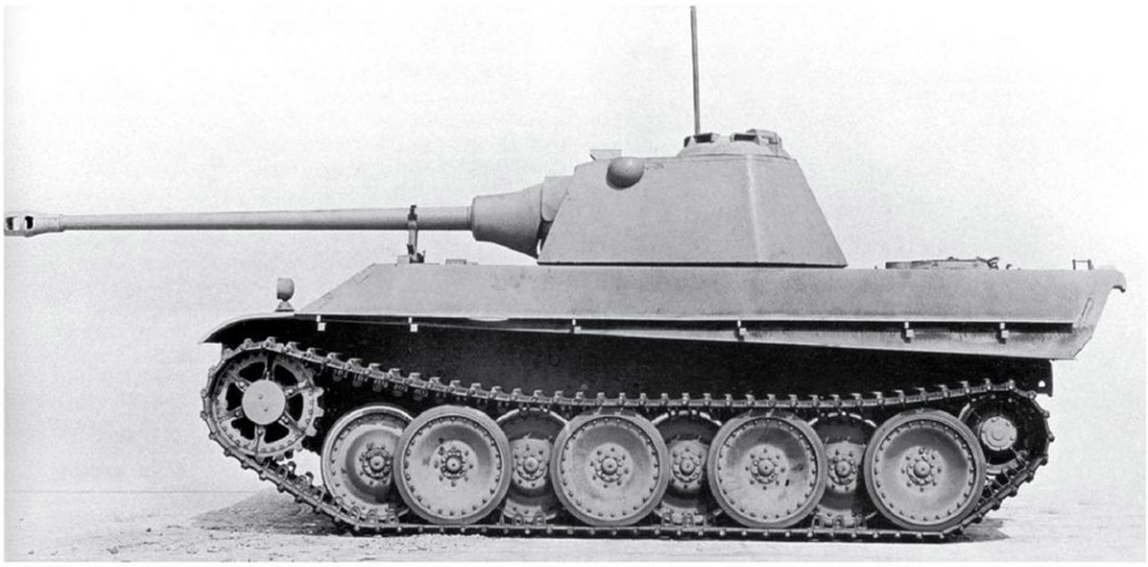
▲ Ce *Flakpanzer IV* « Ostwind » a été produit à raison de 80 exemplaires à la fin de la guerre. C'est probablement le véhicule désigné pour équiper la *Flak-Kompanie* de la nouvelle *Panzer-Division*, quoique sa tourelle ne lui permette pas de correspondre réellement à l'engin décrit dans l'organigramme. Archives Caraktère

réduite comme peau de chagrin. Finie la puissante compagnie à quatre *Züge* (pelotons) de cinq engins jouant à armes égales avec leurs *alter ego* alliés. Lui succèdent des compagnies squelettiques amputées de 50 % de leurs moyens ! Aucune instruction tactique n'ayant été écrite, nous ne pouvons que supposer l'impact qu'a eu cette décision sur le terrain : le front tenu par la *Panzer-Abteilung* est nécessairement diminué au prorata du nombre d'engins dont elle dispose. Lors de son attaque, la *Kompanie* doit progresser avec ses deux pelotons en échelon, le premier *Zug* à l'arrêt couvrant le second pendant que celui-ci effectue son bond en avant. Avec l'attrition propre à l'arrivée d'armes de plus en plus efficaces du côté adverse, à n'en point douter, l'érosion des moyens de combat est très rapide dans le cadre des nouvelles unités de *Panzer* introduites. Notons par ailleurs qu'au vu du faible nombre de chenillés au sein du *gemischte Panzer-Regiment*, il n'y a qu'un seul peloton de dépannage muni d'un seul et unique *Bergepanther* !

La défense antiaérienne du régiment blindé comprend entre autres trois *Flakpanzer IV* Wirbelwind et huit Ostwind, mais le reste de la composition est quelque peu énigmatique. L'organigramme précise que la *Flak-Kompanie* attachée au *Panzer-Regiment* dispose de chars antiaériens armés d'un seul tube de *3,7cm*. Il ne peut donc s'agir du *Flakpanzer IV* Kugelblitz équipé de deux tubes de *3cm* ni même du *Flakpanzer V* Coelian à bitube de *3,7cm*, alors en gestation. Par contre, concernant les chars de DCA armés de *2cm Flakvierling*, le symbole tactique utilisé dans le document n'est pas le parallélogramme du char, mais celui d'une plate-forme chenillée. Cette nomenclature correspondrait plus à un *2cm Flakvierling auf Fahrgestell Panzerkampfwagen IV*, mais cet engin n'a été produit, à notre connaissance, qu'à un seul exemplaire (c'est le *Möbelwagen* à canon *Flak 43* de *3,7cm* qui lui a été préféré). Cette information insolite laisse peut-être présager un engin en cours d'étude, même si nous privilégions par pur pragmatisme des Wirbelwind ou *Sd.Kfz. 7/1*. Enfin, notons que la *Begleit-Kompanie* protégeant l'état-major de la division dispose également de quatre *Flakpanzer 38(t)* ou équivalents.

Comme nous l'avons vu, le *Schützenpanzerwagen-Bataillon*, fort de 488 grenadiers, complète l'organigramme du régiment blindé mixte. Outre trois *Panzer-Grenadier-Kompanien*, un *Kanon-Zug* lui fournit une capacité d'appui antichar.

◥ La pénurie de *Flakpanzer* pousse les *Panzer-Divisionen* à les remplacer par des *Sd.Kfz. 7/1*. L'engin inspecté par les services du renseignement américain a été abandonné pendant la bataille des Ardennes. Il dispose d'une cabine blindée caractéristique des derniers modèles produits. - US Nara



▶ Le prototype du Panther planifié par l'inspection des troupes blindées pour la seconde moitié de 1945. Il ne sera jamais produit en série, il dispose d'une tourelle étroite corrigeant les défauts de celle équipant les versions précédentes.
Archives Caraktère

▼ Ce Panther *Ausf. G* a été assemblé dans les usines de Daimler-Benz en septembre 1944. Son camouflage d'usine typique de cette période de production ne laisse aucun doute à ce sujet. On le voit ici traverser une rue dévastée de l'Allemagne en ruine.
NAC

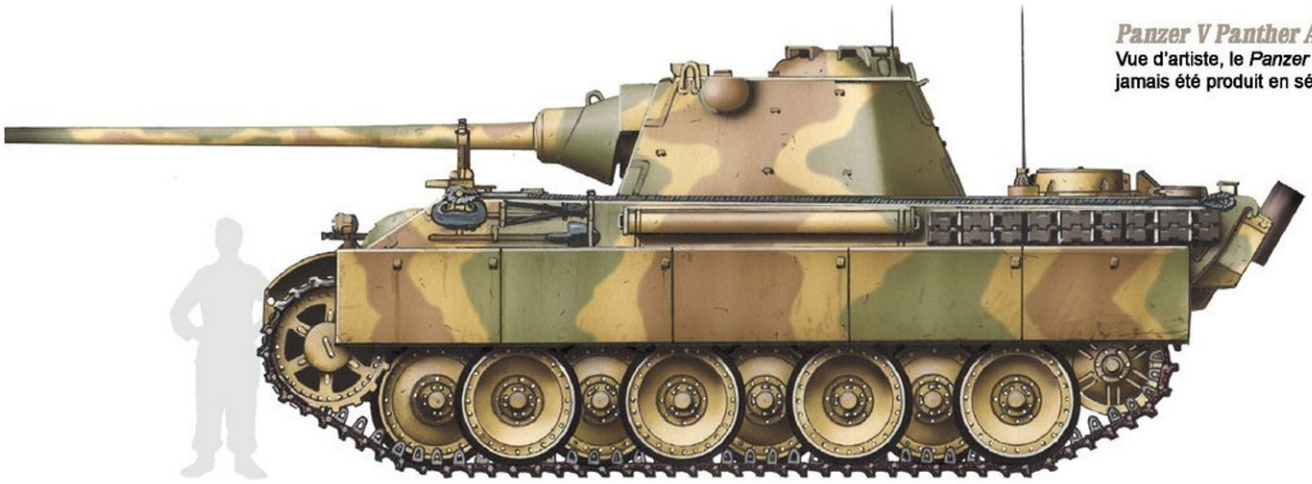
D'un strict point de vue analytique, l'agglomérat ainsi formé semble être d'une grande souplesse. Il dispose cependant d'un effectif totalement insuffisant pour mener des assauts de grand style rappelant un tant soit peu les succès tactiques du « Blitzkrieg » du printemps 1940. Tout au plus, pouvons-nous reconnaître son utilité dans le cadre de missions défensives actives. C'est dans le cas type de contre-attaques localisées que le *gemischte Panzer-Regiment* peut s'avérer d'une quelconque utilité et entrevoir des chances de succès. En effet, les règlements allemands de l'époque prévoient que des contre-attaques planifiées visant à reformer l'intégrité des lignes devront être tentées chaque fois que l'opportunité se présente. La profondeur limitée de telles attaques est en parfaite adéquation avec les capacités théoriques de la formation. Le *gemischte Panzer-Regiment* peut aussi être engagé pour enrayer un assaut ennemi. La *Panzerwaffe* dispose d'un terme particulier pour ce type de manœuvre : le *Gegenstoss*, qui pourrait se traduire par « contre-assaut ». Dans ce cas, il s'agit d'une mission réactive à portée limitée lancée dans l'urgence. Le but est de rétablir une situation critique ou de repousser une initiative adverse.

## QUELS CHARS POUR LA *PANZER-ABTEILUNG* ?

Pour définir le modèle de *Panzer* qui aurait dû prendre place dans la nouvelle *Panzer-Division*, nous nous sommes basés sur les chars en cours de montage ou prévus dans les plannings de production lors de la prise des usines par les Alliés.

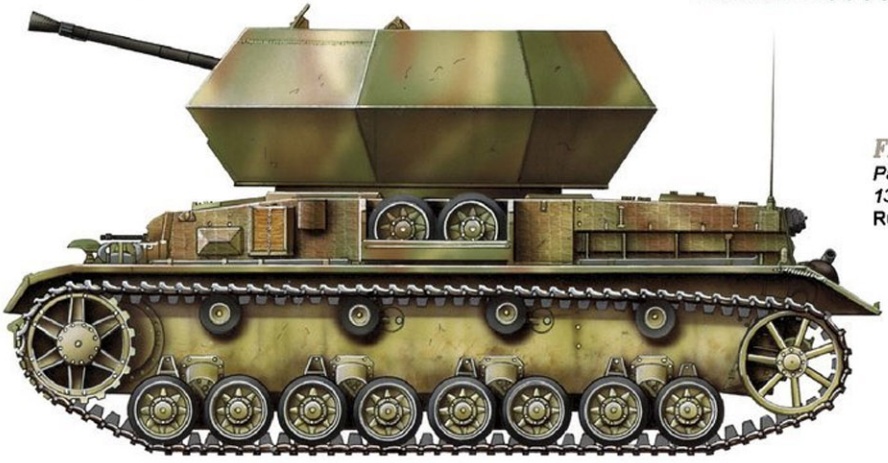
Pour ce qui est de la version de Panther, il est raisonnable de penser qu'il aurait dû s'agir d'une *Ausf. F* surmontée d'une tourelle de type *Schmalturm* (tourelle étroite), en développement depuis l'été 1944. Cette tourelle plus compacte est armée d'un tube développé par la firme Škoda : le *KwK 44/1 L 70* de *7,5cm*. Elle répond aux quatre faiblesses conceptuelles détectées sur la tourelle d'origine (*Ausf. D* à *Ausf. G*). En effet, le nouveau bouclier conique du canon évite les ricochets vers le bas, les fumées sont bien mieux extraites de l'habitacle, et la largeur de la plaque frontale est fortement réduite, tandis que sa protection balistique est augmentée, le tout pour un poids inférieur. Au niveau du châssis, le Panther *Ausf. F* ne diffère que très peu du modèle antérieur. Le toit de la partie avant de la caisse passe de 16 mm à 25 mm d'épaisseur, les écoutilles du pilote et du radio ne sont plus basculantes mais se relèvent légèrement pour ensuite glisser horizontalement. Le périscope du chauffeur est modifié, et la mitrailleuse de caisse est remplacée par un MP-44. Enfin, chaque *Panzer IV Ausf. F* est équipé des accessoires nécessaires au montage des systèmes de visée nocturne à infrarouge. Selon les prévisions de production, à partir du mois de juin 1945, tous les Panther sortant des usines doivent être du modèle *Ausf. F* équipé du *Schmalturm* et de *Stahlrollen* (galets tout en acier, sans bandage en caoutchouc). Si bien qu'à notre avis, c'est ce type de Panther qui aurait dû se retrouver à raison de vingt exemplaires dans la *Panzer-Abteilung* si le conflit avait duré quelques mois de plus. Nous sommes cependant dans l'imaginaire, car l'Allemagne n'avait plus la capacité de produire ces nouveaux engins.

Pour ce qui est du modèle de *Panzer IV* en dotation dans la *Panzer-Division Typ 1945*, nous optons avec une quasi-certitude pour l'*Ausf. J*.

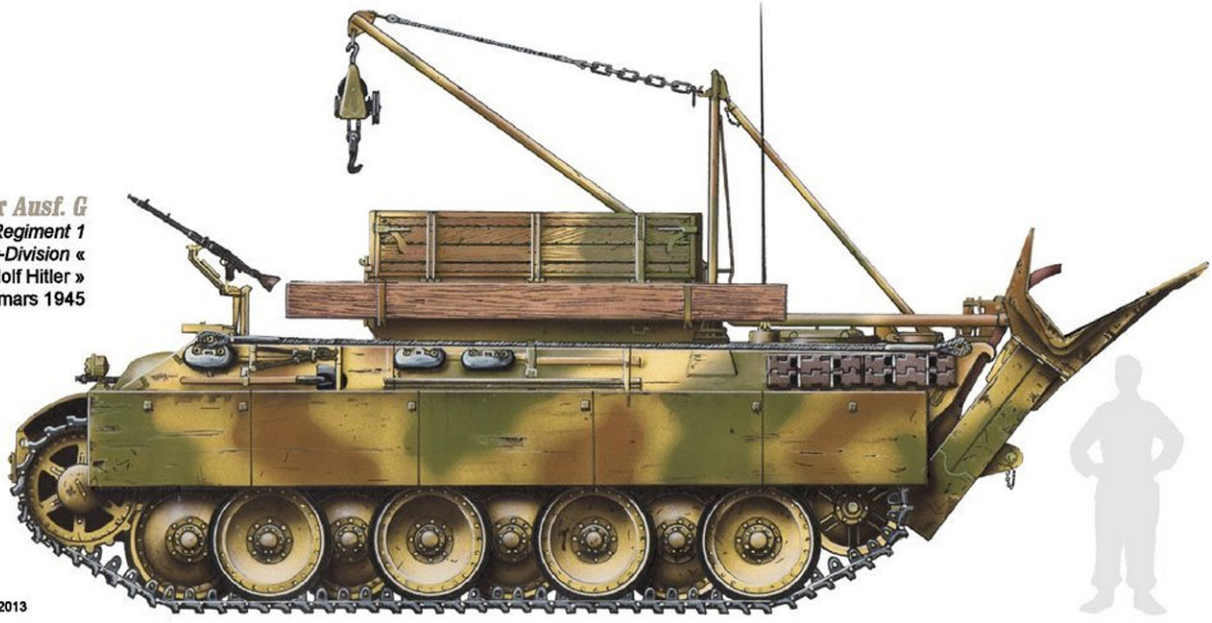


***Panzer V Panther Ausf. F***
Vue d'artiste, le *Panzer* n'ayant jamais été produit en série.

***Panzer IV Ausf. J***
*7. Kompanie*
*Panzer-Regiment 31*
*5. Panzer-Division*
Goldap, Lituanie, **octobre 1944**



***Flakpanzer IV Ostwind***
*Panzer-Regiment 130*
*130. Panzer-Lehr-Division*
Ruhr, Allemagne, avril 1945



**Bergepanther *Ausf. G***
*SS-Panzer-Regiment 1*
*1. SS-Panzer-Division* «
Leibstandarte SS Adolf Hitler »
Lac Balaton, Hongrie, **mars 1945**

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, **2013**

La version simplifiée du célèbre « cheval de bataille » de la *Panzerwaffe* se distingue par ses jupes blindées (les *Schürzen*) en épais treillis métalliques et son pot d'échappement réduit à sa plus simple expression, matérialisé par deux tuyaux verticaux. La rotation de la tourelle n'est plus assurée par un petit générateur auxiliaire mais par une prise de force sur l'arbre moteur, par l'intermédiaire d'un réducteur. Cette modification permet de libérer un peu de place pour augmenter la capacité du réservoir de 200 litres. Si l'installation d'un *Schmalturm* a bien été envisagée sur cet engin, l'idée a été abandonnée, car la volée du canon aurait mis à mal la suspension sur l'avant.

Au final, le faible nombre de chars dans le *gemischte Panzer-Regiment* n'est pas compensé par une augmentation de la puissance de feu, seule la « survivabilité » des Panther est légèrement accrue par la généralisation de la nouvelle tourelle étroite.

## QUELLES MONTURES POUR LE *SPW-BATAILLON* ?

Au début de la Seconde Guerre mondiale, l'arrivée du *mittlere Schützenpanzerwagen Sd.Kfz. 251* ouvre une ère nouvelle dans la guerre mécanisée. Avec ce véhicule, le *Panzer* dispose enfin d'un engin capable de l'accompagner au plus près sur le champ de bataille. Il n'est pourtant encore qu'un intérim avant l'arrivée des transports de troupes entièrement chenillés de l'après-guerre.

Le célèbre semi-chenillé d'Hanomag est limité par plusieurs défauts liés à sa morphologie, tels qu'une capacité tout-terrain limitée et un habitacle ouvert sur le dessus. Bien que ce dernier point lui donne l'avantage de constituer une excellente plate-forme d'observation, il expose dangereusement l'équipage et rend la machine vulnérable, particulièrement lors des combats urbains au cours desquels les tirs peuvent provenir des étages des immeubles. En outre, son blindage relativement mince n'offre qu'une protection limitée contre les armes légères et les éclats d'obus. Toutefois, quand les colonnes de la *Heer* s'enfoncent dans les territoires très étendus d'Union soviétique ou d'Égypte, le *Sd.Kfz. 251* est omniprésent. Conçu pour combattre avec les pointes blindées, il devient le matériel le plus représentatif et le plus utile de tous les véhicules mis en ligne pour le transport de troupes de la *Wehrmacht*.

Nullement surprenant de voir que ces fameux *SPW* occupent une place de choix dans la *Panzer-Division Typ 1945*, au point de donner leur nom au *SPW-Bataillon*. Leur nombre et les versions déployées donnent d'ailleurs une indication claire sur la pensée tactique qui occupe l'esprit du *Generalinspekteur der Panzertruppen*. Toutefois, comme pour les chars, leur nombre est en forte décroissance. Il passe de 83 exemplaires tous types confondus pour le bataillon (intégré comme *III. Bataillon* au régiment de *Panzer-Grenadiere* dans la *Panzer-Division Typ 1944*) à 47 ici. Pour la *Panzer-Division Typ 1945* dans son ensemble, cette réduction est encore plus marquante : des 288 exemplaires en 1944, il n'en reste plus que 90 l'année suivante !

Comme de juste, le semi-chenillé *Sd.Kfz. 251/1* reste dévolu à une section de mitrailleuses lourdes. Il s'agit simplement de la version de base équipée de deux mitrailleuses. Celles-ci sont utilisées pour l'appui des *Panzer-Grenadiere* qui peuvent combattre soit à pied, soit embarqués. Mais la mitrailleuse est employée le plus souvent quand le véhicule est à l'arrêt, pour davantage de précision, les tirs en mouvement n'étant effectués qu'en cas d'extrême urgence. Les *Sd.Kfz. 251/1* sont au nombre de 30 dans la *Panzer-Division Typ 1945*. Ils sont entre autres répartis à raison de huit exemplaires

▲ Ce *mittlere Schützenpanzerwagen Sd.Kfz. 251 Ausf. D*, reconnaissable à ses flancs droits, équipe les *SPW-Bataillonen* des *gemischte Panzer -Regimenter*. Également appelés *SPW* dans la nomenclature allemande de l'époque, leur nombre est en forte diminution au sein de la *Pz-Div Typ 1945*. Cette réduction se traduit par une perte de la mobilité des *Panzer-Grenadiere*.
Archives Caraktère

◥ Le marquage sur le glacis de ce *Sd.Kfz. 251/9* permet d'identifier un véhicule du *Panzer-Füsilier-Regiment* « Großdeutschland ». Photographié en mai 1945, ce Stummel, équipé d'un canon d'appui court de *7,5cm*, n'est normalement plus dans les dotations officielles des divisions cuirassées allemandes.
Archives Caraktère

▶ Le *Sd.Kfz. 251/21* remplace la version *251/17* armée d'un tube de *2cm*. Il est équipé d'un affût naval triple, composé de trois mitrailleuses MG-151 protégées par un blindage rectangulaire. La cadence de tir compense la perte de puissance des obus.
Droits Réservés

dans chacune des trois *Panzer-Grenadier-Kompanien* du *gemischte Panzer-Regiment*.

Dévolus aux télécommunications, les 24 *Sd.Kfz. 251/3* sont attribués d'une manière uniforme dans les différentes composantes de la division blindée. Nous en trouvons cinq dans le bataillon de transmissions, deux dans le *gemischte Panzer-Regiment* (renforcés par huit autres dans le *SPW-Bataillon*), quatre au régiment d'artillerie, trois dans le bataillon de reconnaissance, un dans le bataillon de *Pioniere* et enfin un dans la *Panzerjäger-Abteilung*. Ce type de véhicule transporte différents équipements radio et sept membres d'équipage. Il en existe plusieurs versions, toutes ayant leur propre type de poste émetteur/récepteur. Certains véhicules de liaison et de commandement sont équipés du poste *FuG 11* raccordé à une antenne télescopique de neuf mètres. Depuis 1942, une antenne type étoile remplace celle de type cadre, beaucoup trop voyante. La répartition équilibrée des *Sd.Kfz. 251/3* démontre la persistance d'un réseau de communication bien structuré et adapté aux besoins tactiques. Ceci dit, l'absence de doublement de véhicules peut s'avérer préjudiciable au sein de certaines unités si l'unique *Sd.Kfz. 251/3* (notamment au sein de chaque compagnie de grenadiers ou du bataillon du génie, par définition très exposés) est mis hors de combat… Et dans ce cas-là, la perte de contrôle de la formation à laquelle il appartient est inévitable et immédiate. Il peut dès lors en résulter de grosses difficultés pour maintenir la cohésion de l'ensemble pendant un engagement de forte intensité.

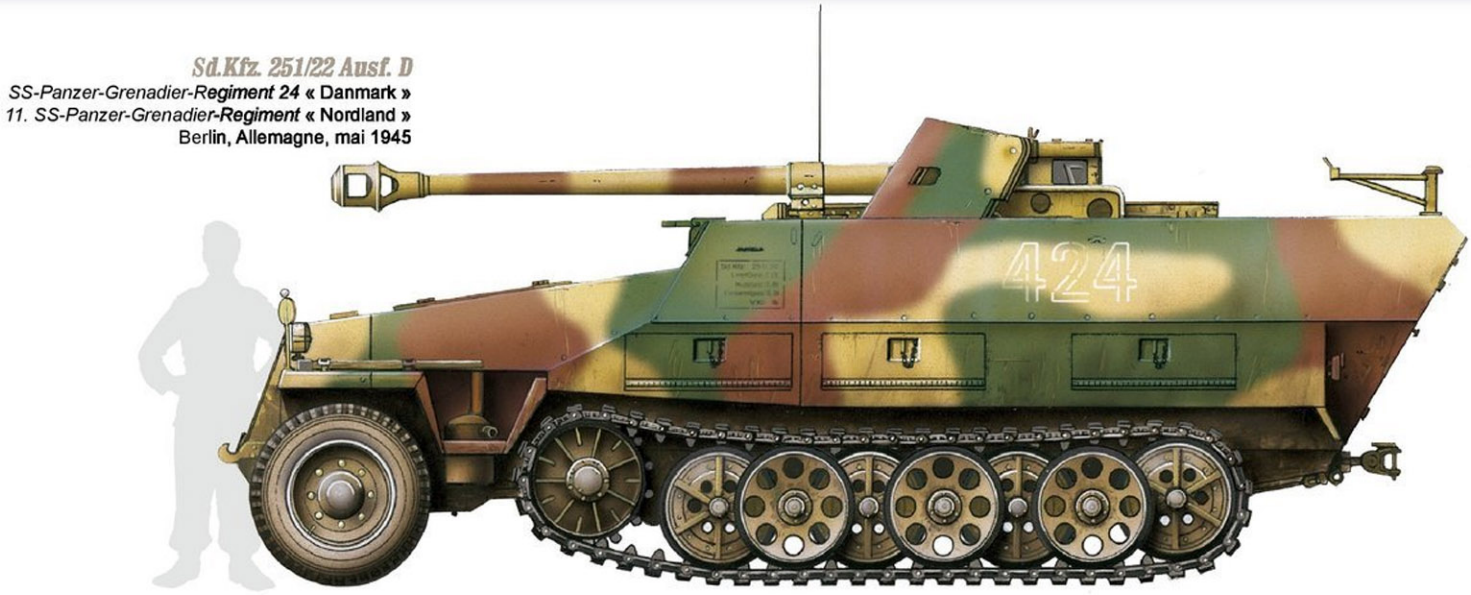
Le *Sd.Kfz. 251/21* est, quant à lui, la dernière tentative bon marché pour obtenir un nouveau véhicule de défense au sol, en remplacement du *Sd.Kfz. 251/17* armé d'un tube de 20 mm. Tout l'ameublement intérieur du véhicule est démonté pour permettre d'accueillir un affût naval triple, composé de trois mitrailleuses MG-151 de 15 mm (plus tard des MG-151/20 de 20 mm), protégées par un blindage rectangulaire faisant le tour du berceau.

▲ Le *Sd.Kfz. 251/22* est un automoteur pourvu du célèbre canon *Pak 40* de *7,5cm*. Il remplace avantageusement le *Sd.Kfz. 251/9* handicapé par les capacités antichars limitées de son canon court. La naissance de la machine est à mettre au crédit d'Hitler, qui a ordonné à la fin de l'année 1944 que tous les matériels armés capables d'emporter un canon soient optimisés pour la lutte antichar.
Archives Caraktère

L'arme est fixée sur le fond du compartiment de combat, où se trouvaient auparavant les sièges. Trois conteneurs de munitions, un pour chaque arme, tournent avec le bâti. Étant plus difficile à recharger que les autres, celui du centre contient 400 coups, incluant des balles traçantes et des munitions AP et HE, alors que ceux des côtés n'accueillent que 250 projectiles. Le canonnier est assis sur un siège en métal suspendu à l'affût. Il pointe l'arme totalement manuellement à l'aide de deux poignées sur lesquelles sont fixées les gâchettes. Les premiers exemplaires produits disposent d'un instrument de visée optique, les derniers d'une simple mire circulaire et d'un blindage monté différemment. Une protection additionnelle est fixée sur la partie supérieure de l'engin. Les *Sd.Kfz. 251/21* sont présents dans chaque *Panzer-Grenadier-Kompanie* à raison de trois exemplaires. La mobilité du véhicule lui permet de suivre la progression des troupes et d'apporter si nécessaire un appui au sol, tâche dans laquelle les pièces légères *Flak* excellent. Quand on compare le nouvel organigramme avec celui de 1944, il est frappant de constater qu'en dépit de la suprématie alliée, le pourcentage relatif de semi-chenillés dévolus à la protection antiaérienne dans la *Kompanie* descend de 30 à 25 %.

La variante *Sd.Kfz. 251*/22 est la véritable nouveauté de cette nouvelle table d'organisation. Ce semi-chenillé consiste en un automoteur pourvu du célèbre canon *Pak 40* de 75 mm en remplacement du *Sd.Kfz. 251/9* armé de la pièce courte du *7,5cm KwK 37 L/24* dévolue à l'appui-feu, mais qui ne disposait pas de réelles capacités antichars. Le nouveau tube est simplement monté sur la superstructure, comme dans le cas du *Sd.Kfz. 234/4*. Son développement est né d'un ordre personnel d'Hitler stipulant que tous les véhicules appropriés soient équipés de pièces antichars pour faire face à la marée blindée soviétique. La configuration du *Sd.Kfz. 251*/22 est la suivante. Deux poutrelles en I partent en incliné, du toit du compartiment de pilotage vers le fond du compartiment de combat, où elles sont directement soudées. Au milieu de cet assemblage est fixé le berceau du tube intégrant ses mécanismes de pointage. Les coins inférieurs du bouclier du canon *Pak 40* sont arasés afin qu'il puisse être fixé le plus bas possible dans l'habitacle,

▼ Cette colonne de *SPW 251/1* progresse dans les plaines de Silésie pendant le printemps 1945. Il n'y a plus que 90 engins de ce modèle au sein d'une *Pz-Div Typ 1945*. En 1944, la même formation en comptait plus du triple !
Archives Caraktère




**Sd.Kfz. 251/22 Ausf. D**
*SS-Panzer-Grenadier-Regiment* **24 « Danmark »**
*11. SS-Panzer-Grenadier-Regiment* **« Nordland »**
**Berlin, Allemagne, mai 1945**

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

tandis qu'une partie du sommet du poste de conduite est découpée pour intégrer le mécanisme de recul. Une chaise de route est fixée approximativement à l'endroit où se trouve normalement le bouclier de la MG-42 avant du semi-chenillé. Deux coffres à munitions sont installés près du canon : celui de droite contient 17 coups, et celui en dessous de la plate-forme de tir en possède 5. Le siège du canonnier, en bois, est placé sur la gauche du canon. Seule la banquette arrière gauche est conservée pour deux servants, celle de droite étant supprimée pour accueillir des munitions supplémentaires placées dans leur conteneur individuel en métal. Quant à la MG-42 arrière, elle est conservée. Ce type de *SPW* forme l'ossature du *Kanon-Zug* du *SPW-Bataillon* du régiment blindé, qui en reçoit six exemplaires. Ce peloton est censé remplacer la *8.(schwere)-Kompanie* de l'ancien organigramme.

## *PANZER-GRENADIER-REGIMENTER :* UNE INFANTERIE D'ACCOMPAGNEMENT À PIED !

Aux côtés du *gemischte Panzer-Regiment*, la composante essentielle de la *Panzer-Division Typ 1945* consiste en deux *Panzer-Grenadier-Regimenter* à deux bataillons chacun. L'ensemble totalise un effectif de 3 836 personnels. La composition des bataillons de grenadiers est tout à fait classique, avec trois *Kompanien* de 117 combattants (contre 190 hommes l'année précédente), appuyées par deux autres : une lourde dotée de douze mortiers et une de mitrailleuses sur affût trépied. Chaque régiment dispose en outre de quatre pièces tractées *schwere Infanteriegeschütze 33* de *15cm* et une *Panzer-Genadier-Pionier-Kompanie*. Pour compenser l'érosion de près d'un tiers des effectifs combattant dans les compagnies, la puissance de feu de celles-ci est accrue grâce à une distribution plus répandue de fusils d'assaut MP-44. Ainsi, chaque *1. Kompanie* de bataillon dispose d'un *Sturmzug* équipé exclusivement de cet excellent *Sturmgewehr*.

Comme leurs homologues soviétiques, les *Panzer-Grenadiere* de 1945 sont dépourvus de véhicules pour suivre la progression des chars. Faute de mieux, ils grimpent sur les engins en une masse compacte dangereusement exposée au feu ennemi.
Archives Caraktère

▲ Mercedes L1500A. Ces véhicules servent souvent de transports de troupes en 1945, en particulier pour les *schwere Panzerjagd-Züge (mot.)*. (Voir encadré page 46.)
Archives Caraktère

Pour être efficaces et pouvoir mener un combat interarmes digne de ce nom, les grenadiers doivent être motorisés afin d'avancer au même rythme que les chars. Sauf que l'organigramme officiel entre nos mains précise que l'« infanterie mécanisée » doit combattre à pied faute de transports de troupes en nombre suffisant, tant l'industrie militaire, écrasée par les bombes et confrontée à la pénurie de matières premières, peine à fournir convenablement les unités. Les dernières *Panzer-Divisionen* ont déjà connu pareil problème, la « Holstein » ayant dû équiper de bicyclettes la moitié de ses *Panzer-Grenadiere* ! Or, même les vélos viennent à manquer en mars 1945, et c'est à pied que l'infanterie d'accompagnement des chars doit combattre…

Ces graves lacunes nous permettent une fois de plus de souligner qu'en dépit de la volonté de Guderian de créer d'efficaces unités de combat, leurs soldats ne disposeront jamais des moyens matériels leur permettant de donner la pleine mesure de leur potentiel offensif. Et de fait, à l'image de leurs homologues soviétiques, les *Panzer-Grenadiere* vont devoir, la plupart du temps, prendre place sur la plage arrière des chars qu'ils accompagnent. Et comme les *Panzer* sont aussi en nombre très restreint dans l'ordre de bataille théorique de la *Panzer-Division Typ 1945*, c'est au final à pied que les hommes doivent monter en ligne ! La *Panzerwaffe* est donc entrée dans un cercle vicieux dont elle est incapable de sortir… Ceci dit, la nature des combats purement défensifs dans lesquels les grenadiers sont engagés réduit quelque peu l'impératif de mobilité, l'essentiel étant de tenir les positions attribuées. Mais dès lors qu'il s'agit de décrocher ou de se dégager d'un mauvais pas, bref lorsque des moyens motorisés s'avèrent nécessaires, la situation se complique !

La note F129/45 de la *Generalinspektion der Panzertruppen* tente de remédier à cette grave problématique. Le document reconnaît que la motorisation complète de l'infanterie est impossible en prenant en considération le nombre de camions disponibles. La solution proposée consiste donc à concentrer tous les véhicules dévolus aux *Panzer-Grenadiere* dans un seul bataillon de chaque régiment. La formation ainsi obtenue se compose de trois *Kompanien* accompagnées de quatre *Züge* (deux de mitrailleuses lourdes et deux de mortiers moyens). En considérant qu'il est possible de transporter 25 hommes avec armes légères dans un camion de 3 tonnes et que toutes les unités de soutien, d'appui et d'état-major sont motorisées, il faut 289 véhicules pour déplacer la moitié de l'effectif. Le reste du régiment suit donc la progression par ses propres moyens… Cette décision, dictée par les pénuries du moment, entérine donc une perte de cohésion inévitable au sein des régiments de grenadiers, en instaurant un différentiel de célérité entre les *Kompanien* motorisées et celles qui ne le sont pas.

▼ Ces *Jagdpanzer IV* de la « Hitlerjugend » équipent la *Panzer-Jäger-Abteilung* de la formation. Ils sont suivis par des *Grenadiere* à pied portant sur l'épaule des *Panzerfäuste*. Ces armes antichars portables et jetables après usage feront date dans l'histoire du combat rapproché contre les blindés.
Archives Caraktère

*Panzer IV L/70 Zwischenlösung*
*Panzer-Abteilung 2106*
*Panzer-Division* « Clausewitz »
Canal Weser-Elbe, Allemagne, avril 1945

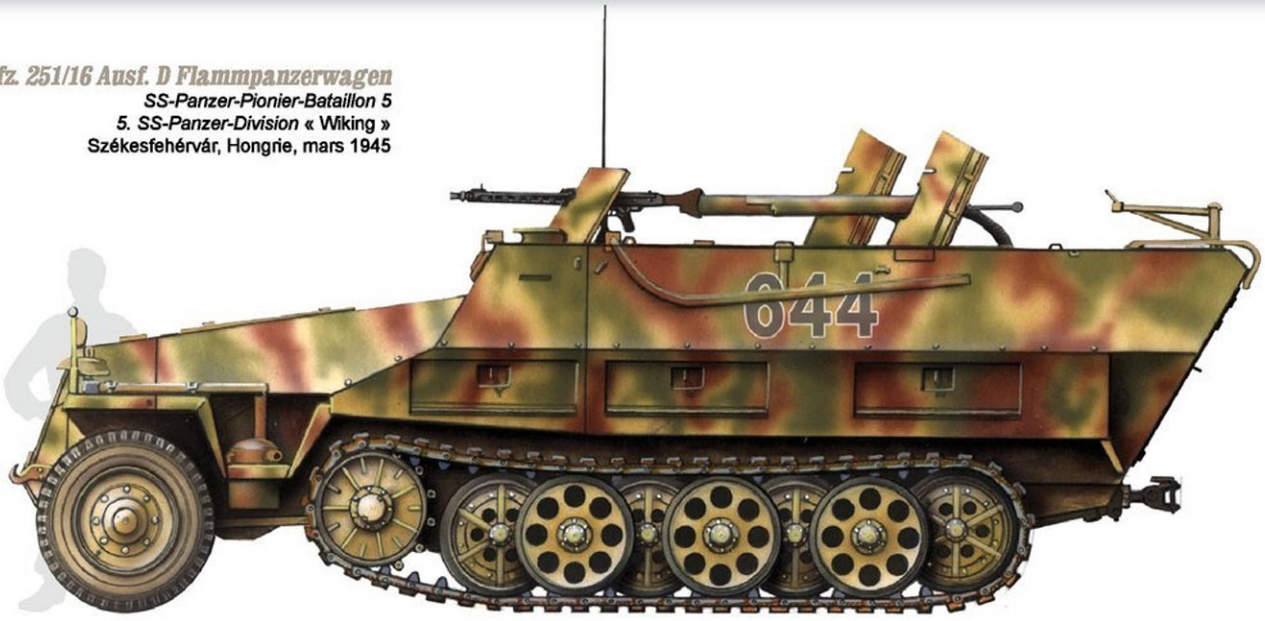
© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

## LA *PANZERJÄGER-ABTEILUNG* : PRIORITÉ MAIS HÉTÉROGÉNÉITÉ

Cette formation antichar est bien entendu conservée dans la *Panzer-Division Typ 1945*, dans la mesure où sa présence s'avère indispensable pour contrer la supériorité numérique des blindés alliés. En dépit de son utilité, la « cure d'amaigrissement » est tout aussi importante au sein de ce bataillon que dans les autres unités divisionnaires. En 1944, l'*Abteilung* dispose de 31 *Jagdpanzer IV/70* ou /48 et 12 pièces tractées *Pak 40* de *7,5cm*. Mais, dès la fin de l'année, la pénurie se fait sentir, et les chasseurs de chars sont remplacés par des *Sturmgeschütze III*. Dans la mouture de 1945, il n'y a plus que 22 automoteurs prévus par la *K.St.N.* à raison de dix par *Kompanie* et deux dans le *Stab*.

Les documents en notre possession ne nous permettent pas de déterminer avec précision le type d'engin aligné. Cependant, il y a fort à parier qu'en raison de la dégradation des moyens de production, l'unité est au mieux équipée de *Jagdpanzer 38(t)* voire encore de *StuGe III*, alors que le renforcement des blindages adverses nécessiterait au minimum un tube *KwK 42* de *7,5cm*. Dans un rapport sur l'état des forces de la *Panzerwaffe* daté d'avril 1945 et adressé au *Führer*, il est précisé que les bataillons antichars de certaines *Panzer-Divisionen* sont organisés sur le modèle de la nouvelle *K.St.N.* Ainsi, il est possible d'affirmer que la *7. Panzer-Division* reçoit 21 *Sturmgeschütze* en lieu et place de *Jagdpanzer*. Dans le courant du mois d'avril, la *Panzer-Division* « Clausewitz » se voit affecter 31 canons d'assaut. À noter que les *Jagdpanzer 38(t)* produits ne sont pas distribués en priorité aux divisions blindées, mais aux *Panzerjäger-Abteilungen* indépendantes et aux *Infanterie-Divisionen*. Toutefois, quelques-unes en reçoivent bel et bien, comme la *Panzer-Division* « Feldherrnhalle ». Mais dans l'urgence de la situation, les chasseurs de chars automoteurs sont affectés aux divisions blindées au gré des besoins, donnant naissance à un parc d'automoteurs des plus hétéroclites. C'est ainsi que 90 % des Jagdpanther, opérant normalement en bataillons indépendants, se retrouvent dans les formations classiques : 27 à la *130. Panzer-Lehr-Division*, 15 à la *116. Panzer-Division* et 5 à la *25. Panzer-Division*. Comme pour le reste, la constitution des *Panzerjäger-Abteilungen* endivisionnées est donc des plus chaotiques, l'inspection des troupes blindées faisant feu de tout bois pour mettre sur pied ses nouvelles formations. Notons qu'une escorte de *Panzerknacker* (« casseurs de chars ») est prévue avec chaque unité.

Les Jagdpanther sont censés équiper des *Jagdpanzer-Abteilungen* indépendantes. Toutefois, dans les derniers jours de la guerre, des engins sortant d'usine seront immédiatement distribués aux troupes, et une forte proportion se retrouvera dans les divisions blindées. - US Nara




**Sd. Kfz. 251/16 Ausf. D Flammpanzerwagen**
*SS-Panzer-Pionier-Bataillon 5*
*5. SS-Panzer-Division* « Wiking »
Székesfehérvár, Hongrie, mars 1945

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

Enfin, dans l'organigramme de 1945, les canons antichars tractés sont avantageusement remplacés par des *Sd.Kfz. 251/22*, mais leur nombre est réduit de douze à neuf. L'effectif total de la *Panzerjäger-Abteilung* se monte à 522 combattants et 122 véhicules de tous types.

## LE *PANZER-PIONIER-BATAILLON* : RÉDUIT À PEAU DE CHAGRIN

Ce bataillon compte 716 hommes et 137 engins. Sa mission est de mener les assauts contre les points fortifiés et d'assurer les tâches habituelles du génie : construction de ponts, destructions et autres obstructions, telles que la pose de mines.

Pour mener ses attaques, la *Panzer-Pionier-Kompanie* est équipée de six *Sd.Kfz. 251/1*, d'un *Sd.Kfz. 251/3* pour ses liaisons radio et de six *Sd.Kfz. 251/16*. Ce dernier est un engin lance-flammes destiné à l'appui rapproché. Ce semi-chenillé emporte deux lance-flammes de 14 mm, un de chaque côté du compartiment de combat. Derrière les pans blindés se trouvent les réservoirs de 700 litres permettant de lancer pas moins de 80 jets inflammables à une distance de 35 mètres. Le *Sd.Kfz. 251/16* pèse 8,62 tonnes et embarque un équipage de trois à cinq hommes. La MG-34 à l'avant du blindé est conservée. Le maintien du « 251 » lance-flammes est particulièrement surprenant dans la mesure où l'autre semi-chenillé réservé aux *Pioniere*, le *Sd.Kfz. 251/7* équipé de supports pour des passerelles portables, a complètement disparu de l'organigramme de 1945.

1

2

3

4

5

6

7

Série de clichés de présentation de matériels prise en Autriche en 1945

1 Le *Sd.Kfz. 232* est un vétéran de la campagne de Pologne. Bien qu'un successeur d'une qualité bien supérieure existe, l'engin demeure encore en service en 1945, l'industrie allemande ne pouvant faire face aux besoins de la *Heer*.
Archives Caraktère

2 Le *Sd.Kfz. 250/8* est un engin d'appui qui équipe les *Aufklärungs-Abteilungen*. Le canon *KwK 24* de *7,5cm* a été récupéré sur des *Panzer IV kurz* obsolètes.
Archives Caraktère

3 Le *Sd.Kfz. 222* n'est plus produit depuis 1943. Absolument dépassé à la fin de la guerre, il se retrouve en première ligne avec les échelons de reconnaissance, du fait de la pénurie totale de matériels.
Archives Caraktère

4 Le *Sd.Kfz. 250/9* est équipé d'une tourelle à six pans blindée à hauteur de 30 mm. Le canon de *2cm* est insuffisant et l'habitacle semi-ouvert est, quant à lui vulnérable, aux jets de grenades.
Archives Caraktère

5 Le Puma *Sd.Kfz. 234/2* est la quintessence du véhicule de reconnaissance. Il est capable de rouler à la vitesse de 90 km/h et est protégé par un blindage de 30 mm. Cet engin exceptionnel manquera cruellement à la fin de la guerre du fait de la perte des usines le produisant.
Archives Caraktère

6 Le *Sd.Kfz. 250/3* est un véhicule de liaison et d'observation. Il permet aux équipes de découverte de transmettre en temps réel, par radio, les mouvements observés sur le champ de bataille.
Archives Caraktère

7 Le *Sd.Kfz. 234/3* a été développé pour faire face aux véhicules adverses de plus en plus protégés et remplissant la même fonction. Il permet de conduire efficacement des missions de couverture lors des replis, ainsi que d'assurer l'éclairage des troupes amies.
Archives Caraktère

Priorité est donc donnée à l'effet de choc avec les *Flammenwerfer* au détriment de la mobilité tactique de l'unité, car le *Sd.Kfz. 251/7* avait vocation à favoriser le passage rapide de petites coupures humides à une colonne motorisée.

## LA *PANZER-AUFKLÄRUNGS-ABTEILUNG* N'EST PLUS QUE L'OMBRE D'ELLE-MÊME

Le bataillon de reconnaissance de la *Panzer-Division* n'est plus que l'ombre de la puissante unité qu'il était en 1944. Et pour cause : les 74 semi-chenillés blindés légers de tous types ont tout bonnement disparu de l'organigramme. Dans les faits, les *Sd.Kfz. 250* vont toutefois continuer à doter les unités au gré des disponibilités. Ne sont plus reconduites non plus les *Panzer-Späh-Kompanien* à 25 *Panzer II Ausf. L* Luchs des quelques divisions ayant eu la chance de percevoir ces performants matériels. Seul le nombre de total *Sd.Kfz. 234*, s'élevant à seize engins, demeure inchangé par rapport à l'ordre de bataille précédent. Ces remarquables autoblindées à huit roues sont réparties au sein de deux *Panzer-Aufklärungs-Kompanien*. Mais il s'agit là encore de dotation théorique, car, dans la réalité, les chaînes de production n'assurant plus la cadence, ce sont bien souvent d'antédiluviennes automitrailleuses *Sd.Kfz. 231* voire *Sd.Kfz. 222* qui se substituent à la moderne Puma.

Par ailleurs, le nombre de *SPW* lourds en dotation passe de 15 à 9 exemplaires. Ces semi-chenillés *Sd.Kfz. 251* forment la *gemischte Panzer-Aufklärungs-Kompanie*, divisée en trois *Züge* de trois engins chacun comprenant un *Sd.Kfz. 251/3* dédié aux transmissions, un *Sd.Kfz. 251/21* de défense antiaérienne et un *Sd.Kfz. 251/22* procurant à l'ensemble une capacité antichar.

Si le nombre de véhicules au sein de la *Panzer-Aufklärungs-Abteilung* a considérablement diminué, les ponctions sur les effectifs humains ont été moindres : ses 648 personnels représentent encore 84 % de l'ancien effectif. Les hommes sont là aussi largement armés de MP-44, la puissance de feu octroyée par ces fusils d'assaut étant censée combler ce léger déficit. Reste que la majorité des soldats du bataillon de reconnaissance sont transportés à bord de 165 véhicules tout-terrain non blindés… Bref, souffrant des mêmes maux que les unités divisionnaires précédemment étudiées, la *Panzer-Aufklärungs-Abteilung* n'est pas en mesure de jouer le moindre rôle offensif comparable à celui assuré par son aînée de 1944, dans la mesure où son impact potentiel sur le champ de bataille a lui aussi largement décliné…

## LA *HEERES-FLAK-ARTILLERIE-ABTEILUNG* (MOT.) : L'UNIQUE EXCEPTION

L'artillerie antiaérienne de la division est rassemblée dans un bataillon à trois batteries. Sa tâche principale est d'interdire le survol des colonnes motorisées ainsi que les points clés du champ de bataille, tels que les ponts, les dépôts… C'est une des rares unités qui présentent des effectifs accrus par rapport à 1944 ! En effet, le nombre de pièces de *8,8cm* passe de quatre à six dans les *1.* et *2. (schwere) Batterien*. Ces lourds « acht-acht » (huit-huit) sont toujours appuyés par trois tubes de *2cm* pour leur défense rapprochée. Quant à la *3. (leichte) Batterie*, elle dispose de trois *Sd.Kfz. 7/1 Flakvierling 38* et de neuf canons de *3,7cm*. En vérité, l'augmentation du nombre de *Flak 36* de *8,8cm* constitue

▲ Ce *Sd.Kfz. 7* est destiné à tracter une pièce d'artillerie lourde, tout en transportant ses servants et une réserve de munitions. L'engin n'est pas encore camouflé, ce qui semble indiquer que le cliché est pris lors de la perception de ce matériel, sur le parc d'une usine.
Archives Caraktère

un aveu de faiblesse : elle est expliquée par la volonté d'accroître artificiellement la capacité antichar de la *Panzer-Division*, le tube de *8,8cm* étant toujours aussi efficace en tir tendu contre les chars les plus lourds… La seule véritable faiblesse de l'unité, en comparaison avec la *Flak-Abteilung* de 1944, réside dans le fait que toutes les pièces sont tractées par des véhicules à roues, à l'exception des trois quadritubes de *2cm*. La mobilité tactique de l'unité est en conséquence réduite.

[2] *Feld-Ausbildungs-Division* : division de campagne d'entraînement.

## LE *PANZER-ARTILLERIE-REGIMENT* : UNE MOBILITÉ CONTRARIÉE

Dès l'origine, un régiment d'artillerie a été rattaché aux *Panzer-Divisionen* pour appuyer les formations de combat. Par rapport à l'organisation de l'année précédente, la puissance de feu de ce *Panzer-Artillerie-Regiment* n'est que légèrement réduite. La *I. Abteilung* dispose toujours de deux *(leichte) Batterien* à six *le.FH 18/2 Fahrgestell auf Geschützwagen Pz.Kpfw. II* Wespe. Armés de pièces de *10,5cm* capables d'atteindre des cibles à 24 kilomètres, ces automoteurs constituent un appui-feu relativement puissant. À leurs côtés évolue une *(schwere) Batterie* équipée de *s.FH 13 (Sf) auf Geschützwagen III/IV* Hummel, un obusier de *15cm* sur châssis réunissant des éléments de *Panzer III* et *IV*. Ce 1er bataillon, entièrement chenillé, est doté d'une mobilité comparable à celle des blindés et est tout désigné pour les suivre dans leur progression.

La *II. Abteilung* du régiment aligne théoriquement deux batteries de six pièces *le.FH 18* de *10,5cm*. Ces dernières ne semblent plus être tractées par des semi-chenillés, mais par des camions. Le dernier bataillon d'artillerie du régiment, la *III. (schwere) Abteilung*, aligne quatre batteries de quatre pièces lourdes *s.FH 18/43* de *15cm*.

Chacune de ces composantes dispose de trois pièces de *Flak* de *2cm* tractée pour sa défense rapprochée. Si au premier coup d'œil, le *Panzer-Artillerie-Regiment* peut sembler d'une puissance comparable à celle de son semblable de 1944, sa mobilité tactique est par contre fortement réduite. Ainsi, les chefs de batterie ne disposent plus de *Panzer* d'observation d'artillerie (*Panzerbeobachtungswagen*), et l'unité ne compte plus aucun semi-chenillé, un non-sens pour une unité requérant des tracteurs d'artillerie. Sur le terrain, cette lacune peut potentiellement se traduire par de grandes difficultés en cas de mauvais temps rendant le terrain difficile.

◤ Le *Flak 36*, le célèbre « 88 », est une pièce développée à l'origine pour la défense antiaérienne à moyenne altitude. La pénurie de pièces antichars puissantes lui fait endosser des missions de défense au sol de manière quasi systématique.
ECPA-D

◤ Le *s.FH 13 (Sf) auf Geschützwagen III/IV* Hummel est un obusier lourd de *15cm*. Monté sur chenilles, il est doté d'une mobilité comparable à celle des blindés qu'il doit appuyer. Cette faculté lui permet de suivre la progression des chars.
Archives Caraktère

◀ La Wespe est un automoteur léger très efficace. Sa pièce de *10,5cm* est capable d'atteindre des cibles à une distance de 24 km. Chose peu connue, sa dotation en munitions intègre quelques obus perforants destinés à la lutte antichar.
Archives Caraktère

## DES DIVISIONS MORTES-NÉES

Après que la décision de mettre en application l'organigramme de la *Panzer-Division Typ 1945* a été prise, plusieurs divisions blindées sont activées sur ce modèle. Mais la seule qui arrivera à être constituée à temps pour pouvoir combattre en corps constitué est la *232. Panzer-Division* « Tatra », mise sur pied à partir de la *Feld-Ausbildungs-Division* « Tatra » [2]. Elle est envoyée au combat dans la tête de pont de la Raab (à la frontière austro-hongroise) et y est étrillée par les Soviétiques, seuls quelques-uns de ses éléments parvenant à s'extraire de la poche. Deux autres grandes unités ont été projetées sur ce modèle : les *Panzer-Divisionen* « Jüterborg » et « Schlesien ».

La première a atteint un niveau d'organisation très avancé. À cette date, elle dispose de son personnel et de la quasi-totalité de son armement léger, alors qu'une partie de ses blindés ont été perçus : 10 *Panzer IV (lang)*, 21 *StuGe III*, trois *Panzerspähwagen*, six *Sd. Kfz. 251* ; 53 autres semi-chenillés sont en cours de livraison, mais ils sont retardés par les bombardements. Le bataillon de transmissions de la « Jüterborg » ne dispose que de 30 % du matériel radio nécessaire, et les véhicules à roues font cruellement défaut. Le parc de véhicules de la nouvelle division est dans un état encore plus préoccupant : elle a reçu seulement 80 % de ses motos, et plus de la moitié de ses camions et autres véhicules de transport de personnel sont manquants !

Une annexe au rapport attribue aux raids aériens alliés la responsabilité de ces retards de livraison, en témoignent les 118 hommes mis hors de combat dans la région de Standal à cause d'un bombardement. Outre les pertes qu'elles ont causées, ces attaques répétées ont notamment obligé les autorités à détourner des trains entiers. Enfin, le manque de carburant entrave l'arrivée de beaucoup de véhicules à roues sur la zone de rassemblement, certains étant bloqués à 90 kilomètres de leur destination faute de ravitaillement en essence.

Quant à la *Panzer-Division* « Schlesien », elle n'a reçu que 80 % de son personnel et aucun blindé, hormis six malheureux *Sd.Kfz. 251* ! Pire, les vingt Panther qui lui ont été promis se sont mués dans les prévisions en *Panzer IV*. Or, le *Führer-Vortrag* du 5 mars 1945 annonce que la « Jüterborg » a bel et bien perçu 31 *Panzer IV*, mais la « Schlesien » un seul. Chacune des deux unités aurait en outre reçu 21 *Jagdpanzer 38(t)*, mais le document précise néanmoins, par une note de bas de page, que ces livraisons ont été retardées par les bombardements alliés sur le réseau ferroviaire.

Devant l'évidente impossibilité de parvenir à constituer pleinement ces *Panzer-Divisionen Typ 1945* dans le chaos ambiant des deux derniers mois de la guerre, les embryons de ces unités servent à former des *Kampfgruppen* parfois absorbées par d'autres divisions. C'est ainsi que la *Panzer-Division* « Jüterborg » est amalgamée à la *16. Panzer-Division* en mars 1945. Pour être complet, signalons que la *Panzer-Division* « Clausewitz », bien que constituée après la promulgation de l'organigramme *Typ 1945*, adopte une structure très différente. Cette autre formation de circonstance est créée à partir d'unités déjà existantes, mais étrillées au front et depuis hâtivement renforcées par l'arrivée de jeunes recrues, majoritairement des Jeunesses hitlériennes. Son ossature blindée s'articule autour du *Panzer-Regiment* « Clausewitz » et de la *II./Panzer-Regiment 1* « Feldherrnhalle » : l'organisation ne correspond donc en rien avec le schéma jusqu'ici évoqué. Relativement plus puissante, cette division officiellement formée le 6 avril lutte vaillamment en dépit des faibles moyens qui sont les siens. Après des combats contre les Américains sur le canal Weser-Elbe, la « Clausewitz » fait partie des éléments jetés dans la fournaise pour tenter de désengager Berlin, mais elle doit abandonner à 32 kilomètres de son but. Réengagée contre la *1st US Army* afin d'éviter l'encerclement des forces allemandes dans les montagnes du Harz, la *Panzer-Division* « Clausewitz » est détruite par la *5th US Armored Division* près de Braunschweig le 21 avril.

▲ Le *StuG III* est présent au sein des *Panzerjäger-Abteilungen*. Initialement conçu comme engin d'appui pour l'infanterie, la lutte antichar n'est pas sa fonction initiale. Néanmoins, faute de mieux, la versatilité de ce matériel lui permet d'endosser avec succès ce rôle. Nous sommes ici en présence d'un *Sturmgeschütz* de fin de production, chaussé d'*Ostketten* (chenilles élargies). NAC

## UN ERSATZ DE *PANZER-DIVISION* ?

Cette étude, basée sur des documents allemands de première main, s'efforce de présenter sous un jour nouveau la situation catastrophique de la *Wehrmacht* en 1945. Elle coupe court à toutes les visions fantasmagoriques qui avaient pu être proposées jusqu'ici, tablant sur une Armée allemande invincible si elle avait eu le temps de mettre ses projets d'armement révolutionnaires à exécution.

L'érosion de l'effectif des *Panzer-Divisionen* traduit avant tout la saignée démographique qu'a subie l'Allemagne après cinq années de guerre. La population masculine jeune et bien formée qui constituait la charpente des unités terrestres jusqu'en 1943 a été laminée sur les différents champs de bataille d'Afrique du Nord et d'Europe.

▼ Les usines de la Ruhr sont systématiquement bombardées par l'aviation alliée. Détruits ou gravement endommagés, ces sites sont incapables de produire les chars destinés aux *Panzer-Divisionen*. Ces soldats américains inspectent une ligne d'assemblage de Panther. US Nara

▶ Une *Aufklärungs-Abteilung* d'une *Panzer-Division* stoppée sur une route de Hongrie au printemps 1945. Les capots sont ouverts pour faciliter le refroidissement des moteurs. Les engins sont soigneusement camouflés pour tenter de les soustraire aux attaques aériennes des Soviétiques.
Archives Caraktère

▼ Ces vétérans de la *Panzerwaffe* ont été amputés des jambes. Ce personnel qualifié est remobilisé pour être envoyé au combat... Une décision qui montre l'état catastrophique du recrutement dans une population masculine allemande saignée à blanc par six ans de guerre.
US Nara

## LA *PANZERWAFFE* RACLE LES FONDS DE TIRROIR !

Le 26 janvier 1945, devant la supériorité numérique en chars de l'Armée rouge, Hitler ordonne de mettre sur pied des *Panzerjagd-Verbänden*. Le rôle de ces formations pouvant regrouper jusqu'à 800 hommes est de combattre au plus près les T-34 et autres JS-2 pour les détruire. Guderian ne croit pas une seule seconde à l'efficacité de ces unités et les raille même dans ses mémoires. Les officiers sur le front n'ont pas d'avis différent. Pourtant, ces commandos spécialisés dans la lutte antichar sont bel et bien engagés sur le terrain comme éléments d'infanterie.
Deux types d'unités de ce type coexistent :
- Les *Panzerjagd-Kommandos*. Sortes de pelotons antichars composés d'un jeune sous-lieutenant des troupes blindées accompagné d'un sous-officier et de huit hommes. Chacun est armé d'un MP-44, de deux *Panzerfäuste* et d'un vélo. Afin de souligner le côté hautement spécialisé de ces petits groupes, il est prévu de les doter d'une tenue distinctive composée de pièces d'uniforme de *Fallschirmjäger* et de leur casque typique.
- Les *schwere Panzerjagd-Züge (mot.)*. Il s'agit d'équipes de combat rapproché antichar lourdes formées de 26 soldats : un officier, deux sous-officiers et 23 soldats. À la différence des premiers, ces détachements sont motorisés. Ils disposent de trois *Kübelwagen* et quatre véhicules de transport de personnel. Leur constitution est décidée le 25 février 1945. La décision doit être appliquée au plus tard pour le 5 mars.
Six *Panzerjagd-Verbänden*, numérotés de A à F et rassemblant 100 *Panzerjagd-Kommandos*, sont mis sur pied. Trois de taille moins importante, le G et deux autres composés de volontaires russes, comptant 30 *Panzerjagd-Kommandos* sont également levés.
Le 25 février 1945, le rapport au *Führer* mentionne que ces différents *Panzerjagd-Verbänden* sont prêts pour une utilisation immédiate. Le tout devant être réparti uniformément entre les *Heeresgruppen* « Mitte » et « Weischsel ».

N'ayant pas connu meilleur sort, les classes d'âge les plus jeunes et d'autres plus vieilles ont dans la foulée été, elles aussi, taillées en pièces. Comme les autres Armes, la *Panzerwaffe* a été très vite confrontée à une irrémédiable crise des effectifs. Les chiffres parlent d'eux-mêmes. En 1943, une *Panzer-Division* comptait théoriquement 17 000 hommes, 13 213 en 1944, pour terminer la guerre avec seulement 11 422 soldats en 1945. Cela représente un tiers de personnel en moins en l'espace de deux ans ! Pour combler cet affaiblissement, l'introduction des fusils d'assaut MP-44 et des lance-roquettes antichars *Panzerfaüste* a permis d'accroître la puissance de feu et le potentiel offensif des grenadiers, mais cet effort technologique s'est avéré vain. L'appauvrissement de la formation des recrues s'est fait durement ressentir à partir de 1944.

▼ Ces *Sd.Kfz. 232* roulent sur une route hongroise au printemps 1945. Les engins sont soigneusement camouflés, car protégés par une cuirasse de 14,5 mm, ces véhicules sont particulièrement vulnérables. Il faut aux équipages une forte dose de courage pour affronter les T-70 et T-34/76 qui équipent les unités de reconnaissance russes !
AMC # R00022-16

Et que dire du squelettique *gemischte Panzer-Regiment* de 1945 ? Bien que favorisant une parfaite intégration du bataillon de fantassins mécanisés sur semi-chenillés pour une meilleure coopération interarmes, il n'est qu'une pâle copie du *Combat Command* de l'*US Armored Division* associant un bataillon de chars, un autre d'infanterie portée, le tout appuyé par de l'artillerie automotrice. Les Allemands avaient déjà, dans l'urgence, tenté une imitation de ce concept américain avec les *Panzer-Brigaden* de l'automne 1944, pour des résultats tactiques désastreux sur le terrain.
La puissance réelle de la *Panzer-Division Typ 1945* pose question. Force est de reconnaître qu'elle ne dépasse pas celle d'une brigade renforcée dans les autres armées. En d'autres termes, mise en face d'une division blindée adverse et abstraction faite du terrain,

la *Panzer-Division Typ 1945* n'a aucune chance. La qualité de l'armement blindé n'est pas suffisamment décisive pour combler l'érosion du parc blindé.
Le déficit de mobilité de certaines unités organiques de la division est également un problème insurmontable. Le fait que la moitié des *Panzer-Grenadiere* doivent désormais progresser à pied sonne le glas du concept même de division blindée. Si l'on ajoute à cela la disparition d'une grande partie des semi-chenillés dans la quasi-totalité des autres unités divisionnaires, situation rendant les déplacements en rase campagne particulièrement délicats, voire impossibles, et le manque de communications radio, l'on comprend mieux la situation inextricable dans laquelle la *Panzerwaffe* se retrouve enferrée en 1945.
Pour conclure, soulignons que la raison d'être de ce type de divisions motivant leur création depuis les années 1930, basée sur un ensemble cohérent dans leurs moyens de déplacement, n'existe tout simplement plus dans l'Allemagne agonisante de 1945. L'exemple des déboires rencontrés par les divisions légères de cavalerie françaises en 1940, pourtant constituées pour moitié de forces motorisées et l'autre d'éléments montés déjà plus mobiles que de l'infanterie à pied, suffit à saisir combien le pari fait par les décideurs de la *Generalinspektion der Panzertruppen* de sacrifier l'habituelle parfaite cohésion de la *Panzer-Division* était risqué. Dans les faits, une division ainsi organisée n'est d'aucune utilité dans une opération faisant appel au choc et au mouvement pour obtenir le succès. Il n'y a que dans l'optique d'une mission défensive de sacrifice sans esprit de recul qu'une telle organisation peut sembler appropriée. En faisant ce choix – mais en avaient-ils un autre ? –, Guderian et consorts annihilent d'emblée le meilleur atout dont peut se prévaloir la *Panzerwaffe* depuis le début du retournement de la situation stratégique : sa supériorité tactique indéniable en termes de manœuvrabilité conservée par les *Panzer* en dépit de la supériorité alliée. Nous ne manquerons pas de voir dans ce dernier sursaut la signature d'un Guderian « jusqu'au-boutiste », cumulant toujours les fonctions de *Generalinspekteur der Panzertruppen* avec celles de chef d'état-major de la *Heer*, traduisant dans les faits et par sa propre initiative la volonté même de son *Führer* de continuer la lutte jusqu'à l'effondrement total du régime nazi… ■

▲ La reddition de la *Panzer-Division* « Norwegen » se déroule au printemps 1945. L'unité est en partie équipée de *Panzer III Ausf. N*, un blindé d'appui dont la production a été stoppée en 1943 ! La Norvège est certes un théâtre d'opérations calme et non prioritaire pour le *Reich* assiégé, mais l'usage par les Allemands de matériels périmés est en réalité généralisé. Incapable de produire les machines dont elle a besoin, la *Panzerwaffe* va faire feu de tout bois et, surtout, revoir à la baisse la structure de la *Panzer-Division Typ 1945* ; une décision en forme d'aveu de faiblesse...
US Nara

## BIBLIOGRAPHIE

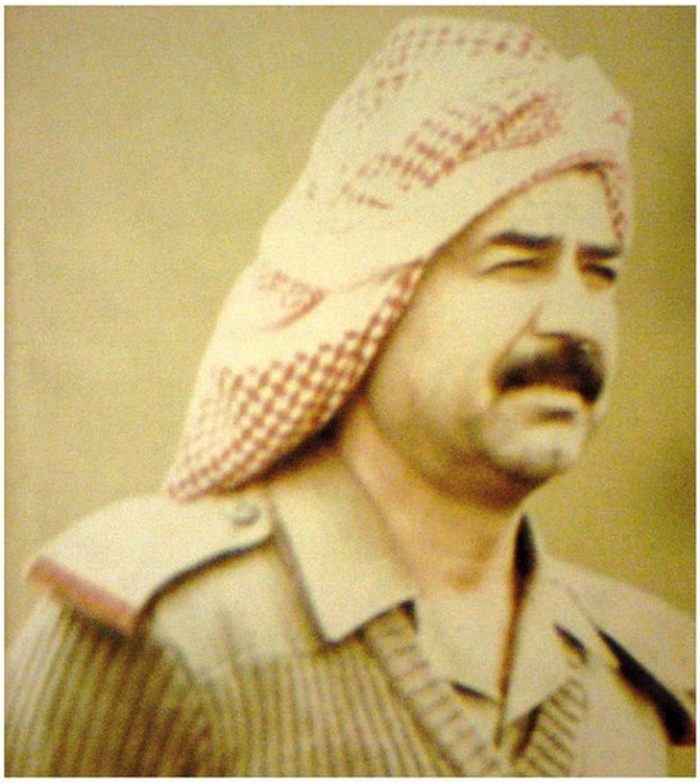

- Archives de la *Generalinspektion der Panzertruppen*, US National Archives, RG 242 T78, rouleaux 617 et 622
- Guderian (H.), *Souvenirs d'un soldat*, Plon, 1963.
- Mitcham (S.), *German order of Battle, Vol. III*, Stackpole Books, 2007

# La bataille de SUSANGERD

## Duel de chars dans le Golfe

**La guerre Iran-Irak reste encore relativement mystérieuse de nos jours. En partie à cause du strict contrôle de l'information pratiqué par les belligérants, cette guerre fut souvent caricaturée en un duel opposant des appareils militaires ineptes, mal dirigés, appliquant des tactiques obsolètes et incapables d'exploiter le potentiel des technologies dont ils disposaient. Et pourtant, l'étude d'engagements précis, comme la bataille de Susangerd, révèle une réalité bien différente.**

Par **Tom Cooper & Adrien Fontanellaz**



▲ Une batterie d'artillerie irakienne équipée d'obusiers soviétiques de 122 mm s'apprête à pilonner les lignes iraniennes.
Droits Réservés

◀ Saddam Hussein, qui gouverne l'Irak d'une main de fer, aspire à devenir le grand leader de la « nation arabe » depuis la paix conclue par Anouar el-Sadate avec Israël, jugée comme une trahison à cette cause transnationale par la Syrie, l'Irak et de nombreux autres États du Moyen-Orient.
Droits Réservés

## AUX ORIGINES D'UNE GUERRE

◤ Au tout début de la guerre contre l'Iraq, les Iraniens déployèrent quelques antiques Sherman équipés de canons de 105 mm. Incapables de se déplacer, ils furent employés par le 151e bataillon de forteresse comme bunkers. Cet exemplaire fut capturé par les Irakiens puis exposé dans la ville de Tikrit.
Coll. Cooper

◀ Des tankistes irakiens écoutent les instructions de leur commandant, en février 1986, près de Fao.
Coll. Cooper

Expliquer la genèse de cette bataille nécessite de revenir brièvement sur les premiers mois de la guerre. La chute du Shah d'Iran eut pour effet de raviver les tensions entre l'Iran et l'Irak en raison de vieux contentieux territoriaux portant principalement sur le contrôle du Shatt al Arab reliant l'importante ville portuaire de Bassora au golfe Persique et axe commercial névralgique pour l'Irak, et pour des motifs idéologiques, les doctrines prônées par le parti Baath irakien et celles de l'Ayatollah Khomeini étant radicalement antagonistes.

À ce mélange déjà détonnant s'ajoutèrent des considérations ethniques et religieuses, chacun des deux régimes n'hésitant pas à se proclamer comme le légitime protecteur des minorités de son rival. Dans le *vacuum* politique caractérisant l'Iran dans les mois suivant la chute de la dynastie des Pahlavi, il n'était guère surprenant que des incidents de frontières se firent de plus en plus fréquents, allant jusqu'à des échanges de tirs d'artillerie ou des frappes aériennes.

C'est dans ce contexte que le nouvel homme fort irakien, Saddam Hussein, décida de lancer une invasion en règle contre le voisin perse. Les buts de guerre du *Raïs* de Bagdad sont aujourd'hui encore controversés. Les motifs évoqués vont en effet d'une renégociation du tracé de la frontière entre les deux pays à l'annexion de la province arabe du Khuzestân ou encore au renversement pur et simple du régime des Ayatollah. De récents témoignages de généraux irakiens font plutôt état d'un *modus operandi* relativement classique dans l'histoire contemporaine du monde arabe, consistant à s'emparer rapidement d'un gage territorial permettant d'engager ensuite des négociations dans une position favorable, l'exemple le plus abouti de cette stratégie ayant été la politique suivie par l'Égypte durant la guerre du Yom Kippour.

À l'évidence, les renseignements obtenus par les Irakiens auprès d'opposants iraniens faisaient espérer que le nouveau régime iranien ne résisterait pas à une défaite militaire sur ses frontières. De plus, une telle victoire aurait permis à Saddam Hussein d'accroître son prestige, à une époque où la place de leader du monde arabe était vacante depuis la signature des accords de camp David entre Israël et l'Égypte.

Enfin, le rapport de force était favorable aux Irakiens. Les deux armées avaient un armement et une taille relativement similaires à la fin des années 1970, mais la révolution iranienne eut pour effet d'affaiblir l'ancienne armée impériale. Surtout, l'atout maître patiemment créé sous l'impulsion du Shah, et pour lequel il avait investi des moyens immenses, la *Nirou Havai Shahanshaiye Iran* (force aérienne impériale iranienne), avait vu nombre de ses pilotes et officiers expulsés, arrêtés ou encore exécutés. Cette descente aux enfers de l'ancienne enfant chérie du Shah – avec le départ précipité des conseillers américains, l'immobilisation d'une grande partie de la flotte, à commencer par les F-14 Tomcat, et une nouvelle vague de purges consécutives à une tentative de renversement du nouveau régime – semblait éliminer un obstacle majeur à une éventuelle agression armée irakienne. En effet, du temps de sa splendeur, l'*Iran Imperial Air Force* surclassait complètement son homologue irakienne, certes bien entraînée mais ne disposant que de matériels inférieurs, et dont la vocation était avant tout défensive.

Les 6 et 7 juillet 1980, les dirigeants de l'armée reçurent pour instruction de se préparer à une guerre contre l'Iran. À partir du 4 septembre 1980, une série d'attaques limitées lancées par des formations mécanisées et blindées irakiennes, qui culminèrent autour du 18 septembre 1980, sécurisa les zones de concentration prévues pour l'invasion. Celle-ci débuta le 22 septembre 1980, avec une série de frappes aériennes lancées contre les aérodromes iraniens à portée des appareils de l'aviation irakienne, mal équipée pour cette tâche. L'action de l'aviation devait neutraliser l'*Islamic Republic of Iran Air Force* (IRIAF) durant les quelques jours estimés comme nécessaires aux forces terrestres pour s'emparer des territoires visés. Dans l'après-midi, les trois corps de l'armée irakienne entamèrent leur progression en territoire iranien.

Un char T-62 photographié lors de l'entrée de l'Armée irakienne à Qasr-e Chirin, dès les premiers jours de l'offensive déclenchée par Saddam Hussein en septembre 1980. DR

## L'INVASION IRAKIENNE : DES DÉBUTS CALAMITEUX

Du 22 au 30 septembre 1980, les Irakiens progressèrent en territoire ennemi. Le Ier corps, constitué uniquement de formations d'infanterie, parvint à s'emparer de la ville frontalière de Panjwin après deux jours de violents affrontements, avant de continuer son avance vers la ville de Sanandaj, chef-lieu de la province du Kurdistan iranien. Le IIe corps captura les villes de Qasr-e Chirin et de Mehran, situées non loin de la frontière entre les deux pays, la première étant rasée au cours de durs combats, puis approcha de Kermanshah et coupa avec succès la liaison routière entre Dezful et le Kurdistan iranien. Une des divisions blindées de ce corps parvint à une quinzaine de kilomètres de Dezful, après une progression de 40 kilomètres en territoire iranien.

Le plus puissant des trois corps, le IIIe, devait mener l'invasion du Khuzestân. En sept jours, ses unités blindées parvinrent à atteindre la rivière Karakeh, à 75 kilomètres de la frontière, et approchèrent de la périphérie d'Ahwaz, capitale du Khuzestân, à la fin de la première semaine du conflit. Progressant sur un axe différent, les forces chargées de réduire les villes fluviales de Khorramchahr et d'Abadan, sur le Shatt al Arab, manquèrent l'occasion de prendre la première de ces cités par un coup de main, laissant à sa garnison, forte de 3 000 soldats réguliers et de plusieurs milliers de miliciens, le temps de s'organiser. Le siège de Khorramchahr qui en résulta dura 34 jours, et la ville constitua rapidement un abcès de fixation drainant d'importants moyens, dont l'absence aida les Iraniens à stabiliser le front autour des villes de Dezful, Ahwaz et Susangerd, à éviter la chute d'Abadan et à déployer des renforts. La montée en puissance des Iraniens et l'arrivée des boues hivernales à partir du mois de novembre contraignirent les Irakiens à stopper leur avance,

▲ Ce cliché d'un hélicoptère iranien Bell AH-1J SeaCobra armé de missiles antichars TOW illustre bien l'altitude à laquelle opéraient les pilotes iraniens près de la ligne de front. Coll. Cooper

Saddam Hussein annonçant officiellement l'adoption d'une posture défensive le 7 décembre 1980.
Le calcul politique du *Raïs* à l'origine de la guerre fut déjoué par Téhéran, qui rejeta les offres de négociation irakiennes. Les gains territoriaux réalisés grâce à l'offensive s'avérèrent également bien inférieurs aux projections.
Plusieurs facteurs peuvent expliquer cet échec relatif face à un adversaire initialement désorganisé et inférieur en nombre. Certains étaient attribuables au commandement irakien. Les neuf divisions engagées dans l'attaque progressèrent sur neuf routes différentes, et aucun objectif prioritaire n'avait clairement été défini. À plusieurs reprises, le manque de formations d'infanterie eut pour effet de voir des grandes unités blindées chargées de tâches pour lesquelles elles étaient inadaptées. Ce fut par exemple à la 3e division blindée qu'échut initialement la mission de prendre Khorramchahr. *A contrario*, il était vrai que les unités de l'Armée iranienne étaient gravement diminuées, certaines n'alignaient plus que 40 à 50 % de leurs effectifs théoriques, mais leur résistance acharnée, associée à celle de la gendarmerie et des volontaires, parvint à ralentir l'avance irakienne, parfois aidée en cela par le terrain ; plusieurs villes firent l'objet d'intenses combats de rues, et seuls quelques édifices restèrent debout à la fin du siège de Khorramchahr. Surtout, l'intervention de l'*Islamic Republic of Iran Air Force* s'avéra décisive. Si durant les tout premiers jours de la guerre, elle consacra une importante partie de ses moyens à attaquer des objectifs en Irak, ses chasseurs-bombardiers pesèrent ensuite de tout leur poids sur le cours de la bataille en menant des centaines de frappes quotidiennes contre les troupes ennemies et leurs lignes de ravitaillement. Enfin, les formations blindées irakiennes furent victimes à maintes reprises des redoutables hélicoptères Cobra, armés de missiles antichars TOW, de l'*Islamic Republic of Iran Army Aviation* (IRIAA), dont l'ancienne Armée impériale avait reçu 202 exemplaires. Ainsi, l'action combinée des avions et des hélicoptères iraniens stoppa l'avance de la 9e division blindée irakienne près de Dezful, lui infligeant la perte de près de deux cents blindés. Ces déficits étaient de surcroît difficiles à combler pour les Irakiens. En effet, l'Union soviétique, principal fournisseur d'armements du pays, avait unilatéralement stoppé ses livraisons dès le début de l'invasion, forçant Bagdad à se tourner vers des sources d'approvisionnement alternatives, comme l'Égypte.

## LES ARMES BLINDÉES IRAKIENNES ET IRANIENNES

Au moment du lancement de l'invasion, l'Armée irakienne était fortement mécanisée. En effet, quatre de ses dix *firqa* (divisions) étaient blindées et deux autres mécanisées, le solde étant composé d'infanterie. Elle disposait en sus d'au moins une brigade (*liwa*) blindée indépendante. En outre, deux divisions cadres allaient donner naissance à la 11e division d'infanterie et à la 12e division blindée peu après le début de la guerre. L'organisation des unités était inspirée des conceptions britanniques et soviétiques. Un bataillon, ou régiment dans la terminologie irakienne, de chars à trois compagnies disposait de 44 tanks, alors qu'une brigade blindée alignait trois bataillons de chars, un bataillon d'infanterie mécanisé, fort de 48 véhicules de combat d'infanterie, et un bataillon d'artillerie autopropulsée. Une brigade mécanisée comprenait trois bataillons (*katiba*) d'infanterie et un bataillon de chars. Une division blindée regroupait deux brigades blindées et une brigade mécanisée, cette proportion s'inversant dans le cadre d'une division mécanisée. L'arsenal irakien était principalement constitué de chars d'origine soviétique ; les brigades blindées alignaient des T-62, alors que les brigades mécanisées étaient équipées de T-55. En outre, l'Irak reçut, peu avant la guerre, des T-72, répartis entre la 17e brigade blindée et la 10e brigade blindée indépendante. L'infanterie mécanisée était transportée principalement par des BMP-1 ou des OT-64. La doctrine d'emploi irakienne restait très inspirée de l'héritage britannique, alliant progression méthodique et usage massif de la puissance de feu, au détriment cependant de la fluidité des mouvements, malgré les enseignements tirés de la participation irakienne à la guerre du Yom Kippour, où la nécessité de manœuvrer sur les flancs ennemis avait été mise en évidence.
Deux éléments contribuèrent à réduire l'efficacité de l'Armée irakienne durant l'invasion. En effet, depuis 1973, elle avait concentré ses efforts dans une difficile campagne menée contre les insurgés kurdes dans les montagnes du nord du pays, au détriment de sa préparation à mener des opérations conventionnelles. De plus, l'accession de Saddam Hussein au poste de président de la république avait accéléré l'ascension au sein de l'armée d'officiers politiques, dont la fidélité au pouvoir primait sur la compétence professionnelle.

▼ Quelques dizaines de tout récents T-72 soviétiques ont été perçus par l'Armée irakienne juste avant le début des hostilités. Ils permettent aux tankistes irakiens de tenir la dragée haute aux excellents M-60A1 iraniens, supérieurs au reste du parc blindé de « Saddam ». Droits Réservés

▲ Les Chieftain capturés par les Irakiens furent rassemblés dans une zone de l'immense base militaire d'Al-Taji. Celui-ci survécut assez longtemps pour être photographié par des soldats américains en 2003.
Coll. Cooper

Au moment de l'invasion, plusieurs divisions étaient de ce fait dirigées par des hommes inexpérimentés. Malgré ses défauts, l'Arme blindée irakienne pouvait s'avérer redoutable. Le 11 octobre 1980, peu après le franchissement et l'établissement d'une tête de pont sur la rivière Karoun, à une quinzaine de kilomètres de Khorramchahr, un bataillon de T-55 de la 3e division blindée affronta des Chieftain de la 92e division blindée iranienne. À l'issue de cette escarmouche, les tankistes ennemis, pris au dépourvu, perdirent cinq à six tanks, détruits ou embourbés.

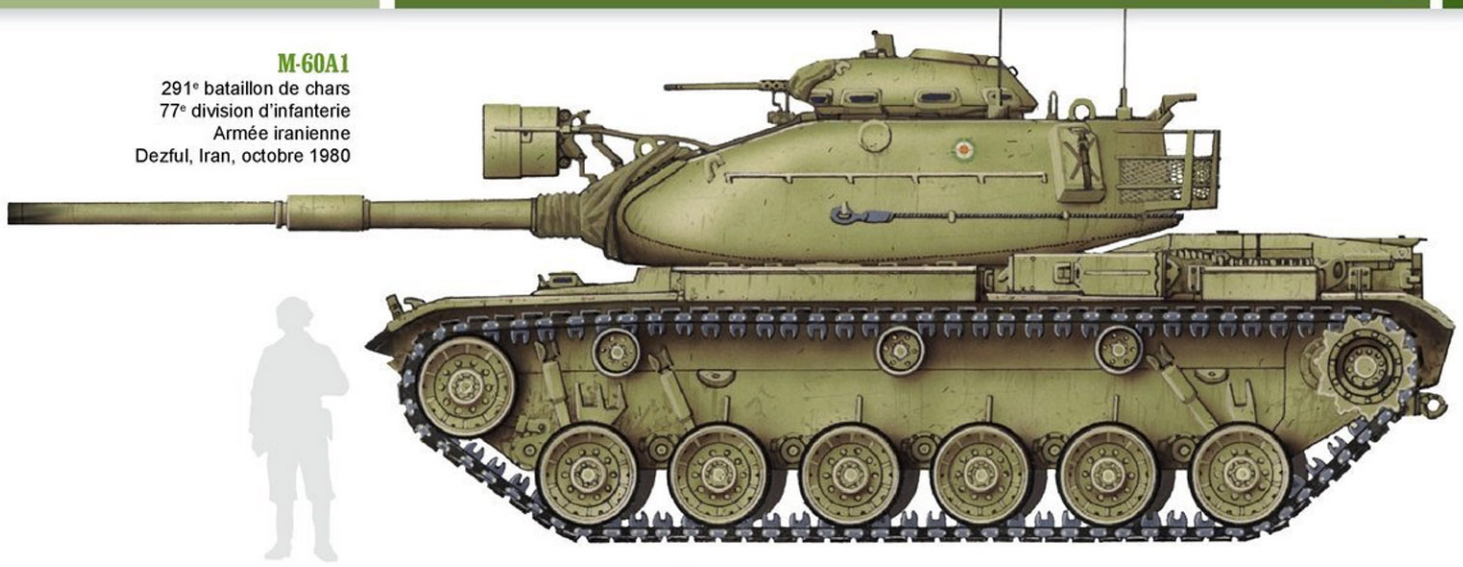
L'*Artesh* (l'Armée iranienne) disposait d'un parc de chars composé de 780 FV4201 Chieftain d'origine britannique ainsi que 860 M-47, M-48 et M-60 livrés par les Américains. L'infanterie mécanisée était montée sur M-113 et BTR-50, les unités de reconnaissance étant équipées de chars légers Scorpion anglais, alors que l'artillerie disposait d'obusiers autopropulsés M-109 et M-110. Ces moyens étaient concentrés au sein des 16e, 81e et 92e divisions blindées. Celles-ci étaient organisées en trois brigades, comprenant probablement deux bataillons blindés à 53 tanks et un bataillon mécanisé chacune. L'ordre de bataille incluait en sus le 37e groupe blindé indépendant. Enfin, certaines des cinq divisions d'infanterie de l'*Artesh*, à l'image de la 77e, incluaient une brigade blindée, les faisant correspondre de fait à des divisions mécanisées.

En 1980, l'armée était cependant gravement affaiblie. Le gouvernement révolutionnaire avait alors renvoyé entre 10 000 et 12 000 personnels militaires, et le Haut commandement avait été impitoyablement purgé. Pire, une désertion endémique régnait au sein de l'*Artesh*, alors que la durée du service militaire était passée de deux ans à une année. De ce fait, malgré les efforts réels consentis depuis l'arrivée du président Bani Sadr au pouvoir, les unités ne comptaient plus que de 40 à 60 % de leurs effectifs théoriques. L'état du 292e bataillon blindé de la 92e division blindée, principale formation stationnée dans le Khuzestân au moment de l'attaque irakienne, témoignait de cette décadence. Le bataillon ne comptait que 270 hommes sur 521, et seuls 32 de ses 53 chars Chieftain étaient opérationnels.

Au début de l'invasion irakienne, les unités blindées disponibles sur le théâtre des opérations, parant au plus pressé, furent engagées en ordre dispersé, formant des *Task Forces* de taille réduite. L'état-major iranien s'efforça également de compléter les effectifs des divisions stationnées ailleurs dans le pays, avant de les acheminer vers le front. Ces unités menèrent plusieurs contre-attaques au fur et à mesure de leur arrivée, la première intervenant le 15 octobre 1980 dans le secteur de Dezful, contre le flanc gauche de la 10e division blindée irakienne. Ambitieuse, elle visait à percer les lignes irakiennes avant de progresser rapidement vers la frontière et d'y attaquer les bases logistiques ennemies. L'opération fut confiée à la 21e division d'infanterie, récemment arrivée sur le front. Cette grande unité, formée à partir de l'ancienne garde impériale du Shah, avait été renforcée par les M-60 et M-113 du 291e bataillon de chars, cédé pour l'occasion par la brigade blindée de la 77e division d'infanterie. L'infanterie iranienne parvint initialement à progresser sur quelques kilomètres, mais l'offensive fut tuée dans l'œuf par l'intervention de l'aviation ennemie.

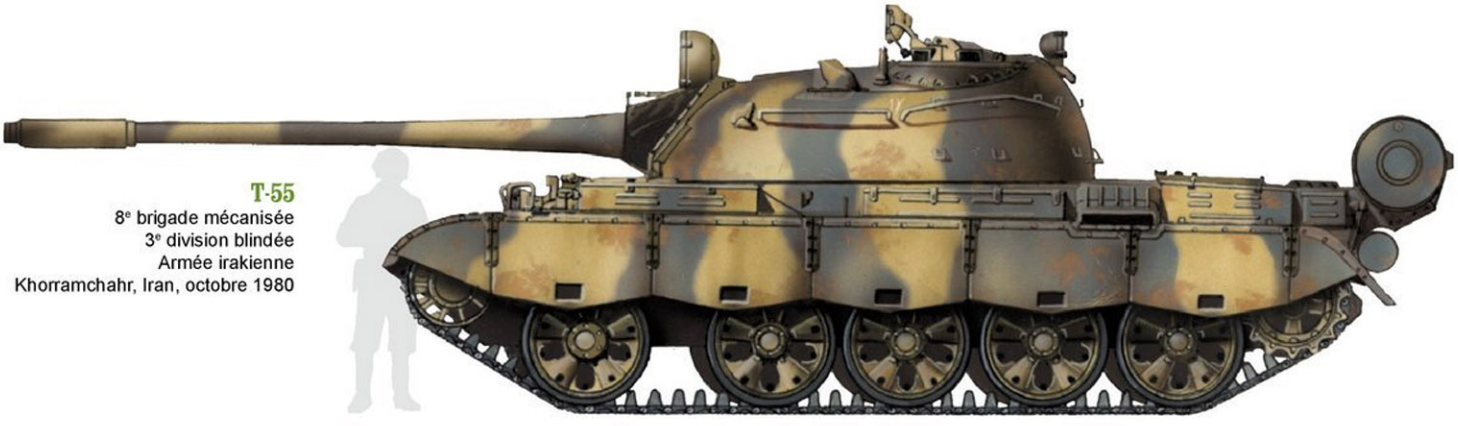
Des Hunter irakiens, pilotés par des instructeurs chevronnés, surprirent le 291e bataillon alors qu'il était en pleine phase de concentration, puis détruisirent les camions de son train logistique. Ayant perdu plusieurs blindés et privée de ravitaillement, l'unité devenait ainsi incapable d'exploiter une éventuelle percée des lignes adverses et privait l'offensive iranienne de son fer de lance, qui avorta ainsi prématurément. Même si elles échouèrent ou ne réalisèrent que des gains limités, les premières contre-attaques de l'*Artesh* contribuèrent indubitablement à stopper les Irakiens.

◀ Chieftain photographié en 1976. La doctrine de l'ancienne armée impériale iranienne était basée sur les expériences américaines et israéliennes durant les années 1960 et le début des années 1970. Ainsi, les Chieftain destinés à l'Iran étaient peints de manière identique à celle des tanks israéliens, bien que la couleur originelle fût rapidement éclaircie par l'effet du sable et du soleil.
Coll. Cooper

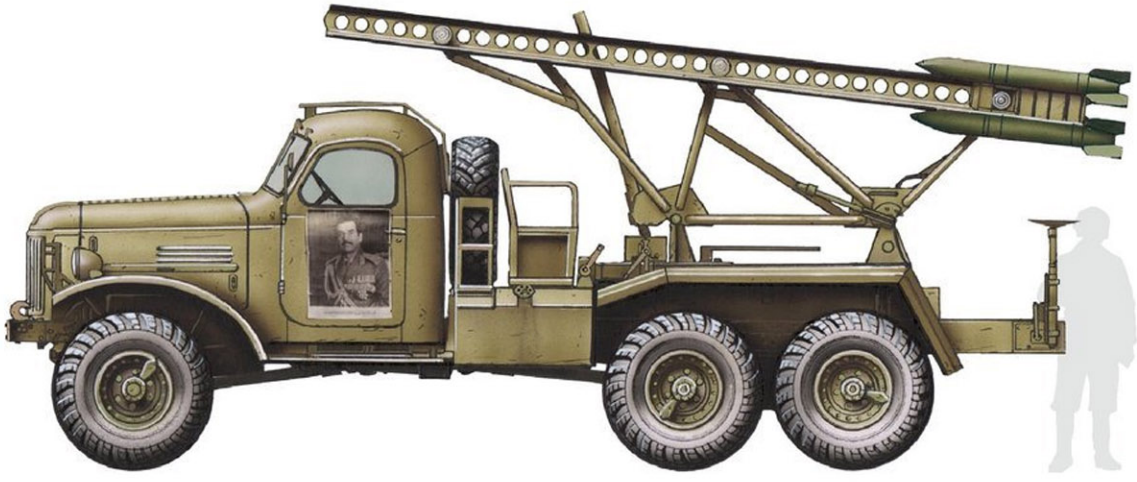


**M-60A1**
291e bataillon de chars
77e division d'infanterie
Armée iranienne
Dezful, Iran, octobre 1980

**M-113A1**
283e bataillon de cavalerie blindée
92e division blindée
Armée iranienne
Khorramchahr, Iran, octobre 1980



**T-55**
8e brigade mécanisée
3e division blindée
Armée irakienne
Khorramchahr, Iran, octobre 1980



**BM-13 Katioucha**
Artillerie du IIe corps d'armée
Armée irakienne
Qasr-e Chirin, Iran,
décembre 1980

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

## ORDRE DE BATAILLE DES DIVISIONS BLINDÉES ET MÉCANISÉES IRAKIENNES À L'ENTRÉE EN GUERRE

| | |
|---|---|
| 1re division mécanisée | 34e brigade blindée, 1re et 27e brigades mécanisées |
| 3e division blindée | 6e et 12e brigades blindées, 8e brigade mécanisée |
| 5e division mécanisée | 26e brigade blindée, 15e et 20e brigades mécanisées |
| 6e division blindée | 16e et 30e brigades blindées, 25e brigade mécanisée |
| 9e division blindée | 35e et 43e brigades blindées, 14e brigade mécanisée |
| 10e division blindée | 17e et 42e brigades blindées, 24e brigade mécanisée |

▶ Un transport de troupes M-113 iranien faisant office de chasseur de chars, équipé d'un lanceur TOW.
Coll. Sajed, via Tom Cooper

## L'IRAN PASSE À L'OFFENSIVE

Alors que le front se stabilisait et que les grandes unités de l'Armée iranienne montaient en puissance, la pression politique en faveur d'une contre-offensive pesait de plus en plus sur le gouvernement. En effet, loin d'être monolithique, le pouvoir à Téhéran faisait l'objet de luttes féroces entre factions rivales, l'ayatollah Khomeiny jouant le rôle d'arbitre. Ainsi, le président Bani Sadr, élu l'année précédente, suscitait une vive contestation de la part des Mollah. Par ailleurs, des voix de plus en plus nombreuses se firent entendre pour demander une accentuation de l'engagement des gardiens de la révolution, les *Pasdarans*, dans la guerre. Crée par un décret de l'ayatollah Khomeiny, le corps des gardiens de la révolution islamique était issu du regroupement de plusieurs mouvements armés nés avant ou durant la révolution. Cependant, au moment de l'invasion irakienne, la mission première des *Pasdarans* était la lutte contre les menaces intérieures, et ils ne disposaient pas de l'équipement, de l'entraînement ou des structures leur permettant d'affronter l'Armée irakienne frontalement. Ce contexte politique complexe influa lourdement sur la bataille de Susangerd, car, sommée d'agir rapidement, l'*Artesh* se vit contrainte d'attaquer sans avoir eu le temps de mener à bien l'ensemble des préparatifs jugés nécessaires, et surtout au milieu de l'hiver. Les fortes précipitations marquant cette saison rendaient la boue omniprésente, obligeant les unités mécanisées à progresser le long des routes.

L'offensive débuta le 20 décembre 1980. L'opération était complexe et prévoyait plusieurs attaques secondaires simultanées dans les secteurs de Qasr-e Chirin et d'Ahwaz. L'effort principal devait cependant être porté au centre du front, visant le saillant irakien formé entre les villes de Susangerd et de Dezful. L'objectif de cette dernière offensive, baptisée Hadjah, mais aussi connue sous le nom de Nassr, était ambitieux ; il s'agissait de percer les lignes ennemies, de rallier Susangerd, puis de progresser vers la cité d'Abadan afin de lever le siège de cette dernière. Les officiers iraniens estimaient en effet qu'une puissante poussée menée par des forces blindées et appuyées par l'aviation avait de bonnes chances de succès. Cependant, l'IRIAA ne put fournir que 16 hélicoptères AH-1J Cobra, alors qu'une vingtaine de F-5 et deux escadrons de F-4E furent alloués à l'opération par l'*Islamic Republic of Iran Air Force*.

Au sol, le poids de l'offensive reposa sur deux brigades blindées appartenant respectivement aux 16e et 92e divisions blindées. En outre, la 55e brigade de parachutistes et dix bataillons des *Pasdarans* étaient disponibles pour l'opération. Le saillant était tenu,

▶ Des soldats iraniens inspectent un T-62 après la libération de Khorramchahr en 1982. Ce char était le cheval de bataille des brigades blindées irakiennes durant les premières années de la guerre.
Coll. Sajed, via Tom Cooper

▶ T-55 irakiens photographiés avant une attaque. Face aux M-60A1 et Chieftain d'origine anglo-saxonne, ce char soviétique affiche clairement ses limites.
Droits Réservés

◀ Char M-60A1 iranien, probablement de la 81e brigade blindée, accompagné par des soldats, sans doute de la 7e brigade d'infanterie, durant l'opération Bazy Deraz, à l'est de Qasr-e-Shirin, en avril 1981.
Coll. Cooper

du côté irakien, par la 9e division blindée. Cependant, à l'insu des Iraniens, deux bataillons de la 10e division blindée avaient commencé à se déployer sur les arrières du front. Ces unités dépendaient du IIIe corps, dont le quartier général était à Bassora. Même si plusieurs des formations évoquées, comme la 9e division blindée irakienne ou la 92e division blindée iranienne, durement éprouvées durant les mois précédents, étaient en sous-effectifs, la bataille à venir allait s'avérer être un des plus grands affrontements de chars depuis la guerre du Yom Kippour.

## LE CHOC DES BLINDÉS

L'attaque iranienne débuta le matin du 5 janvier 1981 avec une série de frappes menées par des hélicoptères et des chasseurs-bombardiers. Celles-ci infligèrent à l'ennemi la perte d'une soixantaine de véhicules blindés et de pièces d'artillerie. Puis, précédés par un barrage d'artillerie de quinze minutes, les Iraniens assaillirent les lignes de la 9e division blindée irakienne au moyen d'une attaque en tenaille. La première pince correspondait à l'assaut mené par la 92e division blindée, dont les unités franchirent avec succès la rivière Karoun à l'aide de pontons établis par le génie. Les deux bataillons engagés par cette division furent cependant rapidement immobilisés par des champs de mines et des tirs de missiles antichars. Ce succès défensif permit aux Irakiens de concentrer leurs moyens sur l'autre axe de progression iranien sans devoir craindre pour leur flanc.

Pendant ce temps, la brigade blindée appartenant à la 16e division blindée progressa en colonne le long de l'unique route du secteur, avant de pénétrer dans les positions de la 43e brigade de la 9e division blindée irakienne. La résistance de cette unité, déjà malmenée par les raids aériens, s'effondra dans la journée face aux infiltrations des *Pasdarans* associées aux coups de butoir des Chieftain, qui lui infligèrent la perte d'une cinquantaine de T-62, moins bien armés et protégés que leurs adversaires. De plus, les Iraniens firent preuve, à cette occasion, d'une grande maîtrise tactique, mettant à profit le terrain pour s'infiltrer dans le dispositif adverse, avant de frapper ce dernier sur les flancs. Ils progressèrent ainsi d'une vingtaine de kilomètres ce jour-là, capturant un matériel considérable et faisant 800 prisonniers. Dans l'après-midi, alors que Saddam Hussein réagissait en ordonnant à ses troupes de ne pas céder un pouce de terrain, des hélicoptères irakiens apparurent au-dessus du champ de bataille pour suivre les mouvements iraniens. En début de soirée, les deux bataillons de la 12e division blindée irakienne présents dans le secteur contre-attaquèrent et parvinrent à stopper l'avance iranienne.

Le bilan iranien au soir du premier jour de l'offensive était mitigé. Les opérations secondaires menées dans les secteurs de Qasr-e Chirin et d'Ahwaz furent un succès, avec une progression d'une dizaine de kilomètres dans les deux cas. Cependant, l'enjeu principal résidait dans le saillant de Susangerd, où ils étaient bien parvenus à enfoncer le dispositif irakien, mais où une des deux pinces de leur tenaille avait été stoppée.

▲ Deux T-55 irakiens littéralement embourbés dans une zone marécageuse du front. Loin de l'idée que l'on peut se faire de cette aire géographique, la frontière irano-irakienne n'est pas seulement composée de déserts, mais également de marécages et de montagnes. Droits Réservés

L'Armée irakienne profita de la nuit du 5 au 6 janvier pour acheminer un maximum de renforts, et tout particulièrement des batteries de SA-6 et des ZSU-23-4, dont la protection avait jusque-là fait cruellement défaut face aux attaques dévastatrices de l'aviation adverse. Surtout, deux bataillons blindés de la 10e brigade blindée indépendante, une unité d'élite équipée de T-72, furent dépêchés en urgence de Bagdad par voie ferrée. Ceux-ci arrivèrent juste à temps pour lancer une contre-attaque sur le flanc gauche de la brigade de la 16e division blindée iranienne au matin du 6 janvier 1981.

Ce jour-là, l'*Islamic Republic of Iran Air Force* interrompit ses missions d'appui-feu rapproché en faveur de la brigade blindée iranienne pour basculer vers des frappes sur les arrières irakiens. Cette décision prématurée réduisit la puissance de feu disponible au moment décisif et laissa le champ libre à l'aviation irakienne, qui ne tarda pas à intervenir. Ainsi, au début de la journée, des MiG-21 apparurent et abattirent un des hélicoptères Cobra chargés de les appuyer, forçant les autres à s'échapper. De plus, les missions de reconnaissance du *70th Squadron*, équipé de MiG-21R, permirent aux Irakiens de découvrir l'absence de réserves iraniennes et leurs flancs découverts. De fait, alors que l'assaut frontal de la brigade de tête iranienne contre le centre irakien débouchait sur une série d'intenses duels entre Chieftain et T-62, les Irakiens manœuvrèrent d'autres brigades sur les flancs de l'ennemi, dont la 10e brigade blindée indépendante qui frappa sur l'aile droite. Pris en tenaille, les tankistes iraniens souffrirent bientôt du manque de munitions et furent contraints de se retirer vers leur échelon logistique, maintenu trop en arrière, pour se réapprovisionner. Ce faisant, ils créèrent des intervalles avec leur infanterie d'accompagnement, qui elle-même voyait ses réserves en roquettes antichars s'amenuiser rapidement. La situation se détériora encore autour de 14h00 à cause de l'aviation irakienne qui bombarda férocement les arrières de la division, compliquant d'autant le soutien aux unités engagées dans la bataille. Enfin, par malchance, des F-5E de l'IRIAF attaquèrent également par méprise leurs propres troupes. L'affrontement entre Chieftain et T-72 qui en résulta constitua l'un des tournants de la bataille, les Irakiens parvinrent à détruire entre quinze et vingt Chieftain, forçant les Iraniens à se replier, non sans avoir eux aussi infligé des pertes à l'adversaire. Ainsi, un Chieftain chargé de couvrir la retraite de ses congénères détruisit quatre T-72 avant de rompre le combat, après avoir été touché à plusieurs reprises par des coups directs. Cet affrontement ne se limita pas à un duel entre blindés, l'artillerie irakienne s'avérant meurtrière et l'intervention des soldats de la 31e brigade *Maghawir* (commando) qui sécurisèrent le champ de bataille, déterminante.

Le 7 janvier, la brigade blindée iranienne continua jusqu'à la rivière Talha, derrière laquelle elle parvint à rétablir un semblant de ligne de front, malgré le chaos régnant au sein de la chaîne de commandement iranienne à cause de la tournure imprévue prise par les événements. Les Irakiens n'étaient pas restés inactifs, et, à midi, la 10e brigade blindée indépendante franchit la rivière à l'aide de pontons mis en place par le génie, avant de continuer à progresser. Les tankistes irakiens furent arrêtés peu après par des tirs de missiles TOW lancés par des équipes antichars ennemies montées sur Jeep et par l'intervention d'hélicoptères Cobra. Les Irakiens tentèrent de relancer leur progression dès le lendemain mais se heurtèrent à une brigade d'infanterie iranienne hâtivement redéployée afin de rétablir une ligne de front, tout en subissant les coups des F-4 iraniens armés de missiles Maverick et des Cobra armés de TOW. Après avoir accusé de lourdes pertes en blindés, la brigade irakienne retraita sur l'autre rive de la rivière Talha, renonçant ainsi à d'autres tentatives d'exploitation du succès défensif du 6 janvier.

▼ Une Toyota iranienne équipée d'un lanceur TOW. Ces 4x4 d'origine japonaise remplacèrent les Jeep Mutt américaines de l'ancienne armée du Shah utilisées dans ce rôle au début du conflit. Coll. Sajed via Tom Cooper

## LE CHIEFTAIN AU COMBAT

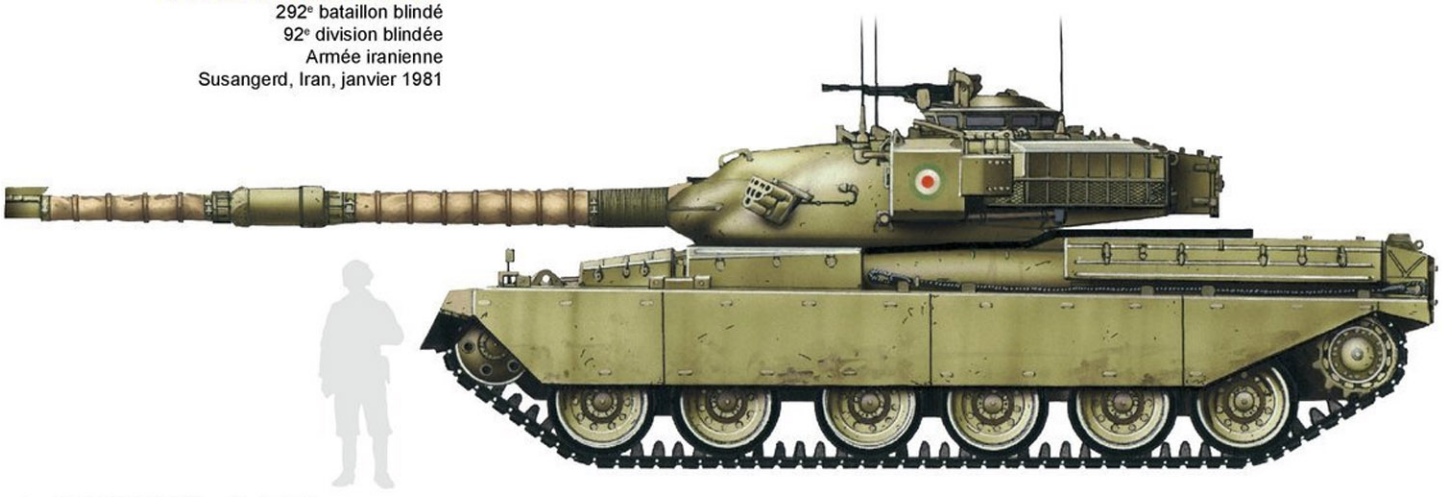
Contrairement aux célèbres affrontements entre le VIIe corps américain et les divisions *Al-Madina al-Munawwara* et *Tawakalnah al-Allah* de la garde républicaine en février 1991, la bataille de Susangerd opposa des armées aux équipements comparables. En effet, la conception des variantes de Chieftain, M-113 et M-109, alignées par les Iraniens était contemporaine de celle des T-62, T-72, BMP-1 et 2S1 des brigades blindées irakiennes. Si les caractéristiques des T-62 et T-72 soviétiques sont bien connues, la bataille fut un des premiers engagements de grande ampleur auquel participa le Chieftain britannique. Conçu dans les années cinquante et soixante et entré en service dans l'Armée anglaise en 1967, le char produit par la firme Vickers-Armstrong était alors le plus puissamment armé et blindé de l'arsenal des pays de l'OTAN. Pesant 53 tonnes, il était doté d'un canon rayé L11 de 120 mm alimenté par 64 obus stockés à l'intérieur du char. Le talon d'Achille du Chieftain était son manque de fiabilité, principalement causé par les différentes variantes de son moteur L60 insuffisamment puissantes. Ces défauts furent assez graves pour faire l'objet d'un rapport parlementaire britannique

▲ Deux T-62 irakiens détruits dans la zone de Khorramchahr, durant la débâcle de l'automne 1982. Les obus de 115 mm du T-62, en dépit de leur qualité de perforation (procurée par une vitesse initiale de 1 615 mètres par seconde), ont toutes les peines du monde à venir à bout du blindage frontal du Chieftain iranien...
Coll. DSRC, via Tom Cooper

à la fin des années 1970 et jouèrent en défaveur des Iraniens sur la plaine marécageuse de Karkeh, où certains d'entre eux s'embourbèrent. Face à ses rivaux irakiens, le Chieftain était cependant avantagé par son blindage, difficile à percer pour les obus de 115 mm tirés par les T-62, mais plus vulnérable face aux projectiles de 125 mm des canons des T-72. En effet, à plusieurs reprises, ceux-ci parvinrent à percer le blindage frontal du tank britannique. Inversement, aucun de ces deux modèles de chars soviétiques ne pouvait espérer survivre à un coup direct du canon L11 du tank britannique. Significativement, les Irakiens considérèrent, à l'issue de ces combats, que leurs T-72 étaient bien supérieurs, car plus manœuvrables et tout aussi bien armés. De ce fait, lorsque par la suite les Britanniques offrirent aux Irakiens de leur vendre des Chieftain, ils furent sèchement éconduits par le directeur du département concerné.

Après la bataille, les Irakiens estimèrent les pertes ennemies à 100 tanks, 70 autres véhicules blindés et 5 000 hommes tués ou blessés. Ils annoncèrent également avoir capturé une centaine de blindés et rapportèrent avoir abattu 17 avions et hélicoptères, principalement au cours de combats aériens. Les pertes iraniennes se révélèrent très inférieures, avec probablement 60 tanks et autres blindés, une dizaine d'hélicoptères et d'avions de combat et environ 2 000 tués et blessés. Les Irakiens perdirent durant la bataille de 80 à 90 tanks, dont une trentaine de T-72, et approximativement 1 000 tués et blessés. Plusieurs chasseurs MiG et hélicoptères Mi-25 et Mi-8 furent également abattus durant les combats.

**FV 4201 Chieftain Mk. 5/3P**
292e bataillon blindé
92e division blindée
Armée iranienne
Susangerd, Iran, janvier 1981

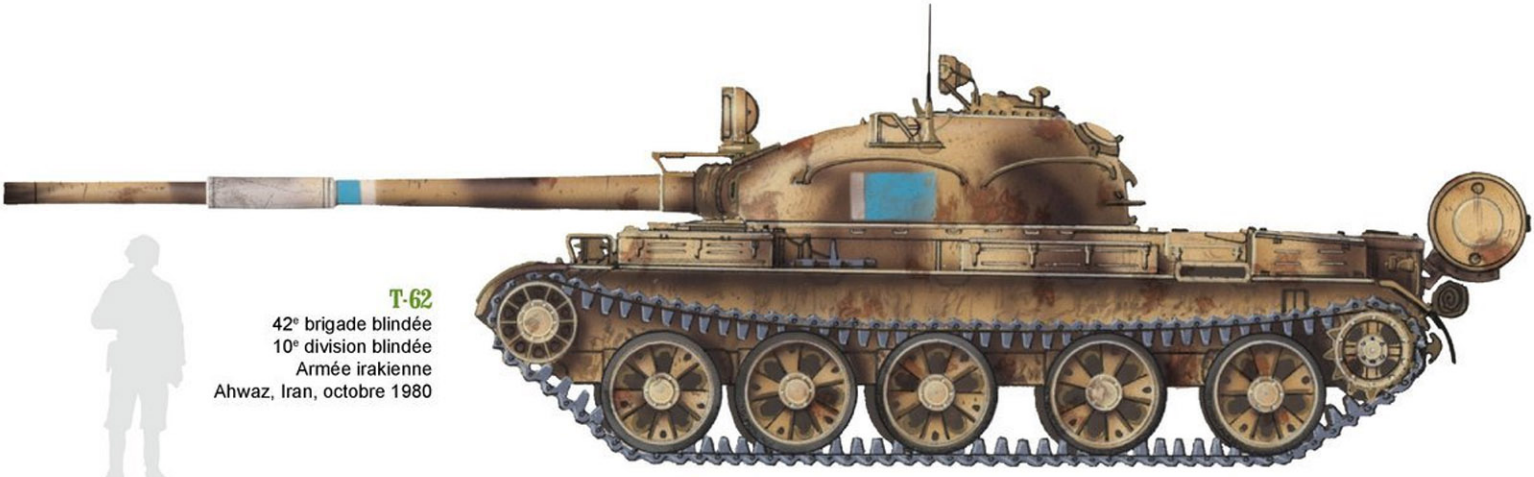


Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

**ZSU-57-2**
Unité inconnue
Armée iranienne
Susangerd, Iran, janvier 1981

**Toyota Land Cruiser BJ44**
Unité inconnue
Corps des Gardiens de la révolution islamique (*Pasdarans*)
Rivière Talha, Iran, janvier 1981

**ZSU-23-4 Shilka**
12e division blindée
Armée irakienne
Susangerd, Iran, janvier 1981



**T-62**
42e brigade blindée
10e division blindée
Armée irakienne
Ahwaz, Iran, octobre 1980

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

## CONCLUSION

L'échec de cette première offensive de grande envergure iranienne eut d'importantes répercussions politiques et tactiques. La débâcle fragilisa encore plus la position du président Bani Sadr, qui fut destitué quelques mois plus tard. Avec lui disparut un des derniers obstacles à la montée en puissance des *Pasdarans*, qui entamèrent leur conversion en une armée conventionnelle. Cet accroissement des forces armées iraniennes, rendu indispensable par la longueur du front et l'intensification de la guerre, se fit donc au détriment de l'*Artesh.* Sur le plan tactique, les Iraniens tirèrent d'importantes leçons de la bataille, et leurs prochaines offensives, mieux préparées, accordèrent une importance beaucoup plus grande à la coordination entre infanterie, blindés et artillerie. Ces nouvelles méthodes ne manquèrent pas de prendre au dépourvu les Irakiens quelques mois plus tard, qui, pour les mêmes raisons que les Iraniens, avaient dû accroître la taille de leurs effectifs en dépêchant sur le front des unités du *Jeish Al-Shabi,* l'armée populaire, en réalité une milice chargée de missions de sécurité intérieure, et dont l'efficacité militaire s'avéra très inférieure à celle des troupes de l'armée régulière. Même la qualité des unités de cette dernière pouvait par ailleurs beaucoup varier. Ainsi, la 9e division blindée, malmenée durant la bataille de Susangerd, y gagna une réputation d'unité particulièrement malchanceuse et fut identifiée comme vulnérable par les Iraniens, qui en firent une cible privilégiée de leurs attaques par la suite, jusqu'à ce qu'elle soit dissoute en août 1982. *A contrario*, la 10e brigade blindée indépendante s'y vit attribuer le surnom d'*Al-Kakab* à la suite de cet engagement, du nom d'un héros arabe qui s'illustra durant la campagne qui aboutit à la conversion des Perses à l'Islam au VIIe siècle. Cette brigade fut ensuite sélectionnée pour intégrer la garde républicaine au moment où celle-ci entama sa montée en puissance afin de constituer une réserve stratégique et non plus une simple garde du palais.

*In fine*, si la bataille de Susangerd fut caractéristique des affrontements pour lesquels l'Armée irakienne se prépara à la suite de sa participation à la guerre du Yom Kippour, elle confirma aussi que, dans la guerre moderne, l'assaillant subit invariablement des pertes élevées face au feu des tanks et des systèmes antichars ennemis, pour autant que les adversaires partagent un niveau technologique et un entraînement comparables. ■

▲ Une rangée de Chieftain, qui, après avoir été sortis des dépôts et révisés, furent utilisés pour équiper la 88e division blindée iranienne.
Coll. Cooper

## POUR ALLER PLUS LOIN


- Dilip Hero, *The Longest war : The Iran-Iraq Military Conflict*, Routledge, 1990.
- Steven R. Ward, *Immortal : A Military History of Iran and Its Armed Forces*, Georgetown University Press, 2009
- Collectif, *Saddam's War: An Iraqi Military Perspective of the Iran-Iraq War*, National Defense University, 2009
- Collectif, *Saddam's Generals: Perspectives on the Iran-Iraq War*, Institute for Defense Analysis, 2011
- Pierre Razoux, *La Guerre Iran-Irak, première guerre du Golfe 1980-1988*, Perrin, 2013.

◢ Un char iranien M-60A1, probablement de la 81e brigade blindée, détruit à l'ouest de Saleh Abad, en janvier 1981, durant l'opération « Zolfaqar ».
Coll. Sajed, via Tom Cooper

**Loin des succès tant vantés par la propagande allemande, les débuts des Tiger sont difficiles, pour ne pas dire catastrophiques ! Retour sur leur premier engagement dans le nord de l'Union soviétique à l'orée de l'hiver 1942.**

Par **Pierre Petit**

## LA MISE SUR PIED DE LA « 502 »

Le 14 juillet 1942, se tient une réunion de la plus haute importance en présence des membres de la *Panzerkommission*. Elle est la conséquence de l'ordre du 23 juin donné par le *Führer* stipulant que 285 Tiger doivent être opérationnels pour le 12 mai 1943. Il n'y a pas de temps à perdre, et deux exemplaires doivent gagner d'urgence le terrain d'exercice de Kummersdorf pour une série de tests en conditions réelles. Ce sera aussi l'occasion d'évaluer la résistance des nouvelles barres de torsion renforcées par un alliage de chrome et d'acier qui seront montées par la suite sur les chars de série.

Le 16 juillet 1942, l'*Oberst* Thomale ne peut cacher sa satisfaction après les 209 kilomètres effectués en tout-terrain par les chars de présérie. Le 22 juillet, les deux Tiger ont parcouru 960 kilomètres en ordre de combat, c'est-à-dire avec un poids de 56,7 tonnes. Malgré l'enthousiasme de Thomale, divers problèmes ont entaché les essais, risquant de retarder la mise en service : le moteur est mis en cause du fait d'un nombre élevé d'avaries ; les axes des galets de roulement se sont tordus ; la boîte de vitesses ne peut pas aller au-delà de la sixième. Malgré les problèmes rencontrés, la firme Henschel, seule autorisée à fabriquer le nouveau *Panzer*, lance la production dès les premiers jours du mois d'août 1942.

Dans le domaine de l'instruction tout est aussi à faire. En ce premier semestre de l'année 1942, il est demandé au sein des unités blindées des volontaires pour servir sur le nouveau char. Ceux-ci doivent se présenter à la *Panzer-Ersatz-und Ausbildungs-Abteilung 500*, fraîchement établie à Paderborn, en Westphalie. Cette unité accueille et forme les futurs équipages des deux premiers bataillons.

◀ Le modèle expérimental *VK 45.01*, remplaçant le *VK 36.01*, photographié dans les usines Henschel à Kassel. La tourelle construite par Krupp est celle du *VK 45.01 (P)* de Porsche. Remarquez la plaque de blindage (*Vorpanzer*) supplémentaire à l'avant de la caisse ainsi que l'adjonction d'un galet de roulement additionnel, afin de mieux soutenir les brins supérieurs des chenilles et leur grande largeur.
Bovington Tank Museum

# OBJECTIF LENINGRAD !

## LES DÉBUTS TUMULTUEUX DU TIGER

Sauf mention contraire, toutes photos : Archives Caraktère

L'instruction se déroule correctement, malgré les bombardements dont font l'objet Paderborn et surtout les usines Henschel de Kassel. Pour échapper aux raids alliés, les centres d'instruction sont disséminés à Ohrdruf, Putlos et Fallingbostel, qui est devenu le centre de formation des tireurs. Les pilotes, quant à eux, suivent leurs cours à Kassel-Wilhelmstal. Les bataillons doivent être aussi équipés en véhicules variés. Ce sont les équipages en formation qui, en plus de leur programme d'instruction, vont percevoir des Horch à Chemnitz, des *Kübelwagen* à Wolfsburg ainsi que des camions dans d'autres lieux. L'instruction des maintenanciers est tout aussi capitale et la plus complète possible. Dispensée par les ingénieurs de la firme Henschel, elle se déroule directement à Kassel, pour ensuite être mise en application sur le terrain, à Paderborn. À la mi-juin, les trois compagnies de combat et la compagnie de commandement de la *schwere Panzer-Abteilung 502* sont à effectifs pleins. Viendra ensuite la mise sur pied des sections de récupération, de reconnaissance et de l'atelier de réparation.

▲ Ce cliché montre bien le paysage dans lequel le premier engagement des Tiger s'est déroulé : Taïga de bouleaux et sol spongieux. Notez l'absence du galet avant extérieur qui, en temps normal, est démonté pour le transport ferroviaire et la mise en place des chenilles étroites dites *Verladeketten*.

Le 20 juillet 1942, l'ordre de transfert de toutes les unités considérées comme prêtes tombe. Elles quittent Paderborn pour se regrouper à Fallingbostel. Le déplacement est réalisé en une journée, celle du 28 juillet, durant laquelle il a aussi fallu charger les chars d'instruction sur les plates-formes ferroviaires. C'est dans ce nouveau centre que l'instruction centralisée va se poursuivre.

Le 5 août 1942, le *Major* Richard Märker prend ses fonctions de chef de corps de la *schwere Panzer-Abteilung 502*. Il doit travailler de manière très étroite avec les ingénieurs d'Henschel, dirigés par l'*Oberst* Icken, ainsi qu'avec ceux du *Heereswaffenamt* [1].

[1] Organisme responsable, entre autres, du développement et de la mise en service des nouvelles armes et technologies au sein de la *Wehrmacht*.

Les Tiger destinés au bataillon arrivent très progressivement. La livraison des quatre premiers engins de série s'étale sur trois jours. Initialement programmée pour le 18 août, elle ne débute que le 19 ; elle est suivie d'une nouvelle livraison le lendemain, puis le 30 août. Les chars débarquent à Fallingbostel accompagnés de quelques *Panzer III Ausf. N* flambant neufs. Ils sont immédiatement pris en compte par les équipages, qui s'empressent d'entamer leur rodage, durant lequel les premières pannes ne tardent pas à survenir, malgré les améliorations apportées au niveau des bras de suspension, des premiers galets et le renforcement des colliers de serrage du circuit de refroidissement. Mais l'avarie la plus grave est la faiblesse de la pompe à huile moteur qui entraîne une lubrification aléatoire des cylindres du Maybach. Ce défaut engendre la casse pure et simple du vilebrequin. Le circuit de refroidissement n'est pas non plus épargné, car, là aussi, la pression d'huile du régulateur de ventilation est trop faible, ce qui provoque une surchauffe du moteur. Les moindres défaillances sont enregistrées par les officiers de maintenance, les ingénieurs et les techniciens. D'autres avaries concernant les freins de direction et l'embrayage sont observées au fil des kilomètres : certaines pièces ont été mal usinées et présentent des faiblesses structurelles. Deux causes sont possibles : la négligence ou le sabotage, car de nombreux ouvriers étrangers sont employés à Kassel. Moteur, transmission, suspension… une fois ces problèmes de jeunesse identifiés, il faut y remédier dans les plus brefs délais en concevant des pièces plus performantes. Même l'ingénieur Aders, le père du Tiger, est présent en tant qu'expert pour faciliter les recherches de solutions techniques. Les mécaniciens de la compagnie de maintenance travaillent en étroite collaboration avec l'ingénieur Frohns de la firme Maybach et l'ingénieur Rogall de chez Henschel [2].

De leur côté, les tireurs découvrent la puissance de feu du canon de « 88 ». Expérimentés et pour la plupart vétérans du front de l'Est, ils savent ce que leur nouveau char est capable de faire sur le champ de bataille. Beaucoup sont convaincus d'avoir l'arme absolue face aux T-34 soviétiques. Pourtant, là encore, les choses ne sont pas simples : le « 88 » est certes surpuissant, mais il n'est pas exempt de défauts. C'est ainsi que suite aux séances de tirs intensives réalisées à Fallingbostel, les officiers « bouche à feu » notent les arrachements de métal des canons et tout autre défaut pouvant influer sur la précision du tube de *8,8cm*. Et, là encore, les techniciens œuvrent de jour comme de nuit pour remédier à ces problèmes.

[2] Ces deux ingénieurs, faisant partie de l'équipe de l'*Oberst Icken*, seront d'ailleurs non loin de Leningrad avec les techniciens de la « 502 » lors de l'hiver 1942-43, afin de maintenir le plus haut possible le taux de disponibilité des Tiger.

## DÉPART POUR L'OSTFRONT

Le 23 août 1942, les quatre premiers Tiger de série (dont deux ne sont pas encore opérationnels) sont embarqués sur les plates-formes ferroviaires avec quatre *Panzer III Ausf. N* d'escorte. La *1. Kompanie*, l'état-major et la moitié de l'unité de maintenance assurent les effectifs.

C'est alors que débute la fastidieuse séance de mise en place des chenilles de transport ferroviaires *Verladeketten* (moins larges de 40 cm que les *Marschketten*, les chenilles de combat), car ces dernières engagent le gabarit de la plate-forme dans les tunnels et sur les ponts. Théoriquement, l'opération prend environ 25 minutes par chenille. Mais suivant la nature du sol et les conditions atmosphériques, la durée peut considérablement s'allonger !

▼ Deux photos d'un *Versuchträger*, ou « mulet », destiné à tester le train de roulement du Tiger ainsi que son groupe motopropulseur. Il apparaît sur ces deux clichés la difficulté du châssis à se mouvoir. Malheureusement, la mobilité ne sera pas améliorée avec les 13 500 kg de la tourelle et les 700 ch du moteur Maybach ! Bien que ce problème soit connu des industriels, des ingénieurs et des militaires, le Tiger sera engagé au feu sans réelle phase de rodage, principalement du fait des exigences du *Führer*. Bovington Tank Museum

Ingénieurs civils et militaires, accompagnés d'autorités militaires et de représentants des firmes industrielles, visitant les chaînes de montage des Tiger.

De plus, la première rangée du train de roulement, composée de quatre galets, doit être démontée, étant elle aussi hors gabarit. Une plate-forme accueille un seul char. Deux plates-formes ne peuvent être attelées l'une à l'autre pour éviter une surcharge lors des passages d'ouvrages d'art ; pour équilibrer le convoi, il faut donc, entre chacune d'entre elles, intercaler quatre wagons de marchandises. Les chars sont brêlés sur les plates-formes à l'aide de câbles tendeurs.

Lors des chargements et déchargements, un tracteur FAMO 18t de la compagnie de maintenance est présent sur site. Il est embarqué sur le train, faisant partie intégrante du convoi ; sa grue de 6 tonnes permet de remettre un véhicule tombé du train lors des manœuvres délicates sur ses roues ou sur ses chenilles, de charger et de décharger des caisses de pièces de rechange. Au front, il sert principalement à détoureller un char, sortir un moteur de la caisse ou tracter divers véhicules. D'après le manuel d'utilisation, il faut trois FAMO 18t pour prendre en remorque un Tiger. Avec les quatre Tiger, les quatre *Panzer III* et le FAMO, des ambulances, des side-cars, des *Kübelwagen* et des pièces antiaériennes de *2cm* sont aussi embarqués.

Autre vue de la production des Tiger dans les usines Henschel. Ce « lourd », peint en jaune sable et donc produit à partir de l'été 1943, est en bout de chaînes de montage. Il ne reste plus qu'à intégrer la tourelle fournie par Wegmann au châssis. Il est chaussé des chenilles de transport et donc prêt à être embarqué sur une plate-forme ferroviaire. Droits Réservés

En ce 23 août, à 12h51, le signal du départ est donné en gare de Fallingbostel. Le train tiré par deux locomotives s'ébranle en direction de l'Est. Il va traverser Berlin, Schneidemühl et Tilsit. Le 27 au matin, il passe la gare frontalière de Walk, avant de filer vers Pleskau, Morachino, Luga et Jachitschera. Le front se rapproche, et le train subit une attaque de l'aviation russe, repoussée par la *Flak*. Aucun dommage n'est à déplorer. La gare de Krasnogwardeisk est dépassée ; la prochaine sera celle de Mga, située à 40 kilomètres au sud-est de Leningrad : c'est le terminus du train, qui est atteint dans la nuit du 28 au 29 août 1942.

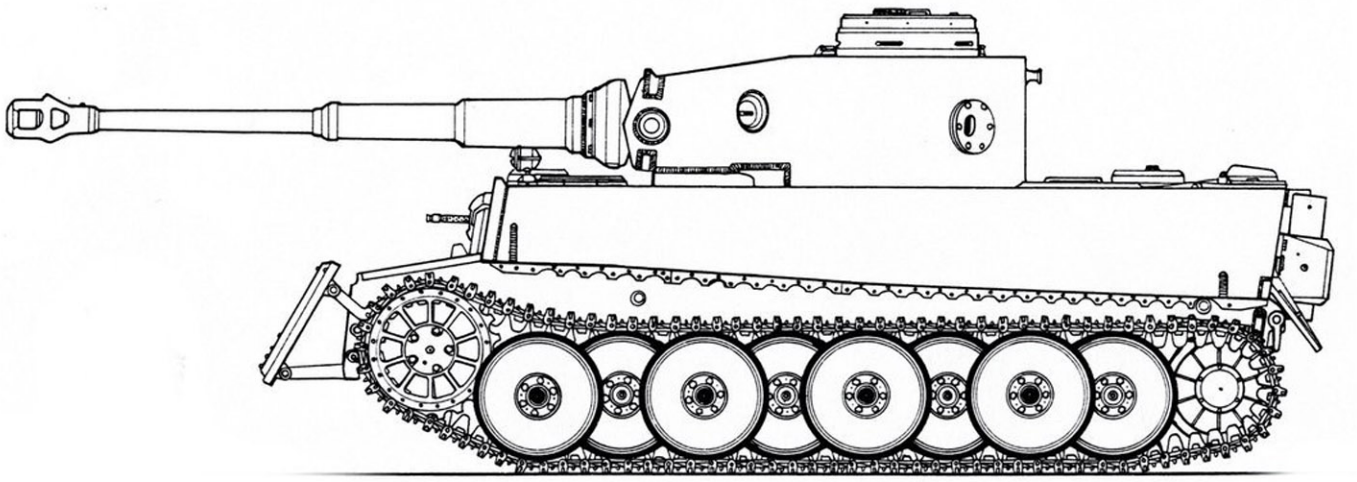
## BAPTÊME DU FEU

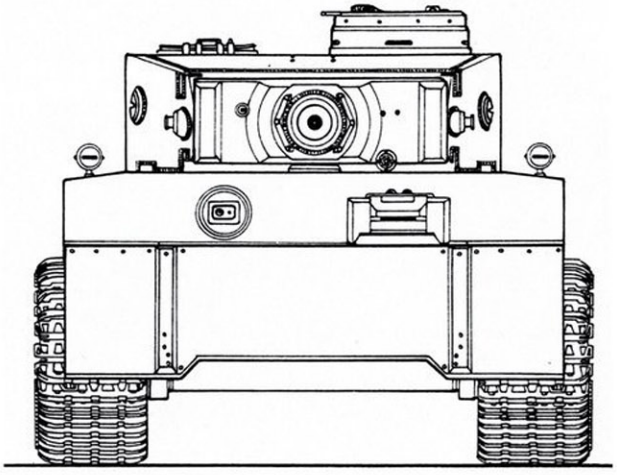
Alors que les Tiger arrivent au terme de leur périple ferroviaire, la 2e Armée de choc soviétique, qui dépend du groupe d'armées « Volkhov », vient de lancer une attaque en direction de l'ouest. Ses objectifs sont la ville de Schlüsselburg (à 35 kilomètres à l'est de Leningrad, à l'embouchure de la Neva et du lac Ladoga) et la localité de Mga, véritable carrefour routier et ferroviaire, située à 40 kilomètres au sud-est de Leningrad. À l'offensive depuis cinq jours, cette armée a déjà percé le front allemand sur 8 kilomètres de large et 12 kilomètres de profondeur.

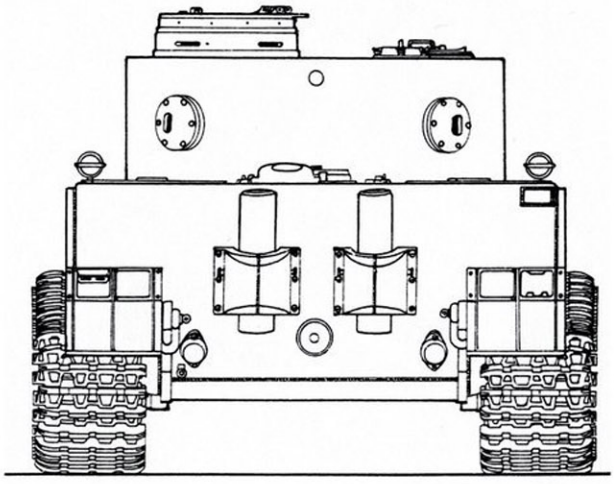
1/35e

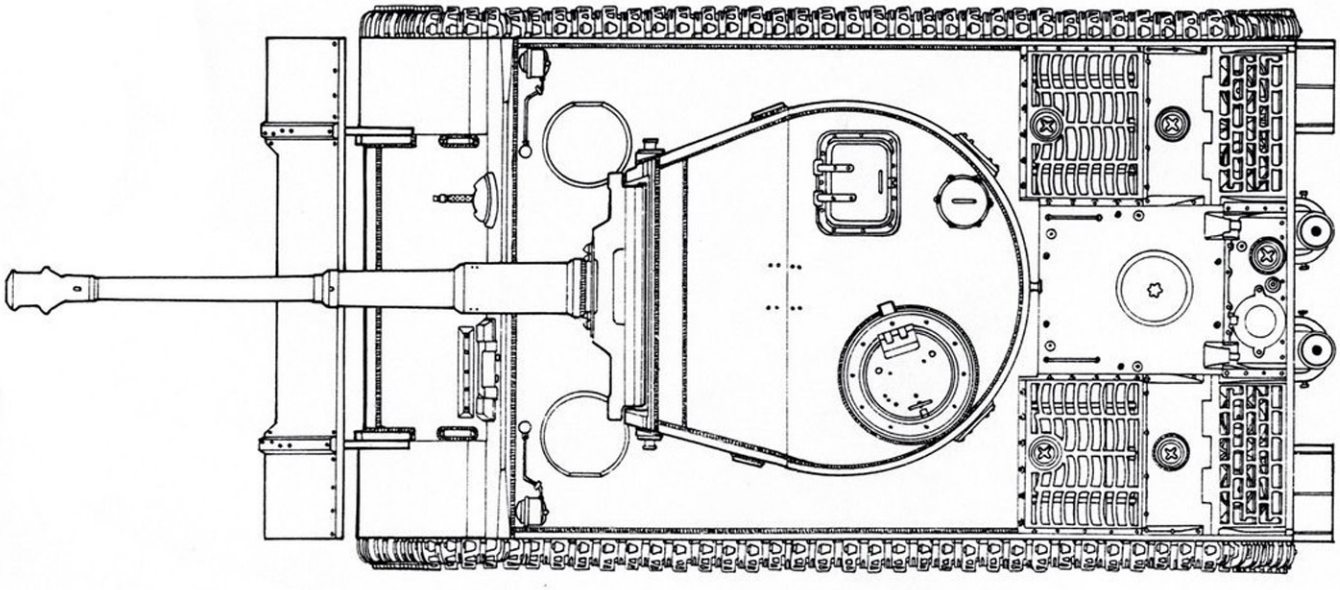
# Prototype du Tiger (avec *Vorpanzer*)

© H. Cance / Batailles et blindés, 2013





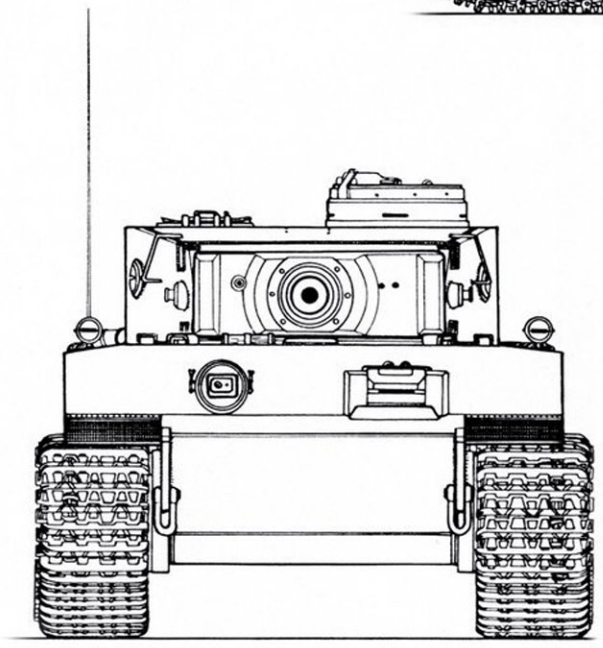


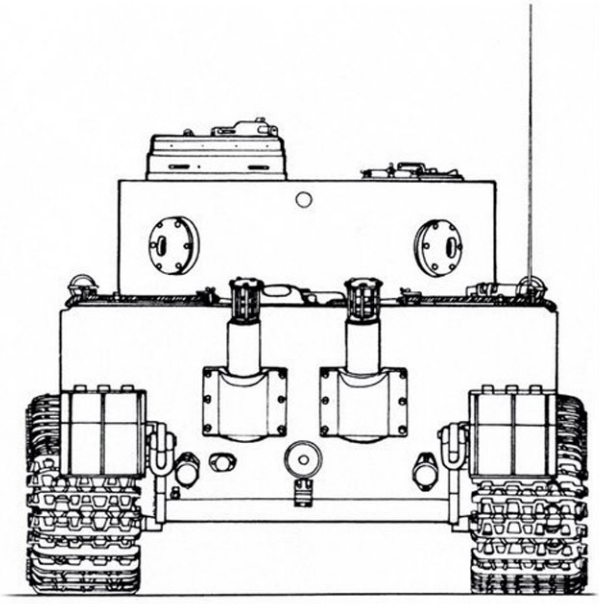


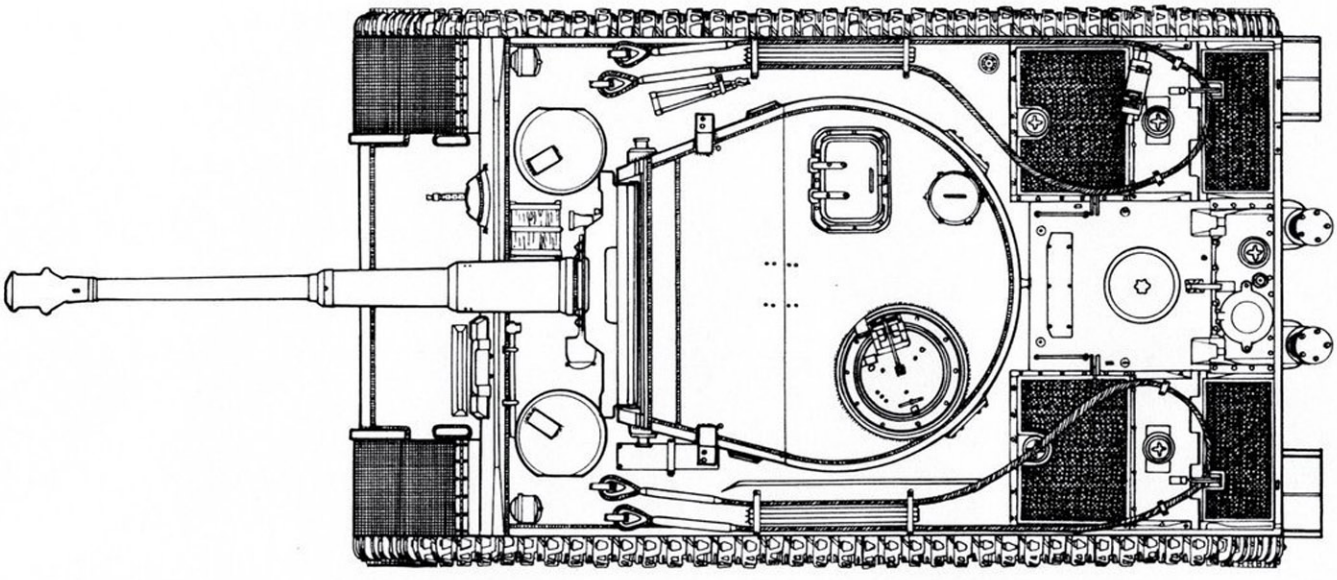
1/35e

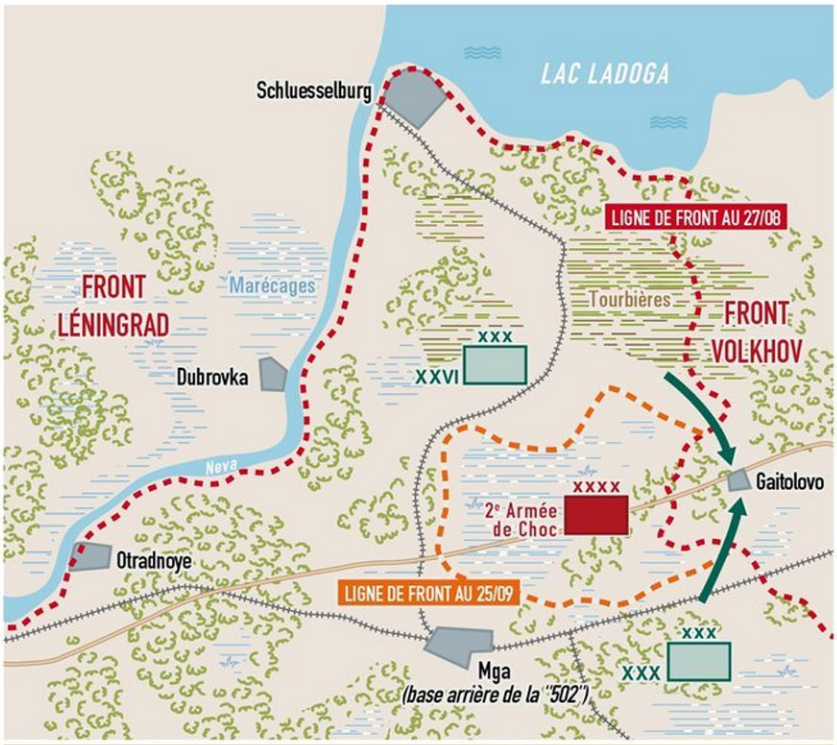
## Tiger I (début de production)

© H. Cance / Batailles et blindés, 2013










## ZONE DE COMBAT DES TIGER DE LA «502»

### UNION SOVIÉTIQUE, SECTEUR DE LENINGRAD, SEPTEMBRE-OCTOBRE 1942

▲ La fin de l'été est proche sur le front de Leningrad. Il subsiste néanmoins des nuées de moustiques obligeant ces soldats à s'équiper de moustiquaires. À l'arrière-plan, un *Panzer III* qui d'ici peu s'engagera sur cette piste de rondins de bois : un « ouvrage d'art » conçu pour éviter aux véhicules de s'enfoncer dans la tourbe et la boue. Voici typiquement l'exemple de terrain sur lequel les Tiger ont été engagés…

Mga… où arrivent précisément les Tiger de la *schwere Panzer-Abteilung 502* ! Le matériel est débarqué sous un tir d'artillerie nourri le 29 à partir de 6 heures. Puis, vers 10 heures, c'est au tour des blindés d'être déchargés pour être immédiatement mis à l'abri dans la forêt environnante.

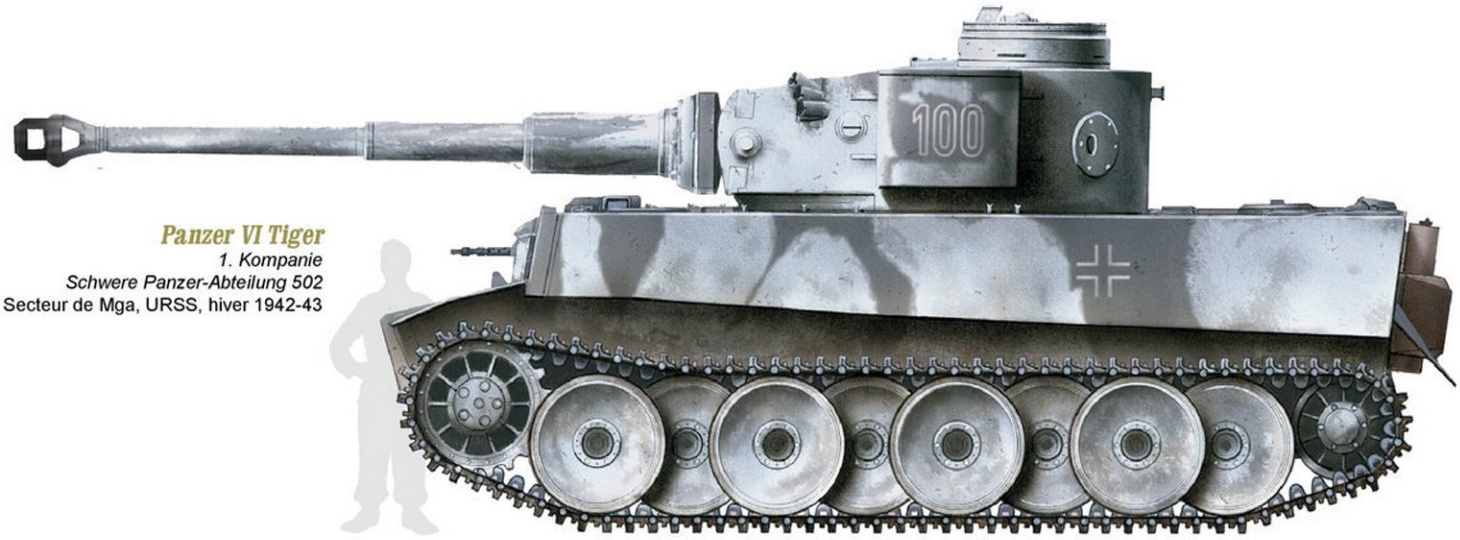
À 11 heures, le *Major* Märker donne l'ordre de mettre les moteurs en route. Les armes de bord sont vérifiées et les contrôles radio effectués. L'officier embarque à bord du char de tête. La colonne s'ébranle lentement, quitte la forêt et traverse une prairie, où les blindés créent de profondes ornières dans le sol meuble. Un *Kübelwagen*, conduit par le soldat Matten, avec deux passagers à son bord (le conseiller militaire Uebel et l'ingénieur Franke, détaché de la firme Henschel) la suit. L'infanterie allemande sort de ses tranchées et accompagne les quatre mastodontes. Au fur et à mesure de la progression, elle a le plus grand mal à évoluer dans ce découvert défoncé par les chars, mais son appui demeure vital pour réduire des nids de résistance à courte portée. Les premières cibles sont en vue. Les Tiger s'arrêtent, tirent, détruisent leurs objectifs, puis reprennent leur progression en fouillant de leur « 88 » les découverts et les lisières environnantes à la recherche de nouvelles proies. La ligne de défense soviétique est submergée. L'offensive prend de plus en plus d'ampleur dans ce secteur. Mais l'ennemi tente de reprendre l'initiative en déclenchant un violent tir d'artillerie. Arrachées du sol, des plaques de terre tournoient dans le ciel ; chargées d'éclats d'acier, elles sont mortelles pour les fantassins d'accompagnement.

Les quatre Tiger arrivent face à un mouvement de terrain de faible hauteur. La petite *Kampfgruppe* se scinde en deux afin de le contourner. Deux *Panzer* s'engagent à gauche, en passant par une dépression ; les deux autres à droite, pour tomber en garde face à l'ennemi. Ces mouvements ont lieu tout en attendant les comptes-rendus des véhicules de reconnaissance qui arrivent peu après. Bonne nouvelle, l'ennemi semble avoir disparu de la zone. Mais soudain, sortant de nulle part, des fantassins soviétiques attaquent à faible distance les véhicules légers d'accompagnement, qui décrochent en direction de la gare de Mga.

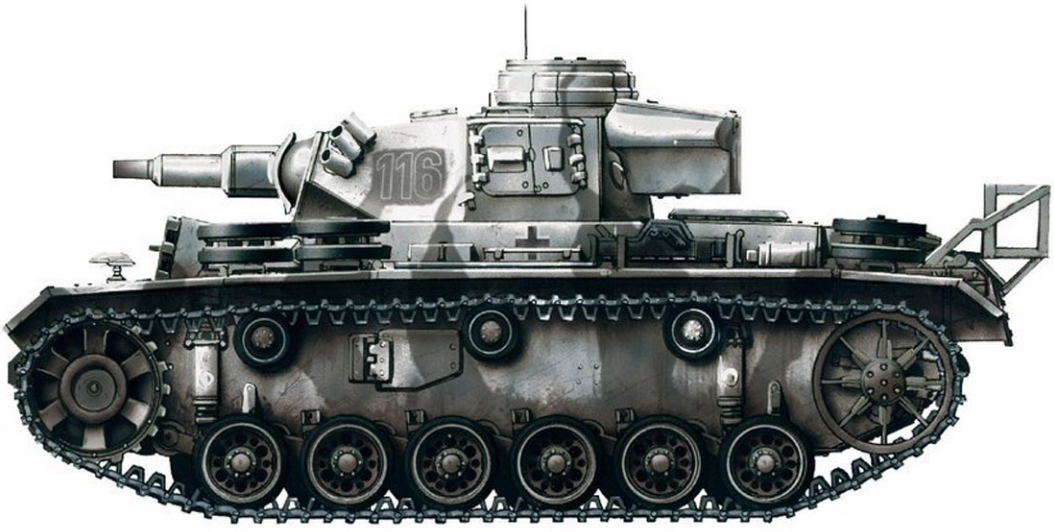
Seul demeure, non loin des Tiger, le *Kübelwagen* du soldat Matten. Au mépris des règles de sécurité les plus élémentaires, les deux ingénieurs désirent assister à la totalité du premier engagement des « lourds ». Le petit véhicule est pris sous le feu ennemi, et les trois hommes doivent faire usage de leurs armes face à ces silhouettes brunes qui ne tardent pas à disparaître dans les lisières. Les mitrailleuses de bord des deux Tiger postés sur le flanc gauche entrent en action afin de dégager les trois hommes. Matten fait demi-tour et se replie derrière le mouvement de terrain, mettant à rude épreuve, sur le sol défoncé par les trous d'obus et les ornières créées par les chars, les suspensions du *Kübelwagen* criblé d'impacts.

Abrités, les deux ingénieurs entendent, malgré le bruit des moteurs, le *Major* Märker donner l'ordre de reprendre la progression en direction de l'est. Mais le Tiger le plus proche d'eux demeure immobile. Le conseiller Uebel s'en étonne auprès de Franke : « *Pourquoi ne bouge-t-il pas ?* » Franke regarde par-dessus son épaule et remarque immédiatement que quelque chose ne va pas. Il saute du *Kübelwagen*, court en direction du char et va demander au pilote ce qu'il se passe. Il est rejoint par Matten et Uebel arrivant à bord du *Kübelwagen*, non sans essuyer des feux ennemis. Le feulement du moteur Maybach emplit la prairie et les lisières alentours, mais il n'y a rien à faire, le char est cloué sur place. Soudain, un bruit reconnaissable entre tous interrompt les échanges entre le pilote et les ingénieurs : c'est un cardan cassé qui frappe une face de la caisse. Le constat est sans appel : la transmission a lâché, alors que les trois autres chars ont disparu en direction de l'est.

Les trappes de la tourelle s'ouvrent. Uebel demande confirmation : « *alors pourquoi ne bougez-vous pas ?* » ; « *c'est l'embrayage* », rétorque le chef de char. Le *Panzer* est immobilisé. L'ingénieur Franke prend la décision de sécuriser le périmètre autour du blindé et d'y passer la nuit. Il n'est pas possible de le tracter maintenant, car il fait de plus en plus sombre. À peine ont-ils jeté un périmètre défensif autour du Tiger qu'une estafette arrive dans la pénombre avec de bien mauvaises nouvelles : un autre exemplaire est tombé en panne de moteur non loin de la route principale venant de l'est et menant à la gare de Mga. Franke jaillit des entrailles du *Panzer* et ordonne à Matten de le conduire auprès du second char immobilisé. Mais sur ce terrain défoncé et de nuit, il est préférable, malgré la distance, de s'y rendre à pied. La décision est prise de laisser le *Kübelwagen* sur place.



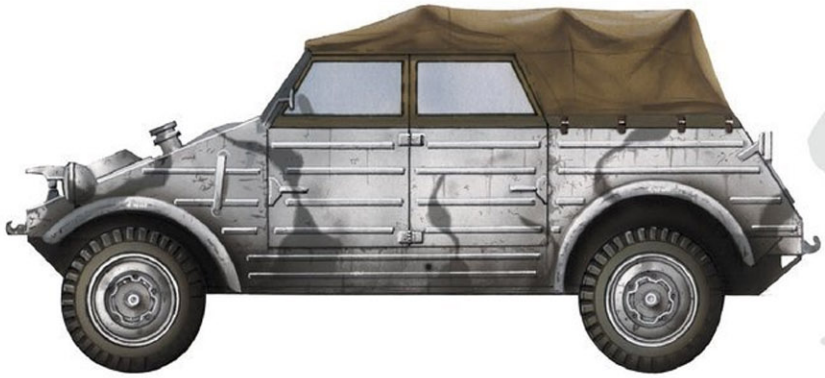

**Panzer VI Tiger**
*1. Kompanie*
*Schwere Panzer-Abteilung 502*
Secteur de Mga, URSS, hiver 1942-43




**Panzer III Ausf. N**
*1. Kompanie*
*Schwere Panzer-Abteilung 502*
Secteur de Mga, URSS, hiver 1942-43

**LKW Opel Blitz 3to**
*Schwere Panzer-Abteilung 502*
Secteur de Mga, URSS, hiver 1942-43

Note : en théorie, un bataillon de Tiger est doté de 111 exemplaires de ce type de camion d'allègement.



**Kfz. 1 - Kubelwagen Typ 82**
*Schwere Panzer-Abteilung 502*
Secteur de Mga, URSS, hiver 1942-43

Note : Le bataillon de Tiger est doté en théorie de 64 véhicules légers de liaison de ce type.

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

Les deux hommes s'enfoncent dans l'obscurité, guidés par l'estafette. Arrivés sur place, ils ne peuvent que constater la véracité du compte-rendu : le Maybach HL 210P45 est en panne, impossible de le redémarrer. Sur le chemin du retour, la décision est prise de foncer le plus rapidement possible à la gare de Mga, où se trouve l'atelier régimentaire et de tenter, malgré la nuit, de tracter les deux Tiger. À peine ont-ils pris leur décision, que le *Major* Märker les rejoint pour leur annoncer qu'un troisième char est immobilisé dans les fourrés, non loin d'eux, les freins de direction hors service !

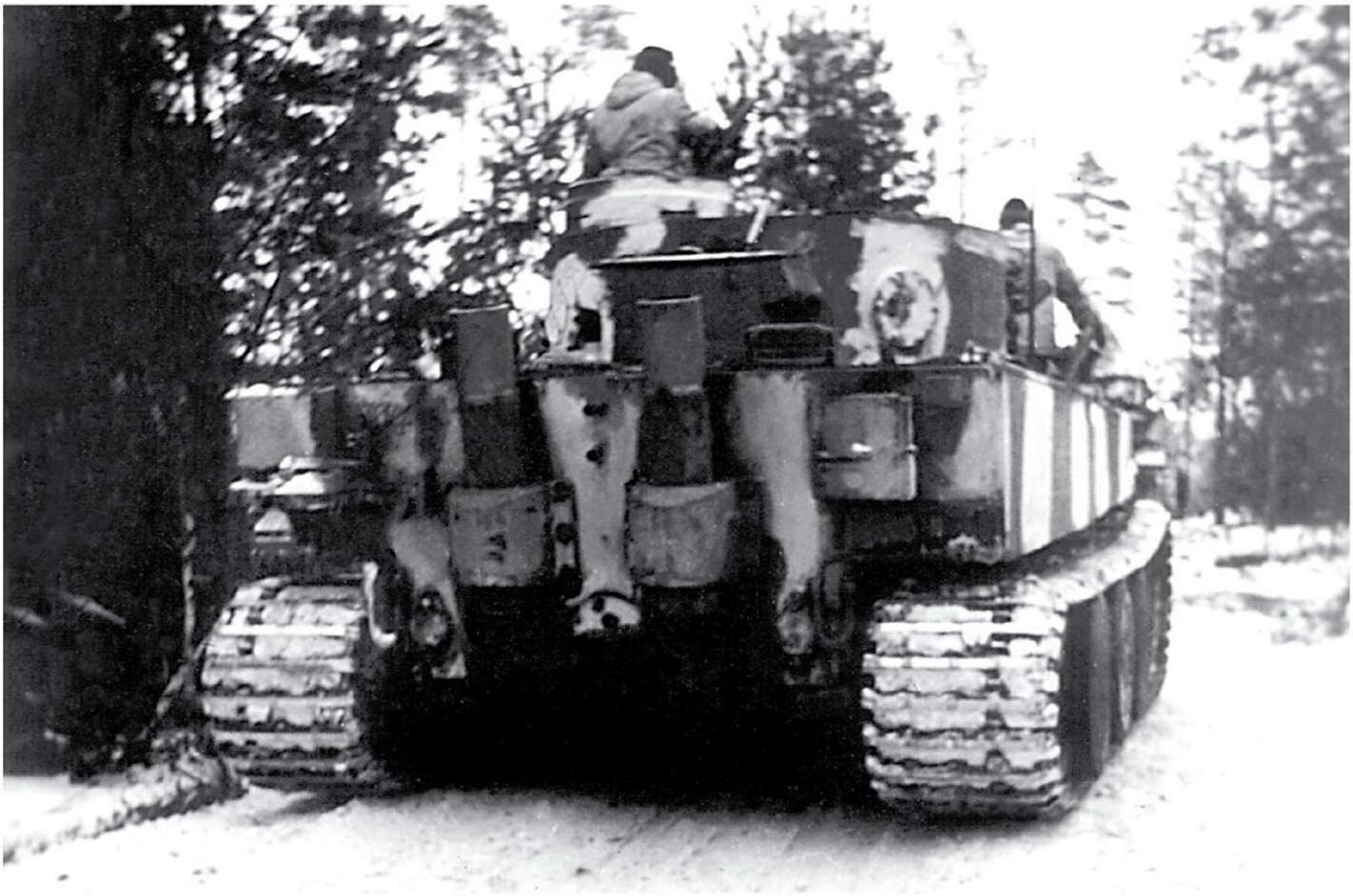
Trois machines en panne avec chacune une cause d'avarie différente, pour les deux ingénieurs, c'est un cruel constat d'échec pour cette arme miracle que constitue le Tiger ! Mais l'heure n'est pas aux états d'âme, mais plutôt à prendre les bonnes décisions pour organiser les opérations de récupération, car il faut qu'aucun exemplaire ne tombe aux mains de l'ennemi. Tout en marchant dans la nuit en direction de Mga, le cerveau en ébullition, les ingénieurs se posent toutes les questions possibles sur les causes diverses de ces avaries. Erreurs de conception ? Faiblesse des matériaux employés ? Erreurs de pilotage ? Quel organe a cassé ? Engagement prématuré ? Phases de test trop courtes ? Ou tout simplement sabotage ? Ils ont hâte d'autopsier les chars et de trouver les réponses à toutes ces questions.

Dès leur arrivée à la gare de Mga, les ordres fusent et les secours s'organisent. Les maintenanciers embarquent à bord des lourds FAMO. Par chance, les environs immédiats des Tiger tombés en panne sont sécurisés par l'infanterie d'accompagnement. Les Soviétiques se sont repliés bien au-delà de la portée des puissants « 88 », dont ils ont testé les effets dévastateurs. En outre, ils ne se doutent pas que les chars sont immobilisés.

Les FAMO arrivent sur les lieux. L'infanterie veille, en mesure de prendre à partie tout ennemi voulant empêcher les opérations de sauvetage. Néanmoins, les Soviétiques, cherchant à comprendre l'agitation régnant dans les rangs allemands, noient le secteur sous une pluie de grenades éclairantes... Ce qui, ironiquement, permet aux mécaniciens de la *Werkstatt-Kompanie* d'œuvrer comme en plein jour ! Après des heures de travail épuisant, sous la menace constante des pilonnages de l'artillerie ennemie, les chars sont attelés aux FAMO. Les lourdes colonnes peuvent entamer leur marche en direction de l'ouest.

Les deux ingénieurs ne sont pas mécontents du déroulement des opérations. Dans leur rapport, ils ne vont pas manquer de mentionner que les remorquages se sont déroulés en été, sur un terrain certes meuble mais praticable. Il va donc falloir penser à des moyens plus lourds et plus puissants pour mener de telles opérations en hiver, dans la neige ou pire encore lors du dégel au printemps, la fameuse « Raspoutitsa ». L'atelier régimentaire a effectué sa première mission. Elle s'est bien déroulée, mais les mécaniciens ne s'attendaient pas à une telle hécatombe dès le premier jour ; d'autant qu'elle a été causée par des pannes et non par les actions ennemies. Les ingénieurs se penchent sur les trois chars. Une liste des pièces à remplacer est établie pour être transmise au plus vite à Henschel afin de préparer les lots de rechange. Les éléments défectueux sont expédiés par Junkers 52 en Allemagne, à Kassel, où les colis contenant de nouvelles pièces sont prêts à être embarqués à bord des avions qui se tiennent prêts à redécoller immédiatement en direction du front de Leningrad. Les ordres arrivant directement du quartier général d'Hitler sont sans équivoque : les Tiger doivent être opérationnels dans les plus brefs délais afin de participer à l'offensive victorieuse sur Leningrad.

▼ Un Tiger de la « 502 » lancé à pleine vitesse sur une piste gelée au début de l'hiver 1942-43. Les basses températures améliorent la mobilité des « lourds » mais engendrent des problèmes mécaniques importants. Dans de telles conditions, l'entretien du char devient un réel acte de combat ! On notera que l'engin n'est pas équipé de cache-flammes pour ses échappements et que sa nuque de tourelle est celle d'un *Panzer III*. Nous sommes bien en présence de l'un des premiers modèles produits.



## LE GRAND FIASCO

Pour la *schwere Panzer-Abteilung 502*, cette première semaine au front aura été des plus intenses. Certes, l'unité a eu l'insigne honneur d'être la première à engager au combat la *Wunderwaffe* [3], mais a aussi rencontré les déboires que l'on connaît et ses premières pertes. L'atelier de mécanique a été bombardé à plusieurs reprises par l'artillerie soviétique ; de nombreux morts et blessés sont à déplorer dans les rangs de la *Werkstatt-Kompanie* ; tandis que le stock de pièces de rechange n'a pas été épargné, lui non plus. Par sécurité, les mécaniciens sont repliés à quelques kilomètres de Mga.

De leur côté, les stratèges de l'*Oberkommando des Heeres* [4] s'impatientent ; ils pressent l'unité de réparer dans les plus brefs délais les quatre Tiger et de les engager sans tarder. Le 7 septembre 1942, des trombes d'eau s'abattent sur le secteur. Ce déluge va durer trois jours et trois nuits complètes. Les cantonnements sont transformés en marécage. La *Rollbahn*, l'artère logistique vitale employée par les Allemands, n'est plus qu'un champ de boue. Même les véhicules légers s'y enlisent et sont abandonnés sous le feu de l'artillerie ennemie.

▲ Le même char que la page précédente, pris sous un autre angle. Ce Tiger codé 123 est très proche des quatre premiers exemplaires engagés devant Leningrad. Remarquez l'absence du galet avant et la présence des lance-pots fumigènes, qui seront supprimés par la suite. La jupe latérale, qui masque l'espace entre la chenille supérieure et le flanc de la caisse, est manquante.

[3] Arme miracle, le Tiger étant alors considéré par les Allemands comme un char supérieur en tout point à ses adversaires.

[4] État-major général de l'armée de Terre.

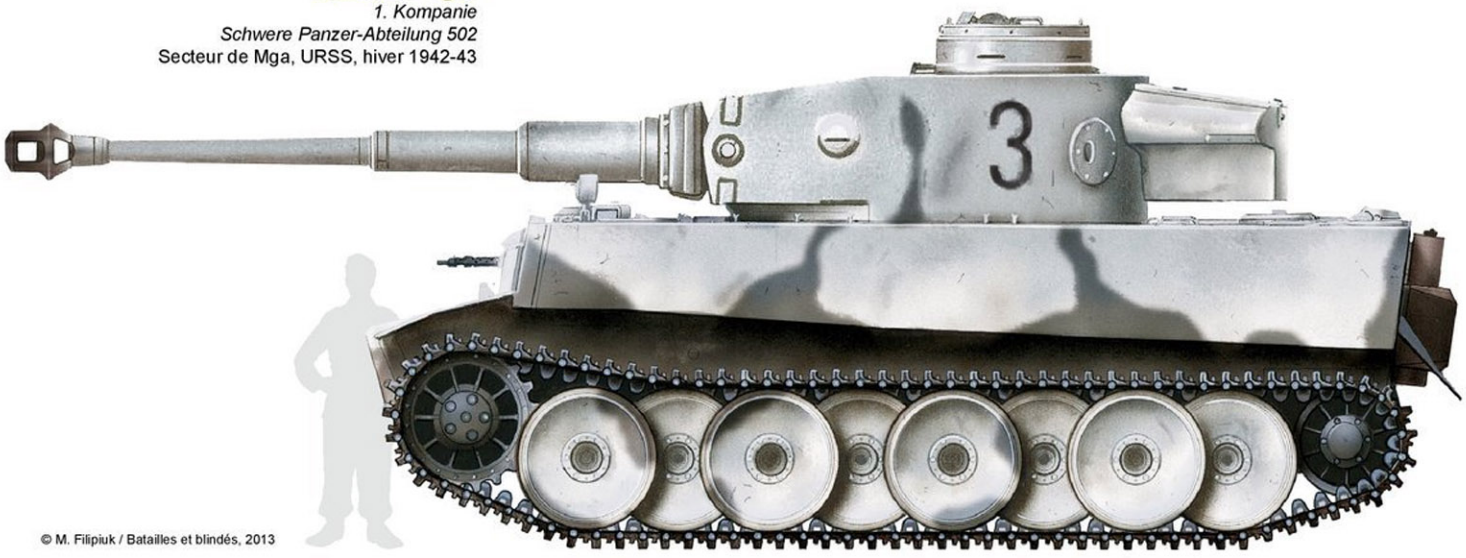
Après quelques jours d'accalmie, la pluie recommence, annihilant à nouveau tout espoir d'engager les lourds Tiger dans cet océan de boue. Le 15 septembre, enfin, un compte-rendu est envoyé à Berlin : les quatre machines sont de nouveau opérationnelles.

Le 21 septembre, les « lourds » et une poignée de *Panzer III Ausf. N* sont placés sous les ordres de la *170. Infanterie Division*. Ils constituent ainsi le « poing blindé » d'une contre-attaque visant à encercler la 2e Armée de choc soviétique, qui encadre alors huit divisions d'infanterie, six brigades de fusiliers et quatre brigades blindées. C'est la première action planifiée depuis le combat de rencontre du 29 août dernier. Le *Major* Märker tente de dissuader l'état-major d'employer les Tiger dans ce secteur. Les rapports des unités de reconnaissance font état d'un terrain spongieux et entrecoupé de bois, bien peu adapté au combat auquel sont destinés ces engins. Mais c'est un ordre d'Hitler, et il doit être exécuté.

Le 22 septembre débute par un formidable barrage d'artillerie allemand, en préambule de l'attaque. Les positions soviétiques sont noyées sous un déluge de feu et d'acier. Les *Stukas* sont aussi sollicités. Pour leur part, les équipages des Tiger n'ont qu'une vision parcellaire de l'offensive, les ordres n'étant pas retransmis à leur niveau. Les *Panzerschützen* savent seulement qu'ils vont participer à une attaque de grande ampleur au sud du lac Ladoga. Elle vise, dans un premier temps, à encercler un ennemi fortement retranché, et dans un second temps, à l'anéantir pour établir une tête de pont face à Leningrad. Les « lourds » seront employés en appui des unités d'infanterie.

De retour du briefing qui s'est tenu avec les différents commandants d'unité, le *Major* Märker donne les ordres de déplacement en direction de Tortolowo ainsi que les objectifs à neutraliser. Peu après, les Tiger commencent à se déployer. À peine se sont-ils éloignés d'une centaine de mètres de la route carrossable que les premiers *Panzer III Ausf. N* sont pris à partie par les défenseurs soviétiques et détruits. Un Tiger est lui aussi touché par un obus antichar sur la plaque de blindage avant de la caisse. Le projectile ne traverse pas l'épaisse carapace du *Panzer*, mais ce dernier cale, et le pilote ne peut le redémarrer ! Le premier Tiger est immobilisé face à l'ennemi, après avoir parcouru une centaine de mètres seulement. L'équipage suppose une défaillance du circuit électrique, le pilote ne pouvant plus passer les vitesses.

***Panzer VI Tiger***
*1. Kompanie*
*Schwere Panzer-Abteilung 502*
Secteur de Mga, URSS, hiver 1942-43




© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

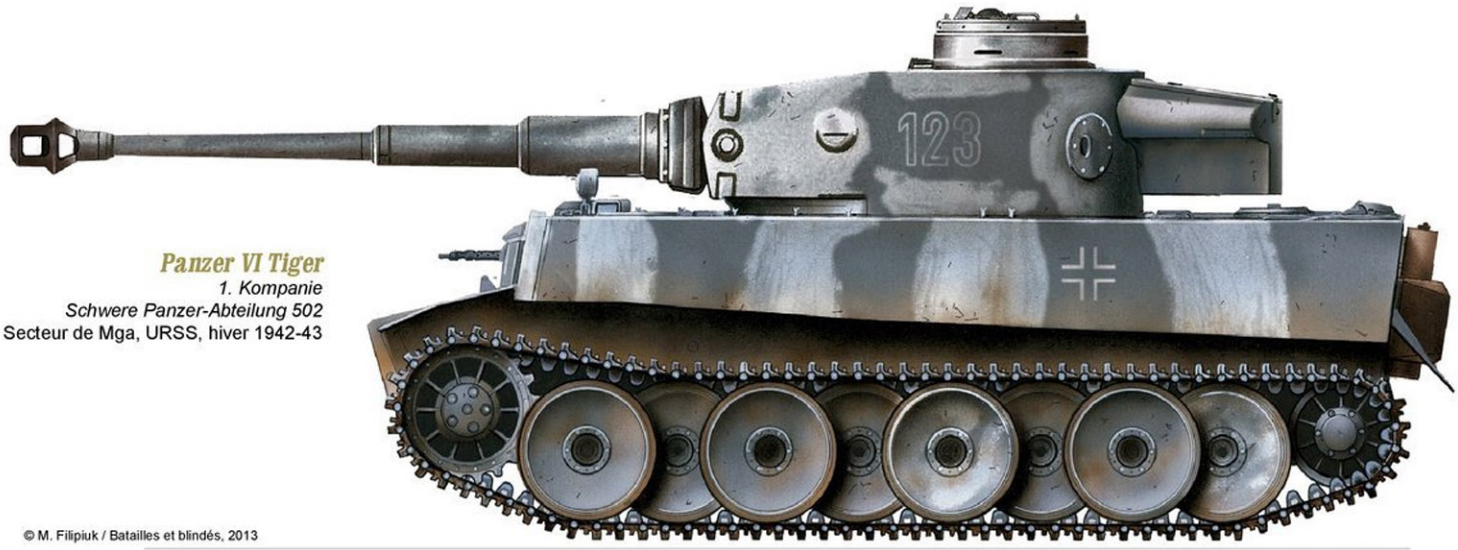
▲ Enlisés dans un sol spongieux ou immobilisés par une panne, les quatre premiers chars de la *1./502* vont se retrouver dans un décor similaire à celui-ci, ravagé par l'artillerie soviétique.

La nouvelle boîte à commande électrique, fabriquée par ZF à Friedrichshafen, est bloquée. Dans l'incapacité de se faire tracter sous le feu de l'ennemi, le chef de char ordonne le sabordage et l'évacuation dans les plus brefs délais. Une grenade est lancée dans la tourelle. Elle explose et met le feu à l'huile de fond de caisse. Les trois autres chars arrivent à rejoindre le point de ralliement fixé par le *Major* Märker ; l'officier se lance dans un débriefing de déplacement : le manque de pratique des pilotes, en terrain difficile et sous le feu de l'ennemi, est mis en lumière. Car ce n'est pas avec les quelques heures de pilotage sur le terrain de Kassel-Wihelmstal qu'ils pouvaient appréhender toute la difficulté de conduire un mastodonte de près de 60 tonnes ! Un Tiger ne peut être piloté comme un *Panzer II*, et la conduite en tout-terrain s'apprend.

La progression reprend en direction des tranchées et des points d'appui soviétiques. Les trois Tiger restants opèrent de manière décentralisée, chacun étant rattaché à une unité d'infanterie. La marche est de plus en plus difficile, car le terrain se fait marécageux. Sans la couverture de l'artillerie allemande et l'appui de l'infanterie au plus près, les trois Tiger auraient rapidement subi le même sort que le premier. Un peu plus loin, l'un d'entre eux s'enlise jusqu'au sommet de la caisse et ne peut être tracté. Pris sous le feu des artilleurs russes, l'équipage l'abandonne sans prendre le temps de le saborder. Au fur et à mesure de la progression, le *Major* Märker ne peut s'empêcher de penser à la mise en garde qu'il avait émise lorsque l'ordre d'utiliser les Tiger sur cette prairie détrempée avait été donné par Hitler.

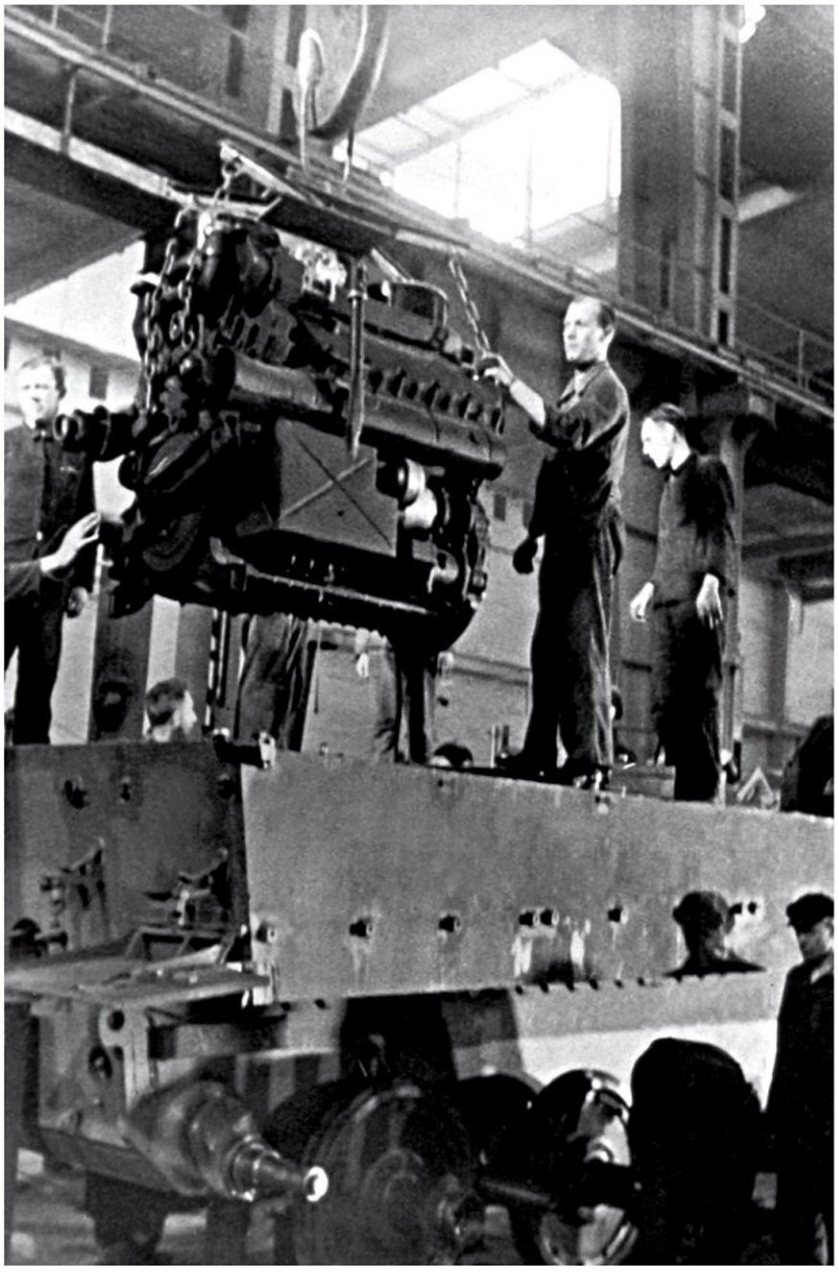
Cet engagement tourne au fiasco lorsque les deux derniers engins s'enlisent à leur tour. L'alternative est la suivante : soit les saborder comme le premier, soit les récupérer. Car il est hors de question qu'un Tiger, s'il est abandonné, tombe intact aux mains de l'ennemi. L'ordre formel interdisant le sabordage tombe comme un couperet ; il va donc falloir aller les

**Panzer VI Tiger**
*1. Kompanie*
*Schwere Panzer-Abteilung 502*
Secteur de Mga, URSS, hiver 1942-43




**Panzer VI Tiger**
*1. Kompanie*
*Schwere Panzer-Abteilung 502*
Secteur de Mga, URSS, hiver 1942-43

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013



▲ Usine Henschel de Kassel. Installation du moteur Maybach HL 230 P45 de 700 ch. Sous-motorisé comme bon nombre de chars allemands, le Tiger souffrira tout au long de sa carrière d'un manque de puissance qui, bien souvent, lui sera fatal ! Aucune leçon ne sera réellement tirée des déboires des *Panzer* du *Major* Märker…

récupérer, coûte que coûte. L'opération sera tentée, mais beaucoup plus tard [5]. Le *Major* Märker avait donc malheureusement raison. L'état-major a fait fi des comptes-rendus des unités de reconnaissance mettant en lumière l'impraticabilité du terrain.

## AUTOPSIE D'UNE DÉFAITE

Trois jours plus tard, arrivent de nouveaux éléments en provenance d'Allemagne, avec cinq nouveaux Tiger et une douzaine de *Panzer III*. Les combats vont se poursuivre jusqu'au 10 octobre, date à laquelle les forces ennemies sont anéanties sans que la *Wunderwaffe* n'ait joué un rôle prépondérant. La propagande de Goebbels a beau claironner une victoire écrasante des forces du *Reich*, pour les hommes de la *schwere Panzer-Abteilung 502*, ce premier engagement est un fiasco. La *1. Kompanie*, désormais forte de neuf Tiger, et la *Werkstatt-Kompanie* sont retirées du front pour être transférées à Tossno, à 27 kilomètres au sud-est de Mga. Quant à la compagnie d'état-major, elle prend ses quartiers d'hiver dans une forêt, à 14 kilomètres de Gatschinka, une petite ville située au sud de Leningrad. Au milieu du mois d'octobre, le reste de la compagnie d'état-major, jusqu'alors resté à Fallingbostel, rejoint le front de Leningrad.

Le *Major* Märker n'est pas le seul à trouver cette mise en service prématurée. L'*Oberst* Thomale partage son avis, trouvant inadmissible que soient fournies aux unités des armes aussi sophistiquées sans que leur phase de fiabilisation ne soit totalement achevée. De ce point de vue, la responsabilité du motoriste Maybach est pleine et entière, notamment lorsque sa direction a affirmé qu'il n'était pas nécessaire aux équipages de suivre un long cursus d'instruction, alors même que, par exemple, la fragilité de l'embrayage – produit pour Maybach, à Francfort-sur-le-Main, par la firme Adler – était de notoriété publique !

De manière indubitable, ce premier engagement est un réel échec, qui se solde par la perte pure et simple des quatre premiers chars. Dans ses mémoires, le général Guderian fustige ce baptême du feu en avançant dans un premier temps que les chars n'étaient pas encore prêts au combat en termes de fiabilité et qu'une période de test plus longue aurait dû être envisagée. Dans un deuxième temps, il dénonce un empressement à produire cette arme miracle en nombre, alors que les quatre chars engagés ont connu les déboires mécaniques que l'on sait. De plus, il ajoute qu'une mission d'accompagnement de l'infanterie aurait été plus judicieuse afin de tester les capacités des « lourds » en conditions réelles, au lieu de les exposer en première ligne au tir de l'artillerie soviétique, sur un terrain défavorable. Utilisés en appui des fantassins, les chars auraient simplement participé à la destruction des nids de résistance soviétiques à longue distance, à partir d'axes routiers carrossables. Ainsi, le Tiger aurait pu démontrer toute sa puissance de feu sans s'enfoncer, lamentablement, dans la boue, devant les lignes de défenses soviétiques…

Mais Hitler voulait frapper un grand coup, tant sur le plan tactique que sur le plan psychologique, en montrant aux Soviétiques la réponse allemande aux chars lourds de la famille des KV. Mal employés en tant que fer de lance des unités parties à la conquête de Leningrad, les quatre Tiger ne purent remplir la mission assignée et empêcher la percée de la 2e Armée de choc soviétique en direction de l'ouest. Les Russes, solidement établis dans leur réseau de tranchées antichars, ont tranquillement attendu que les quatre Tiger s'enlisent devant leurs positions pour ensuite les traiter avec leur artillerie ou les tirer de flanc avec leurs antichars.

Toutefois, d'après Albert Speer, ministre de l'Industrie du *Reich* et proche d'Hitler, les comptes-rendus parvenus à ce dernier ne faisaient pas mention de l'état maréca-geux de la zone d'action des Tiger. Malgré les mises en garde de nombreux officiers des unités déployées dans le secteur de Leningrad, l'*Oberkommando des Heeres* aurait masqué la vérité à Hitler.

Les quatre machines et leurs équipages ont donc fait les frais de cette opération, victimes du terrain impropre à leur engagement et de l'empressement d'Hitler et de celui des industriels qui ont précipité la mise en service du blindé. Ce fiasco a en outre discrédité les chars lourds aux yeux de l'infanterie. Suite à la piètre prestation des Tiger, la propagande de Goebbels devra faire preuve de trésors d'ingéniosité pour en redorer le blason, fortement entaché auprès du *Landser*.

Finalement, le Tiger montrera ses qualités en Afrique du Nord, quelque temps après cet échec, sur un terrain sec et capable de supporter le poids du char. Mais il sera confronté à d'autres problèmes, la fiabilité n'étant pas encore vraiment au rendez-vous malgré les diverses solutions apportées. ■

[5] Elle se soldera finalement par la destruction des chars, les Allemands ne parvenant pas à les sortir de leur gangue de boue.

# IN MÉMORIAM

**Le commandant Hélie Denoix de Saint Marc fait partie de cette génération d'hommes qui ont bâti leur légende sur la guerre, la souffrance ressentie et la honte éprouvée, mais aussi sur l'honneur et la fidélité à la parole donnée. Né en 1922, il s'est éteint le 26 août 2013 à La Garde-Adhémar, dans la Drôme.**

Hélie Denoix de Saint Marc appartient à cette génération d'officiers qui a connu la guerre pendant 20 ans. 20 ans à se battre pour la France ; 20 ans à risquer sa vie, n'épargnant ni sa sueur, ni son sang ; 20 ans à subir les aléas des politiques dans sa chair et dans son âme.

Hélie Denoix de Saint Marc a souffert pour la France comme peu d'hommes l'ont fait, et c'est en souffrant qu'il a dit non à la France, un certain matin d'avril 1961.

En 1940, jeune homme de 18 ans, alors qu'il voulait épouser la carrière militaire, il assiste comme spectateur à la défaite de la France face à l'Allemagne nazie. Peu après, il rejoint la résistance, en devenant agent de liaison du réseau « Jade-Amicol ».

En 1943, il est trahi par un passeur, alors qu'il tentait de gagner l'Espagne pour rejoindre les Forces de la France Libre. Il tombe aux mains de la Gestapo, il est déporté d'abord à Buchenwald, puis à Langenstein. Des 1 000 hommes de son convoi, ils ne seront qu'une trentaine à survivre. Le 11 avril 1945, une fois le camp libéré, il est transporté à l'hôpital américain de Magdebourg : il a 23 ans, il pèse 42 kg, ne peut plus marcher et crache le sang…

En 1947, après avoir fait Saint-Cyr, il part pour la Légion, rejoint Sidi Bel Abbes, avant d'embarquer pour l'Indochine. Il y fera trois séjours et y laissera une partie de son âme, lorsque, malgré les promesses faites, il sera contraint d'abandonner ses frères d'armes indochinois, avec lesquels il s'est battu près de la frontière chinoise, au Tonkin. Souffrance ressentie et honte éprouvée d'abandonner, sur ordre, ceux qui s'étaient engagés à ses côtés, au péril de leur vie, et qui avaient cru que la France ne les trahirait jamais. Souffrance et honte de laisser derrière soi, ceux qui avaient cru en lui, les promettant ainsi à une mort certaine.

De 1954 à 1961, c'est l'Algérie, où il fera deux séjours. Il participe à l'opération de Suez, durant laquelle la Grande-Bretagne et la France reculeront sous la pression des États-Unis et de l'Union soviétique. Pour Hélie Denoix de Saint Marc, officier au 1er REP, c'est une déception de plus, une amertume et une humiliation de trop.

Après les promesses et les déclarations mille fois répétées assurant à tous que l'Algérie resterait française, quand le commandant Hélie Denoix de Saint Marc sent le vent tourner et qu'il pressent qu'une fois encore les engagements ne seront pas tenus, il sait qu'il ne pourra pas obéir, qu'il ne pourra pas se soumettre aux ordres des politiques. Les fantômes de ses partisans du poste de Talung et de ses légionnaires-parachutistes le hantent. Il sait qu'il ne pourra pas se parjurer et abandonner les Algériens qui ont choisi la France contre le FLN.

C'est pourquoi, alors qu'il commande par intérim le 1er REP, le 21 avril 1961, il accepte de participer au coup d'État conçu par le général Challe, à la condition cependant qu'il n'y ait ni violence inutile, ni règlements de comptes. Lorsque, quelques jours plus tard, le putsch avorte, Hélie Denoix de Saint Marc ramène le 1er REP au camp Zéralda, se livre et assume seul la responsabilité de la participation du régiment au coup d'État.

Pour son procès, il sera interrogé à différentes reprises. Pas un seul de ses interlocuteurs ne pourra comprendre ses motivations. Ils ne pouvaient, ni ne voulaient pas comprendre ce qui avait pu pousser ce soldat d'élite, jusqu'alors discipliné et légaliste, à se rebeller contre un pays qu'il servait avec honneur et fidélité depuis plus de quinze ans en tant qu'officier de Légion. Comment auraient-ils pu comprendre que cet homme ne trahissait pas la France, mais disait non à une politique de l'abandon qu'il avait déjà vécue en Indochine, à Suez et qu'il ne voulait pas revivre en Algérie. Ils ne pouvaient pas comprendre qu'il refusait de voir, à nouveau, les regards désespérés et méprisants de ceux qu'on abandonnait à la vindicte de l'ennemi. Ils ne pouvaient pas comprendre « quinze années de sacrifices inutiles, quinze années d'abus de confiance et de reniement ».

Si le commandant Hélie Denoix de Saint Marc était un guerrier, de cette génération qui n'a connu que la guerre pendant 20 ans, il était avant tout un homme d'honneur. Il était aussi un homme déchiré entre la fidélité à son pays et la fidélité à la parole donnée. A-t-il trahi son pays en participant au putsch d'Alger ? Ou a-t-il dit non à un gouvernement qui ne tenait pas ses engagements envers l'Algérie, comme cela avait été fait en Indochine, et comme cela avait été fait à Suez, en privant l'armée française de sa victoire.

Ce 21 avril 1961, il a décidé d'aller au bout de son engagement envers les populations algériennes. Il a décidé de tout risquer y compris sa vie au nom de sa conception de l'honneur et de la fidélité à la parole donnée. Et il a assumé ses choix, ainsi qu'il le déclara au président du tribunal lors de son procès : « on peut demander beaucoup à un soldat, en particulier de mourir, c'est son métier. On ne peut lui demander de tricher, de se dédire, de se contredire, de mentir, de se renier, de se parjurer. »

C'est tout le drame de l'Armée : les guerres sont décidées par les politiques pour des raisons souvent inavouables, parfois immorales, mais c'est l'Armée qui les fait au nom des valeurs en lesquelles elle seule croit encore.

Pour le commandant Hélie de Saint Marc, sa désobéissance à un ordre a été une affaire d'honneur : le sien, mais avant tout celui de la France. ■

# ACTUALITÉ DES LIVRES

## LA GUERRE GERMANO-SOVIÉTIQUE // 1941-1945

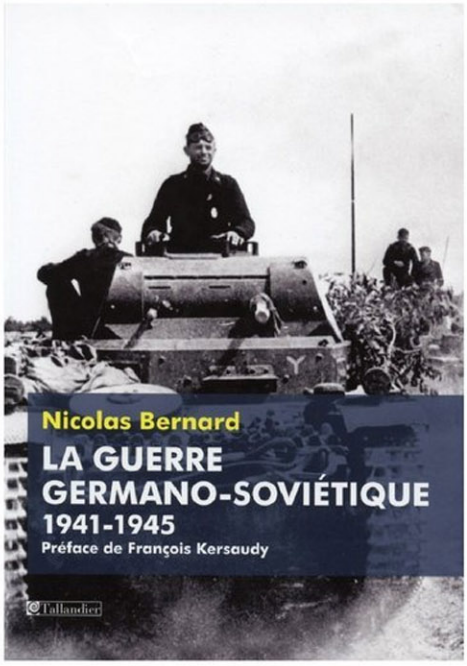
NICOLAS BERNARD

Ces dernières années ont vu, en France, un regain d'intérêt pour les batailles du front de l'Est. Des auteurs comme Jean Lopez, marchant sur les traces du grand historien américain David Glantz, ont proposé une vision plus fine et pénétrante d'événements majeurs, en intégrant notamment le point de vue soviétique. Nicolas Bernard, autodidacte talentueux, suit cette logique en apportant sa pierre à l'édifice. Et quelle pierre ! Par ce livre – ou plutôt cette somme –, il nous présente un panorama complet et savamment dosé de la guerre à l'Est, pas seulement centré sur les opérations militaires : les aspects économiques et politiques, si étroitement imbriqués dans l'évolution des événements, ont la place qui leur revient de droit. C'est donc en embrassant la guerre germano-soviétique dans sa globalité – y compris ses effets collatéraux – qu'il offre à notre curiosité une palette tout en nuances, jouant sur un vaste registre. L'auteur nous emmène par la main, par le biais de sources impressionnantes, à travers les méandres des événements qui sans cesse s'entrechoquent.

### CAUSES ET EFFETS

Après avoir disséqué les causes de chacune des manifestations de cette succession d'affrontements (opérations, structures et mécanismes étatiques, économies, idéologies, diplomatie, vie quotidienne…), l'auteur les recontextualise pour éclaircir la nature profonde de cette guerre totale et absolue. Les relations entre les deux pays et leurs dirigeants sont bien synthétisées, de même que la nature particulière de leurs régimes respectifs. La question des crimes et de la politique génocidaire nazie est mise en perspective, et des aspects méconnus tels que la production cinématographique et la propagande sont abordés.

L'analyse minutieuse et en profondeur s'achève par un épilogue axé sur l'héritage mémoriel laissé par ce conflit hors-normes sur les Allemands et les Russes d'aujourd'hui, et son poids sur la politique des deux pays. L'œuvre aux indéniables qualités stylistiques est de plus transcendée par un souffle épique, car ce pavé – cette saga plutôt – est impeccablement écrit (on ne peut s'empêcher de penser à l'écriture fluide du *Stalingrad* d'Anthony Beevor), à tel point qu'on a du mal à décrocher. Une évidence s'impose : ce livre, qui comble un grand vide, mettra en communion aussi bien les amateurs que les chercheurs éclairés. C'est donc un ouvrage de référence, et avec lui Nicolas Bernard entre d'un coup dans la cour des grands historiens.




Éditeur : Tallandier, 2013
800 pages – 29,90 €
ISBN : 979-10-210-0274-6

# BATAILLES & BLINDÉS

## Anciens numéros ▶

Retrouvez les sommaires détaillés sur notre site :

**www.caraktere.com**

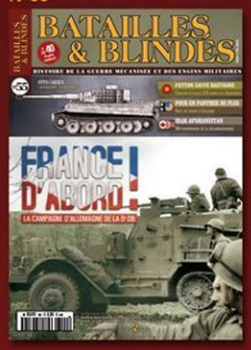
N°53

- **LE BAPTÊME DU FEU DE LA « HITLERJUGEND »**
  Normandie, 1944
- « Cassino-sur-le-Main », La bataille d'Aschaffenbourg
- Un *Wikinger* dans l'enfer de Tcherkassy
- Objectif Saigon ! - 2e partie
- ...

N°54

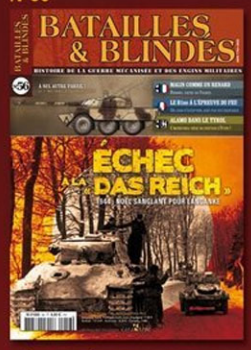
- **KNOCK'EM ALL DOWN**
  La bataille d'Aix-la-Chapelle
- La 2e DB dans l'enfer de Grussenheim
- Les hussards de la mort
- Chroniques Africaines
- Objectif Saïgon ! 3e partie
- ...

N°55




- **FRANCE D'ABORD**
  La campagne d'Allemagne de la 5e DB
- Duels de chars à Cologne
- Otto Carius et l'opération «Strachwitz»
- Irak - Afghanistan
- Patton sauve Bastogne
- ...

N°56




- **ÉCHEC À LA «DAS REICH»**
  Noël sanglant pour Langanke
- Duel de lourds à Dubno
- Rommel entre en France
- Le 1er REC dans la guerre du Golfe
- L'incroyable siège du château d'Itter
- ...

| | France | UE, Suisse, DOM-TOM | Autres | Quantité | TOTAL |
|---|---|---|---|---|---|
| **Abonnements :** | | | | | |
| Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés**, soit 6 numéros, à partir du n°58 inclus | 35.00 € | 40.00 € | 45.00 € | x_____ = | |
| Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés**, soit 12 numéros, à partir du n°58 inclus | 65.00 € | 75.00 € | 85.00 € | x_____ = | |
| **Hors-séries :** | | | | | |
| **HS n°2** : Opération Daguet (réf.74) | 12.90 € | 16.50 € | 20.00 € | x_____ = | |
| **HS n°3** : L'épopée du 6e GRDI (réf.75) | 12.90 € | 16.50 € | 20.00 € | x_____ = | |
| **HS n°6** : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78) | 14.90 € | 18.90 € | 22.90 € | x_____ = | |
| **HS n°8** : Afrika-Korps / Tome 2 (réf.80) | 14.90 € | 18.90 € | 22.90 € | x_____ = | |
| **HS n°14** : Tiger-Abteilungen ! Tome I (réf.167) | 14.90 € | 18.90 € | 22.90 € | x_____ = | |
| **HS n°15** : Guderian (réf.185) | 14.90 € | 18.90 € | 22.90 € | x_____ = | |
| **HS n°16** : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276) | 14.90 € | 18.90 € | 22.90 € | x_____ = | |
| **HS n°17** : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277) | 14.90 € | 18.90 € | 22.90 € | x_____ = | |
| **HS n°18** : La bataille des Ardennes - T.2 (réf.278) | 14.90 € | 18.90 € | 22.90 € | x_____ = | |
| **HS n°19** : « J'étais à Berlin » (réf.279) | 14.90 € | 18.90 € | 22.90 € | x_____ = | |
| **HS n°20** : Les as de la *Panzerwaffe* à Koursk (réf.280) | 14.90 € | 18.90 € | 22.90 € | x_____ = | |
| **HS n°21** : *Panzerknacker* Histoire du combat antichar allemand (réf.281) | 14.90 € | 18.90 € | 22.90 € | x_____ = | |
| **HS n°22** : 1944 : duels dans le bocage (réf.282) | 14.90 € | 18.90 € | 22.90 € | x_____ = | |
| **HS n°23** : La révolution de la guerre mécanisée (réf.283) | 14.90 € | 18.90 € | 22.90 € | x_____ = | |

## Anciens numéros (8 € pièce, toute destination) :

- ☐ **N°7** : La SS-*Panzerdivision* «Totenkopf» dans l'enfer de Targul (ref.7)
- ☐ **N°8** : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)
- ☐ **N°10** : Les « Chauds » en Normandie (ref.10)
- ☐ **N°11** : « Tiger Jack » contre le baron (ref.11)
- ☐ **N°16** : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)
- ☐ **N°17** : Destins croisés en Normandie (ref.17)
- ☐ **N°22** : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)
- ☐ **N°27** : Dans l'enfer de la Roer (ref.27)
- ☐ **N°34** : Les chars du *Heyl Shirion* (réf.134)
- ☐ **N°35** : *SS-Panzer-Division* « Wiking » (réf.140)
- ☐ **N°36** : Dans l'enfer du bocage (réf.145)
- ☐ **N°37** : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)
- ☐ **N°38** : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)
- ☐ **N°39** : *Panzerschreck* (réf.162)
- ☐ **N°40** : *Skijäger* (réf.172)
- ☐ **N°41** : Wittmann à Koursk (réf.181)
- ☐ **N°42** : Nashorn au combat (réf.182)
- ☐ **N°43** : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)
- ☐ **N°44** : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)
- ☐ **N°45** : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)
- ☐ **N°46** : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)
- ☐ **N°47** : M4 Sherman (réf.247)
- ☐ **N°48** : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)
- ☐ **N°49** : Pourquoi les *Tank Destroyers* ? (réf.249)
- ☐ **N°50** : Piégé à Stalingrad (réf.250)
- ☐ **N°51** : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)
- ☐ **N°52** : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)
- ☐ **N°53** : Le baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)
- ☐ **N°54** : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)
- ☐ **N°55** : La campagne d'Allemagne de la 5e DB (réf.255)
- ☐ **N°56** : Échec à la « Das Reich » (réf.256)

**TOTAL / Nombre de numéros sélectionnés :** _____ x 8€ =

## *Bon de commande à retourner à :*

***CARAKTÈRE***
***Service abonnements***
**Immeuble Maunier**
**3 120 route d'Avignon**
**13 090 Aix-en-Provence**
**FRANCE**

**Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez également les sommaires détaillés ou bien encore vérifiez leur disponibilité sur notre site :**

**www.caraktere.com**

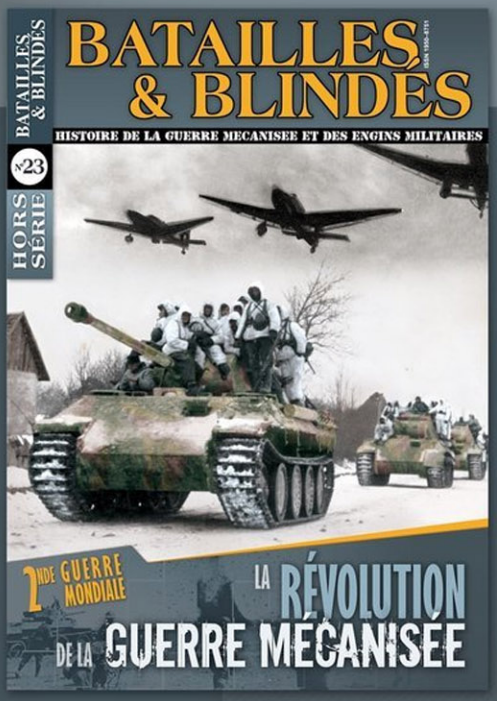
Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours. Merci de votre compréhension.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
.....
Pays : .....
E-mail : .....

## *Règlement :*

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.




# BATAILLES & BLINDÉS HORS-SÉRIE N°23

## 2NDE GUERRE MONDIALE

# LA RÉVOLUTION DE LA GUERRE MÉCANISÉE

Actuellement EN KIOSQUE

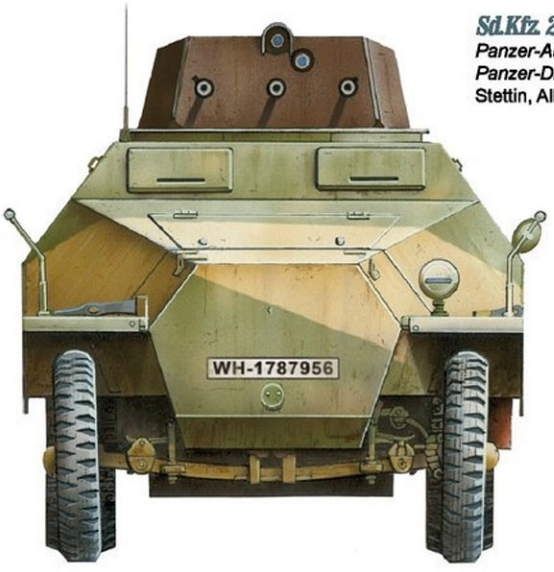
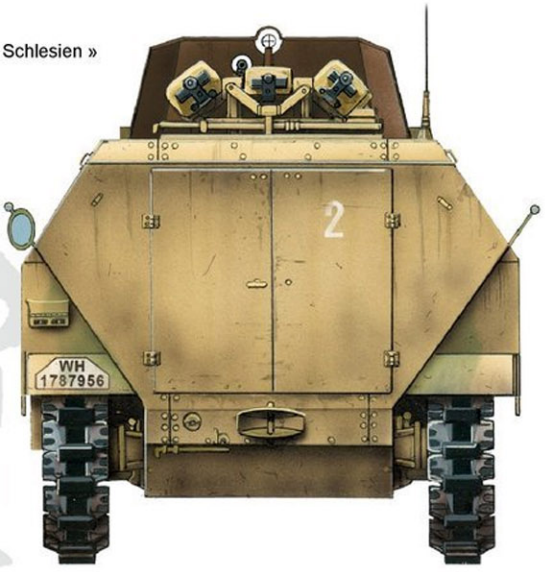
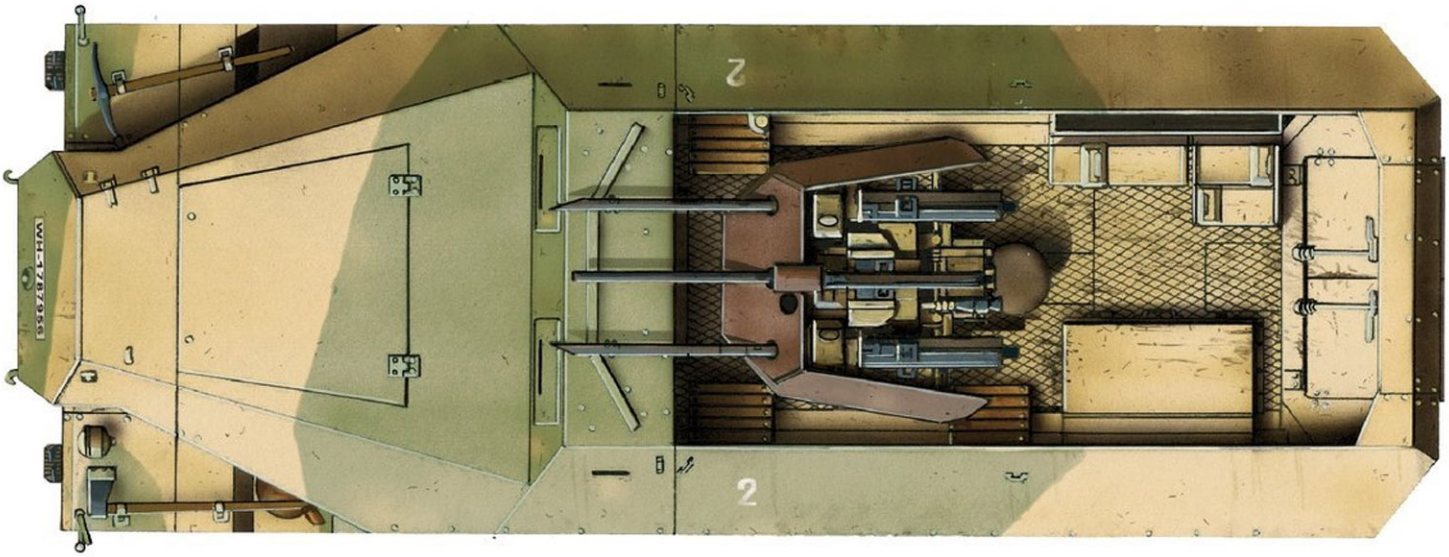
La Seconde Guerre mondiale, à l'instar de la précédente, a été particulièrement prolifique en inventions technologiques et en innovations tactiques. La simple évocation des avions à réaction, des *Elektroboote*, des fusées balistiques et de la bombe atomique suffit à le rappeler. Le char de combat et sa doctrine d'emploi, sans oublier les moyens qui l'entourent et contribuent à optimiser ses performances sur le champ de bataille, connaissent eux aussi des évolutions significatives tout au long d'une guerre où les manœuvres de grand style permettent bien souvent d'emporter la décision. La guerre mécanisée a ainsi singulièrement changé de visage entre septembre 1939 et août 1945. En effet, bien des belligérants se sont avérés insuffisamment préparés à la guerre (Grande-Bretagne et États-Unis) ou s'y sont jetés de façon prématurée (Allemagne) ; tous n'ont pas tardé à être rattrapés par la réalité du terrain. Les progrès de la science, la recherche de contre-mesures adaptées à des menaces identifiées, la mise au point de tactiques nouvelles ou de moyens d'accompagnement ont révolutionné l'emploi du char et de l'Arme mécanisée. C'est en définitive dans une véritable course à la technologie et à la doctrine que se sont lancés Alliés et Axe, chacun ayant à sa manière révolutionné la guerre mécanisée : T-34, Panther, JS-2, *Sd.Kfz. 234*, lance-roquettes multiples Katyusha, chars aérotransportés, Teletank ou Borgward, véhicules de combat d'infanterie type VBCP Lorraine 38L ou Kätzchen, blindés du génie, radios, systèmes de vision infrarouges, jerrycans, missiles antichars, projectiles à charge creuse, obus flèches, armes de l'infanterie motorisée, coopération avec l'aviation, tactiques de combat, etc. seront abordés dans ce nouveau hors-série *Batailles & Blindés*. Au terme de sa lecture, vous saurez tout de l'évolution de la guerre mécanisée entre 1939 et 1945, et de l'impact que certaines armes ont encore de nos jours…

124 pages
14.90 €

RENSEIGNEMENTS : **Éditions Caraktère**
Immeuble Maunier - 3120, route d'Avignon - 13 090 Aix-en-Provence - France
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76 - **www.caraktere.com**

# PANZER-DIVISION 45

## UN ERSATZ DE DIVISION BLINDÉE

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2013

**Sd.Kfz. 251/21 Ausf. D**
***Panzer-Aufklärungs-Kompanie*** « Schlesien »
***Panzer-Division*** « Schlesien »
**Stettin, Allemagne**, mars 1945